"Le Roman Canadien"

L'ASSOCIEE SILENCIEUSE!

25¢

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR JULES LARIVIÈRE

EDITIONS EDOUARD GARAND MONTREAL

Volumes parus dans la Collection

Le Roman Canadien

1—L'IRIS BLEU, (2ième Edition sous presse)
2—LE MASSACRE DE LACHINE.
3—MA COUSINE MANDINE, (2ième Edition).
4—LES FANTOMES BLANCS.
5—LA METISSE.
6—GASTON CHAMBRUN.
7—LE LYS DE SANG.
8—LE SPECTRE DU RAVIN.
9—LE MEDAILLON FATAL
10—L'AVEUGLE DE ST EUSTACHE, (2ième Edition).
11—NYPSYA.
12—FIERTE DE RACE.
13—ROXANE.
14—LA REVANCHE d'UNE RACE
15—L'EXPIATRICE.
16—L'ASSOCIEE SILENCIEUSE.
17—L'OMBRE DU BEFFROI.

CHACUN DE CES VOLUMES SE VENDENT

25¢

Par la malle 30c.

EDOUARD GARAND

Casier 969

Montréal.

Paraitront bientot

18—LA BESACE D'AMOUR.
19—LE GRAND SEPULCRE BLANC.
20—LES CACHOTS D'HALDIMAND.
21—LA CITE DANS LES FERS.
22—LA TAVERNE DU DIABLE.
23—LE BRACELET DE FER.
24—L'ETRANGER.

-4-

L'Associée Silencieuse

Roman canadien inédit

par

Jules Lariviere

Illustrations d'Albert Fournier

Propriété
de la Bibliothèque
des Trois-Rivières

"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
153a rue Ste-Elizabeth
MONTREAL

Pourquoi ce Roman ?

N'en déplaise à mon ami Bernard et à la phalange de pseudo-critiques qui se sont donné la main pour chanter les louanges de "L'Homme Tombé", je trouve son roman franchement mauvais et ce, non seulement dans sa facture et dans sa langue; mais dans son essence même: par la thèse absolument erronée qu'il y développe et surtout par les peintures fausses, injustes et outrageantes qu'il y fait de Saint-Hyacinthe et de sa brave population.

Je lui aurais pardonné de grand coeur sa thèse sur la parité nécessaire de la culture des époux, conception dont la vie se chargera de lui démontrer la fausseté, je lui aurais aussi, quoiqu'avec moins bonne grâce, passé le souffle de défaitisme qui règne à travers toute son oeuvre; mais ce que je ne puis digérer, en vrai mascoutain que la nostalgie fanatise peut-être, ce sont les fausses assertions, que contient le volume, ces tableaux fantaisistes de la vie de la population mascoutaine...Critiquer les travers d'une ville ne consiste pas à les inventer de toutes pièces et celui qui, même pour faire montre d'esprit, a recours à la fausseté n'en est pas moins un menteur... Ou diable Bernard a t-il pris sur le vif les scènes disgracieuses qu'il décrit au chapitre VIII de son roman ? Certainement pas à Saint-Hyacinthe, la ville policée par excellence, la ville canadienne où la tradition française s'est conservée dans la plus inaltérable pureté !

Que l'on dise et que l'on écrive toutes les sornettes que l'on voudra; mais qu'un esprit bilieux, sous couleur d'observation, réunisse tous les vieux clichés et revête de ce manteau informe, ridicule et infamant les épaules d'une charmante population, nous devons au moins avoir le droit de crier haro !

Avant de me décider à écrire ces pages, j'ai attendu de longs mois, espérant que la population chatouilleuse de ma chère ville natale se chargerait de clamer sa protestation; mais on semble sommeiller au vieux Maska, on y parait disposé à avaler passivement la pilule...bien plus, ce brave chanoine Duranleau n'a t-il pas, au cours d'un long article, en quelque sorte apposé son "nihil obstat" à l'orthodoxie de la thèse de Bernard et Henri d'Arles, qui a longtemps habité Saint-Hyacinthe et devrait mieux connaître la vie cordiale, douce et en quelque sorte fraternelle de sa population ne gobe t-il pas d'emblée la légende à l'effet que Saint Hyacinthe soit: une petite ville cancanière où les castes sont tranchées, où la sotte vanité met comme un abîme entre ce qui se veut l'aristocratie et la classe ouvrière" mise de l'avant par mon jeune ami ? Tant il est vrai que Voltaire avait raison de dire: "Mentez! mentez, il en restera toujours quelque chose !"

PS 9319 R6 v.16 1925

Le malheur est, pour ce roman, qu' il a été conçu et commencé à Ottawa, dans la pensée de son auteur, c'est au milieu du cosmopolitisme de la Capitale que devaient évoluer ses personnages, ce n'est qu'au hasard d'un déménagement qu'il doit de les avoir transportés à Saint-Hyacinthe. C'est ce qui explique que si le texte est parsemé de noms mascoutains, on n'y sent pas la vie de chez nous et ses personnages sont des intrus dans notre bonne ville...

Hélas! la calomnie n'en demeure pas moins et ses effets persistent...

Pourquoi ce roman ? C'est parce que Bernard a écrit "l'Homme Tombé". C'est parce que, de toute nécessité, il fallait une protestation et que cette protestation, personne encore n'avait songé à la faire.

Au cours de ces pages, vous verrez évoluer tous les divers personnages du roman de Bernard. Je me suis efforcé de leur conserver le plus possible leur individualité morale et intellectuelle. Ne vous attendez pas à trouver de longues et pompeuses descriptions, des peintures d'état d'âme à la Bourget, des complications laborieuses; j'ai fait évoluer mes personnages dans les banalités de la vie ordinaire, la seule vraie en somme.

Je ne me cache pas tout ce qu'il y a d'osé à présenter ainsi la réplique à un roman qui a obtenu l'approbation à peu près unanime de la presse canadienne française et que "l'officialité" a en quelque sorte consacré; mais je suis de ceux qui prennent difficilement des vessies pour des lanternes et que les jugements des pseudo-critiques laissent en une sainte indifférence.

L'AUTEUR.

L'ASSOCIEE SILENCIEUSE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR

J. E. Larivière

Illustrations de

ALBERT FOURNIER

ETIENNE NORMAND

—Je ne te dérange pas ? s'enquit le Docteur Durand, comme il pénétrait dans le boudoir-bureau qui servait de cabinet de travail à son ami, Etienne Normand.

—Tu sais bien que tu es toujours le bienvenu. Prends-tu un cigare ?

—Non! une cigarette seulement. Mes malades ne me laissent pas beaucoup de liberté.

—Ils peuvent bien attendre... Quand on est spécialiste en maladies nerveuses, il me semble que l'on ne risque pas grand'chose à faire attendre un peu ses patients, leur cas n'est pas si pressé, après tout.

—Tu n'as pas l'air de les prendre bien au sérieux.

—Un tas de détraqués... Comme tu dois en avoir plein le dos de vivre journellement en contact avec ces demi-fous !

—Je ne dis pas; mais...

—Et puis, tu n'es pas pire que les autres, pauvre vieux, chaque métier a ses misères. Je viens d'être contraint de lire près de deux cents pages de prose piquée des vers, portée hybride dont a accouché, après une laborieuse gestation, un malheureux poétereau de vingt ans et, à cette lecture, j'ai constaté, une fois de plus, que les détraqués les plus incurables ne sont pas toujours ceux que l'on vous amène.

—Encore une future victime à ta rage...

—Comment? encore une victime à ma rage ! Mais il est la victime de sa propre nullité et de sa suffisance, ce mulet stérile qui se mèle de vouloir engendrer! De la première ligne à la dernière, c'est d'une abominable platitude, c'est lieux communs, usé, déjà vu, cliché...Veux-tu du feu ?

—Merci.

—Que fais-tu donc, depuis un siècle que je ne t'ai vu ?

—C'est que tu n'as pas bien regardé ! Encore hier, j'étais au nombre de tes auditeurs, à la Salle Saint-Sulpice.

—Vraiment ? Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver ?

—Tu étais tellement entouré...

—En ai-je joué un vilain tour à ce groupe de geais se parant des plumes du paon et s'intitulant "Société des Auteurs Canadiens Français" ? Aller soutenir au cours d'une conférence donnée sous leurs auspices que la littérature canadienne française n'existe pas !

—Je t'avoue que si j'avais été le Président.

—Tu aurais relevé le gant..Mais ne crains pas, mon vieux, ces beliers bêlants n'ont de cornes que pour enfoncer des portes ouvertes...Avec son habitude de courbettes et d'aplatissement, il a encaissé en souriant les dures vérités que je leur ai bombardées et a même trouvé des paroles de louanges pour ma sincérité et mon courage...Je n'ai jamais si bien senti ma force, l'âpreté de la joie du triomphe qu'hier soir, devant cette bande de chiens couchants courbés sous mon bâton.

—Je n'ai pas de félicitation à t'adresser, tu as fait là une sale action.

—Tiens! tiens, c'est vrai, j'oubliais que tu es un fervent admirateur de nos mules littéraires et que, par ordre chronologique depuis la "Fille du Brigand" jusqu'à "L'Homme Tombé", ta bibliothèque contient tout le pipi et le crottin littéraire sorti de leurs cerveaux. Et avec cet horrible bagage sous ton toit, tu n'es pas encore allé rejoindre tes patients ? Eh bien ! tu peux te vanter d'en avoir une santé, mon vieux !

—Pose tant que tu voudras au bel esprit, mon pauvre Etienne, n'empêche que ta plaisanterie d'hier soir était d'un goût plus que douteux.

—Je comprends, tu aurais voulu me voir me confondre en louanges devant la phalange d'eunuques qui m'entourait, proclamer champagne la boisson uriquée dont ils remplissent leurs coupes, sublimes envolées leurs sauts de crapauds, déclarer génie Monsieur X, parce qu'il avait attelé la "Grise" au tombereau odoriférant, après que Monsieur Y l'eût fait vendre au marchand de guénilles ! A vous en croire, il faudrait s'agenouiller pieusement, comme un chinois devant le nombril de Boudha, au spectacle d'un coq arquant ses argots au sommet d'un tas de fumier...Allons, fiche-moi la paix, il y a assez longtemps qu'elle dure la vieille rengaire. Si notre culture, produit mulâtre du vieil esprit français, du positivisme anglais et du matérialisme américain, doit nous condamner à une éternelle stérilité, prenons en notre parti, attelons nous résolument à la besogne terre à terre, comme la mule passive, n'ayons pas de ces ridicules fringances sans lendemain.

—Où prends-tu que notre culture...

—Notre culture, c'est un monstre informe...

—Ainsi tu t'obstines à nier tout mérite aux oeuvres de chez nous ?

—Et toi tu t'obstines à vouloir admirer cette pléiade de farceurs qui usurpent le titre de littératteurs! Où trouves tu une oeuvre ayant un caractère personnel ? Nos gens ne peuvent penser et sentir par eux-mêmes et les pseudo critiques l'ont si bien réalisé qu'instinctivement, à l'apparition de chaque nouvelle oeuvre, ils cherchent parmi les auteurs français modernes ou anciens avec lequel elle est apparentée. Or, chose plus extraordinaire encore, ils finissent toujours par trouver le tableau originaire que l'on nous a servi en chromo...

—Notre littérature est encore jeune, elle ne fait que balbutier...

—Elle ne balbutie pas, elle singe...

—Mais enfin, pourquoi condamner à priori, ne pas reconnaître avec conscience, le mérite où il se trouve ?

—Je m'écarquille en vain les yeux et ne l'aperçois pas ce mérite dont tu parles. Longtemps on s'est ébahi devant les croassements sans nom de nos corbeaux littéraires, les bêlements de nos pseudo romanciers; cette bêtise continuerait peut-être encore si je ne m'étais pas levé le premier, pour tout balayer sous ma plume vengeresse....

—Tu peux te vanter de ton oeuvre...Dans notre humble pardin littéraire, nous avions quelques jolies fleurs, un peu sauvages, de simples fleurs des champs; mais enfin elles avaient leurs charmes et leurs doux parfums. Il y avait aussi des boutons verdoyants, pleins de sève, de vie, de désir d'éclosion, avec ton scepticisme destructeur, ta rage de démolition, tu as écrasé impitoyablement fleurettes et boutons. Ton oeuvre de destruction terminée, tu as promené sur le jardin désolé ton regard froid et cruel...Oui, tu peux être fier de ton oeuvre ! ! !....

—Que de grands mots. Crois m'en, notre supposé bagage littéraire ne vaut pas l'ardeur que tu déploies à le défendre.

—Je suis médecin et non critique; mais ce que je ne puis m'empêcher de constater avec chagrin, c'est qu'en condamnant à priori toute production indigène, tu fais oeuvre néfaste...

—Il n'y a pas grand mal à condamner en bloc ce qui est nul et sans valeur...

—Il y a toujours danger à rebuter l'effort loyalement accompli....

—Fringances d'eunuques ! !...

—Effort tout de même !... et, chez nous, l'effort intellectuel est si rare qu'il mérite d'être encouragé. Il est une chose que je n'ai jamais pu comprendre: Comment se fait-il que nos journaux, même ceux qui se piquent le plus de patriotisme et d'apostolat national, consacrent de longues pages à célébrer l'effort animal, la force musculaire: Boxe, lutte, balle aux champs, gouret etc, et qu'ils font l'odieuse conspiration du silence et condamnent à l'oubli l'effort ingrat du pauvre hère qui se sera renfermé

de longues soirées, penché sur un travail accablant, où il a loyalement tenté de mettre toute son âme et tout son coeur, dans lequel il a, au prix du meilleur de son être, essayé de faire passer dans les âmes de ses semblables un peu de ces rêves dont il se meurt ?....Un pugiliste qui donne une bonne raclée à un autre pugiliste, ça, au moins, c'est important dans la vie d'un peuple; mais un sot qui s'amuse à noircir du papier, hah! ...à quoi bon lui faire de la reclame !...

—Le journal donne ce que désir le lecteur, voilà tout.

—Mais toi, un homme intelligent, comment peux-tu ainsi t'amuser à rebuter tout effort? Les autres se taisent au moins; mais toi, tu assommes.

—C'est une réclame comme une autre...

—Mais une reclame bien dangereuse. L'enfant qui fait ses premiers pas a besoin d'un bras solide qui l'y aide.

—Et puis, vois-tu, sur cette terre, il y a deux classes d'êtres: les vaincus et les vainqueurs. Il n'y a pas de milieu, on est l'un ou l'autre, on reçoit les coups ou on les donne. Ou plutôt, il y en a trois, il y a aussi la grande armée des spectateurs, la foule anonyme des badauds. Toujours, je me suis promis de n'être pas de cette dernière catégorie. Or comme je ne voulais pas être non plus au nombre des vaincus, j'ai realisé un jour que si je voulais me faire ma place au soleil, j'avais à jouer des coudes, j'ai frappé à gauche et à droite, tant pis pour ceux qui attrapent les coups, le principal est de les donner et non de les recevoir.

—Vas-tu me soutenir que ton attitude n'est qu'un simple tactique ?

—C'est cependant le cas.

—Je ne comprends pas.

—Pour te faire comprendre comment j'en suis venu à cette tactique, comme tu l'appelles, il me faudrait retourner bien loin en arrière, du temps où nous usions ensemble nos culottes sur les bancs du collège.

—Je comprends encore moins.

—Voici: Tu te souviens de notre temps de collège ?

—Très bien. J'y étais un parfait cancre et toi, un fort en thèmes.

—C'est ce qui a failli me perdre. Tu es aujourd'hui un médecin célèbre, et moi, si je n'avais pas réagi en temps, je serais éternellement demeuré inconnu. Tu te souviens quelles belles espérances nos maîtres fondaient sur moi ? Parce que je traduisais Virgile et Horace sans trop les défigurer, que j'écrivais le latin suivant les règles de Monsieur Ragon, plus tard, parce que Zigliara m'entrait dans le crâne sans trop de difficulté, on m'avait proclamé élève prodige, Durant nos huit années de cours, nos maîtres avaient chauffé à blanc notre patriotisme et notre idéal: "Excelsior"! "Plus haut, toujours plus haut !" "Ad alta per alta !" Tu te souviens de ces belles phrases ronflantes que nous avions prises pour mottos et que nous écrivions sur les couvertures de nos livres ? A ma sortie du collège, j'étais au paroxisme de l'enthousiasme, je vivais en un beau rêve, la tête bourrée de projets sublimes, le coeur brûlant d'ardeurs juveniles. Mais au contact de la vie réelle, que de déboires, que de désillusions !...

—Qui n'en a pas ?

—Au collège, les lauriers m'avaient été faciles à cueillir, j'avais l'âme remplie de suffisance et d'orgueil, je m'imaginais que dans le monde, je n'aurais qu'à me présenter pour voir venir à moi le succès sous toutes ses formes. J'avais choisi la carrière de journaliste comme répondant mieux à mes aspirations. Aussi, lorsque je me présentai au journal où les relations de mon père m'avaient fait entrer, je ne doutais pas que dès le lendemain, ce devait être moi qui ferais le premier-Montréal.

—Oui! je te vois venir, là t'attendait ton premier déboire...

—Et quel déboire ! Mon chef m'envoya interviewer une étoile de cinéma, trois fois divorcée, de passage à Montréal...Moi qui, jadis, lors d'une séance académique du collège, avais lancé mes foudres sur Sarah, la juive, avais porté aux nues l'action douteuse de certains étudiants de Québec, je me voyais contraint à écrire deux colonnes de louanges sur une autre juive, une cabotine à la voix rauque, dont la myriade de badauds venait chaque jour admirer sur l'écran les charmes postiches.

—C'était tomber de haut...

—Je me sentis au coeur un tel découragement que je décidai d'abord de retourner chez moi et de couper court à cette ingrate carrière... puis l'amour-propre me retint. J'avais opté pour cette vocation un peu contre le gré de mon père qui, à la tête d'une importante entreprise de meunerie, aurait voulu me garder auprès de lui. Tu comprends que je n'en avais aucun désir. Etre meunier, moi, un élève prodige ! Après ce premier compromis avec ma conscience, ce fut un autre et un troisième et tant d'autres.... Pendant ces neuf ans que j'ai passés au journal, en ai-je interviewé de grands et de petits! Un jour le Prince de Galles, un autre jour, un chef socialiste français, un jour, un évêque ou de braves petites soeurs missionnaires, le lendemain, quelques drôlesses ou des financiers louches. J'ai passé par tous les services d'information du journal: La Cour du Recorder, celle de Police, les Assises Criminelles, l'Hôtel de Ville, la Législature Provinciale...., Et chaque jour je m'enlisais plus avant dans ma médiocrité... Quel drôle d'apostolat que le journalisme moderne ! Coudoyer journellement la pègre ou la haute canaille, vivre en promiscuité avec le vice, l'agiotage, les manoeuvres louches et, du bagage amassé durant le jour, composer la lamentable pitance à offrir aux passions de ses concitoyens..

—Mais il n'y a pas seulement la presse jaune !....

—Il y a le journal de parti où l'on est esclave des maîtres qui nous emploient...

—Mais la presse catholique ?

—Deux ou trois journaux dont les cadres sont remplis à l'avance... et puis...

—Quoi !

—Bah! garde ta belle confiance...

—Même dans la grosse presse, il y a des coins propres.

—Bien peu... et quand il arrive que la besogne à accomplir est nette, on a l'âme déjà si imprégnée de la laideur de la tâche habituelle que l'on y va sans enthousiasme. Durant de longues années, je m'abrutis à cette besogne ingrate, délétère... Comme je le le disais, j'ai parcouru les divers services du journal. Moi qui n'ai jamais étudié la mécanique, on m'improvisa un jour chroniqueur de la page de l'automobile. Mais plus je montais, plus je sentais l'esclavage dans lequel je vivais, plus je m'enlisais dans la médiocrité et l'oubli, plus je devenais nul.

—Il fallait réagir.

—Je l'ai tenté. J'ai écrit une série d'articles pour une revue; mais déjà, j'avais perdu toute confiance en moi, je n'avais plus cette originalité que donnent l'enthousiasme, le rêve et la jeunesse du coeur. Mes articles étaient arides, sans vie, sans nerf. Je n'en demeurai pas moins ignoré.

—Mais enfin, tu devais sentir cette intime satisfaction que procure l'accomplissement d'un devoir.

—Je t'ai dit que je ne voulais être ni de la classe des spectateurs, ni de celle des vaincus de la vie. Ne comprends-tu pas que lorsqu'un homme a eu de belles et grandes espérances, qu'il en a inspirées aux autres et qu'il voit se passer stérilement les meilleures années de sa vie, cette satisfaction obscure du devoir accompli ne peut lui suffire? Il a aspiré à la gloire et à la renommée, c'est la gloire et la renommée qu'il lui faut. Durant ces années de travail déprimant, j'avais constaté que seuls les forts et les audacieux réussissaient à percer. A défaut de force, je me décidai à employer l'audace. C'est alors que j'inaugurai dans notre journal mes chroniques quotidiennes. Tu te souviens quelle prodigieuse vogue elles eurent dès le début. Deux mois plus tard, j'étais un personnage important dans notre littérature. Et cependant, qu'est ce en somme que ces pauvres chroniques ? Je n'en suis pas si orgueilleux que tu crois, après tout... pas plus d'ailleurs que de mes critiques supposées littéraires... Le bon public aimait la boxe, les coups de poings, les coups de cravaches.... je lui en ai servi....et à profusion.

—Tu es un boxeur intellectuel....

—Si l'on peut dire. C'était si facile d'écrire un bout de chronique où je ridiculisais l'un, où l'invectivais l'autre, prêchant un soir le contraire de ce que j'avais prôné deux semaines plus tôt, où j'accumulais des mots à défaut d'idées; mais quels mots ! des mots rudes et sonores, fleurant l'exotisme, des mots rares, claironnants, sonnant la bataille ! Moderne Don Quichotte, je pourfendais des outres à grand bruit de ferraille, je frappais d'estoc et de taille les paisibles troupeaux de moutons qui ne demandaient qu'à paître, et le peuple Sancho applaudissait à mes exploits tarasconnais. A lire mes chroniques, il en perdait la respiration et, se croyant aux arènes, il attendait en trépignant le mot de la fin pour s'écrier : "Knot Out" ! Voulant consolider mon emprise, je me suis alors improvisé critique littéraire et, avec la même audace, le même attirail de combat, je me suis attaqué aux vessies soufflées qui, jusqu'alors, avaient tenu le haut pavé dans notre domaine littéraire. Comme autrefois, les murs de Jericho s'étaient effrondés au son de la trompette, à chacune de mes attaques, un nouvel eunuque littéraire retombait dans le néant de l'oubli d'où il n'aurait jamais dû sortir. J'ai été le grand démolisseur....

—Et qu'as-tu rebâti ?

—J'ai été fort par mon audace; de la faiblesse de mes victimes, je me suis fait un marche pied vers la renommée et la gloire.

—Egoisme !...

—Il n'y a pas d'égoisme, il n'y a que la force et la faiblesse. Tant pis pour ceux qui ne peuvent résister à cette force conquérante, ils ne doivent pas prétendre à la gloire

—Et qu'auras-tu fait pour ton pays ?

—Je lui aurai donné l'exemple de mon audace...

—Pauvre insensé ! Dieu t'avais donné de nombreux talents, aucun n'aura servi à sa gloire, ou au bonheur de tes compatriotes. Veux-tu un conseil d'ami ?

—Voyons toujours.

—Je suis libre demain après-midi, viens me voir. J'aurai trois heures à te consacrer; nous aurons pleinement le temps d'examiner avec soin l'état de ton système nerveux.

—Tu en as de drôle, toi ! tout journaliste que je sois, je n'en suis pas rendu à ce point que j'aie besoin de tes services professionnels.

—C'était de bon coeur, tu sais...

—Ce sera pour une autre fois.

—J'y compte bien...

—Et moi, je n'y compte pas J'oubliais de te dire que je pars justement demain pour Saint-Hyacinthe. La "REVUE INDIGENE" m'a demandé une série d'articles sur nos petites villes québecquoises. Sous prétexte d'aller me renseigner sur place, après avoir bien paisiblement écrit mes articles ici, chez moi, j'ai demandé un congé de deux semaines au journal.

—Saint-Hyacinthe...ta ville natale ..... mais c'est le meilleur traitement possible à tes nerfs...Et surtout, sois sage, ne va pas t'amouracher de quelque jolie petite provinciale naive et candide...

—Sois tranquille, l'amour est un mal auquel je suis réfractaire.

—Je sais, tu prétends être un cérébral. Bah! c'est pour le mieux; avec ton égoisme, tu rendrais une femme trop malheureuse.

—Tu ne me conseillerais pas de me marier ?

—Je ne dis pas cela. Cela te serait au contraire un remède salutaire... pourvu que la femme que tu choisisses soit un monstre d'égoisme qui te fasse la vie si malheureuse que tu ne songes pas à lui rendre la pareille.

—Dis donc, tu as une drôle de conception de l'amitié, toi! Toutefois, sois sans crainte, l'être idéal que j'aurais rêvé pour femme ne peut exister. J'avais rêvé jadis d'une compagne jolie, instruite, bonne et dévouée, j'avais rêvé d'une âme soeur qui aurait su comprendre chacun de mes sentiments, qui aurait vibré à tous mes enthousiasmes, partagé tous mes rêves, un être

idéal que j'aurais retrouvé chaque soir à mon foyer, avec qui j'aurais chevauché dans la vie, seuls, heureux d'être seuls, jamais rassasiés de notre mutuelle compagnie, en communion constante d'âme, de coeur, de sentiments et d'esprit...Tu le vois, c'était un être chimérique...

—Et c'est tant mieux, mon pauvre vieux, car vous vous seriez bien vite sentis las de votre éternelle communion... Allons, mes clientes doivent se pâmer. Bonsoir! Va te replonger quelques jours dans la vie familiale, cette communion à la vie des tiens vaut mieux que celle de tes rêves. Et surtout, n'oublie pas que, bon gré mal gré, tu es mon client, j'ai le droit d'être tenu au courant. Tu m'écriras.

—Je te promets d'écrire à l'ami...

—Tu as tort, je t'assure que tu as autant besoin du médecin.

CHAPITRE II

PIERRE NORMAND.

L'Angelus carillonnait joyeusement aux clochers des deux églises mascoutaines et, pour faire chorus à cet appel à la prière, les quelque vingt sifflets d'usines firent entendre leurs cris perçants.

—Déjà midi ! constata Pierre Normand, le riche minotier, en s'arrachant comme à regret à son absorbant travail.

Dans l'usine, il se fit un remue-ménage indescriptible et, de toute part, une poussée vers les portes de sortie. La moitié de la tâche quotidienne était accomplie et tous ces gens, gais, souriants et joyeux avaient hâte de se retrouver, pour quelques instants, au milieux des leurs, devant un bon repas fumant.

Debout à la fenêtre de son bureau, l'industriel regardait, avec son sourire bienveillant habituel, la joyeuse cohue, répondant aux saluts que chacun se faisait un devoir de lui adresser.

Quand tout son monde fut sorti, il prit son chapeau et sa canne et, suivant une autre de ses habitudes, il entra dans l'usine même pour constater, de l'oeil du maître, si tout était bien en ordre.

L'usine était maintenant déserte, la machinerie s'était tue et le repos complet succedant à cette activité intense avait quelque chose d'émotionnant.

L'industriel fit le tour de l'usine, son regard embrassant avec une légitime fierté ces masses inertes qui reprendraient leur vie turbulente au moindre signe de sa main.

—Bonjour, Pierre, toujours en amour avec ton moulin ?

—Père Larue, il ne faut pas sourire à mon innocente manie. Je sais bien que sous votre garde, le moulin est en sureté et cependant, je ne saurais quitter l'usine sans avoir constaté par moi-même que tout est bien en ordre.

—Comme je te comprends, mon petit ! Quand on a vécu cinquante ans de sa vie, comme je l'ai fait, au service d'une industrie, on comprend facilement l'affectueuse tendresse que lui portent ceux qui y ont identifié leur vie.

—C'est vrai, père Larue, vous allez célébrer cette année vos noces d'or avec le moulin...

—C'est un mariage comme un autre. Quand ton grand-père me prit pour garçon meunier, j'étais bien loin de soupçonner que toute ma vie s'écoulerait autour de ces meules et surtout, comme j'aurais ri au nez de celui qui m'aurait prédit que le petit moulin à eau d'autrefois deviendrait l'entreprise gigantesque qu'il est aujourd'hui... Te souviens-tu, quand tu étais petit et que tu venais jouer ici?

—Vous me preniez près de vous et je ne riais jamais autant que lorsqu'un nuage de farine nous rendait tout blancs.

—Plus tard, c'est moi qui t'ai initié au métier. Petit boingre, tu en avais de la vocation! En moins de deux ans, tu étais meilleur meunier que moi !

—C'est vous qui avez dirigé mes premiers pas. Plus tard, quand la concurrence s'annonçait désastreuse, c'est vous qui avez bien souvent remonté mon courage défaillant.

—C'est la vie, mon garçon, c'est la vie. Chacun son tour, on soutient les jeunes qui commencent et plus tard, ce sont eux qui nous soutiennent sur nos vieux jours. Bonjour, Pierre, sois sans crainte, tant que je serai là, le moulin sera bien gardé.

Pierre Normand pressa avec effusion la main cailleuse de son vieil employé et sortit

Il prit la rue Saint-Hyacinthe, puis celle des Cascades, enfila la rue Saint Dominique et enfin, tourna rue Girouard où se trouvait sa demeure.

Ceux qui ont visité Saint-Hyacinthe ont gardé de la rue Girouard un gracieux souvenir. La ville entière est remarquable par son éclatante propreté, ses maisons coquettes, la profusion de verdure qui la décore ; mais, rue Girouard, c'est une véritable féerie. De beaux grands arbres en font un immense dôme feuillu, aux pieds duquel s'échelonnent une série de gracieuses villas agrémentées de parterre aux fleurs les plus variées. La rue domine l'Yamaska et la joyeuse chanson des eaux frappant la digue vient encore ajouter à l'immatérialisation des rêves du promeneur.

Pierre Normand avançait sans hâte sous le dôme ombreux. Cette promenade à pieds, de la maison à l'usine et de l'usine à la maison, faisait partie des innocentes manies de l'industriel. Encore était-il souvent dérangé dans sa rêverie par les salutations des passants auxquelles il se faisait un devoir de toujours répondre.

Le grand minotier mascoutain était, à un degré éminent, le fils de ses oeuvres, le "self made man" des américains. Parti du bas de l'échelle, il avait gravi lentement et au prix d'un travail de bénédictin, tous les dégrés de la fortune. Orphelin à vingt cinq ans, il s'était trouvé à la tête du vieux moulin à grain qu'avaient exploité avant lui son père, son grand père et son aieul. Avec une instruction plus que sommaire, il avait réussi à faire de l'entreprise qui avait avec peine nourri trois générations des siens, une industrie gigantesque.

Aujourd'hui, rendu au pinacle du succès, il ne pouvait se défendre de jeter une regard en arrière sur la course parcourue et de se dire avec une légitime fierté que sa vie avait porté des fruits.

Mais au milieu de cette prospérité, un chagrin l'ulcérait: après lui, personne ne serait là pour continuer l'oeuvre commencée .... Quand ses mains défaillantes laisseraient tomber les manchons de la charrue, il ne se retrouverait pas un fils de son sang pour les reprendre à son tour...

Un fils...il en avait bien un, un fils qu'il adorait avec toute l'ardeur de sa nature affectueuse, pour lequel il avait consenti les plus durs sacrifices, autrefois, quand la fortune ne lui avait pas encore souri ... un fils auquel il avait fait faire un cours classique afin qu'il ne soit pas, comme lui, désarmé dans la vie...

Ce fils avait, dès sa plus tendre enfance, fait son orgueil. Au collège, il remportait toutes les honneurs, tous les lauriers et le brave papa se disait alors que sous la direction d'une telle intelligence, l'oeuvre de sa famille ne connaîtrait pas de limites à sa prospérité; mais...

Car il y avait eu un mais...A sa sortie du collège, le fils avait choisi dans la vie une voie différente de celle du père... Quand le minotier lui avait suggéré de s'attacher à l'usine, il avait eu un sourire presque de dedain...Un meunier ! Fi!...Et depuis dix ans qu'il avait quitté la maison paternelle, ce fils passait son temps à écrire dans les journaux de Montréal..Il est vrai qu'il avait fait son chemin dans la vie... Avec ses articles de journaux que l'industriel avouait candidement ne pas bien comprendre, il avait acquis une notoriété, une gloriole que toute sa vie laborieuse avait été impuissante à attacher à son nom; mais bah! de quelle utilité avait été cette vie de son fils...

Absorbé par son rêve, Pierre Normand allait passer devant sa demeure sans y arrêter, quand une voix joyeuse lui fit lever la tête:

—Mais venez donc, papa! Si vous saviez quelle surprise vous attend.

—Qu'y a t-il, petite ?

—Entrez bien vite, petit père, que je vous présente un revenant.

—Papa !

—Etienne! Et le père reçut son fils sur son coeur. Quelle bonne surprise, en effet ! Regarde-moi bien, mon cher fils, il y a si longtemps que je ne t'ai vu...

—Vous êtes industriel, papa, vous comprenez mes excuses plus que tout autre.... On n'est pas libre comme on le veut dans la vie.

—Ce n'est pas un reproche, mon cher Etienne. Nous sommes si heureux de te revoir que nous aurions tort de récriminer. Laisse-moi te regarder encore.

—Oui! Oui! c'est cela, au retour de l'enfant prodigue, on oublie la fille fidèle. Depuis trois minutes que vous êtes entré, papa, et vous ne m'avez pas encore embrassée.

—Ni moi, ajouta Madame Normand.

—Ce serait vraiment de l'ingratitude que de vous négliger, mes chéries. Tenez, à chacune deux bons baisers pour me faire pardonner mon retard. Mais ce garçon doit avoir l'estomac dans les talons. Ghislaine, veux-tu demander si le dîner est servi ?

—Depuis dix minutes, papa. Cette bonne Victoire commence même à s'impatienter.

—Eh bien! allons nous mettre à table. Donne-moi ton bras, ma chère femme, il faut faire le choses en grand pour honorer notre convive.

—Et toi, Etienne, prends le mien.

—Je ne me plaindrai pas de la compagnie.

—Mais auparavant, regarde-moi bien en face moi aussi, que je voie ton cher sourire...

—Vas-y donc, petite coquine ! Comme si je pouvais te regarder en face sans constater que tu es bigrement jolie... Mademoiselle, vos grands cheveux blonds rendraient jaloux les blés murs, vos joues rosées donneraient l'envie d'y mordre, vos deux yeux perçants et profonds semblent deux diamants, votre petit nez retroussé à l'air de se ficher des gens et votre jolie bouche carminée, toujours ouverte en un gracieux sourire, donne la fringale de ses baisers..

—Eh! la la! Jetez en encore, beau Monsieur de la ville, celà ne m'émeut pas outre mesure...

—Ce n'est pas la première fois que l'on t'adresse de telles louanges ? ...

—Non pas! Seulement, tu as dû dire ces fadaises à tant d'autres.

—Mais entre frère et soeur, c'est sincère.

—Venez donc, s'exclama Monsieur Normand, qu'avez vous à vous raconter en secret.

—Le potage sera froid, ajouta Madame, Normand.

—Ce serait dommage, dit Etienne, en prenant place à table, car je me sens en appétit.

—Et tu ne sais pas, Pierre, nous allons avoir notre fils au milieu de nous toute une longue semaine.

—Une semaine! La belle affaire ! C'est un mois, c'est tout l'été que ce garçon devrait passer parmi nous. Un bon été de vie de famille, de repos, de grand air. Nous lui ferions faire de longues randonnées en automobile, en yacht. Nous avons encore ton canot, Etienne. Te souviens-tu, autrefois, comme tu aimais canoter sur l'Yamaska ? Tu verrais comme il fait bon vivre ici..Et puis, il y a le moulin, notre usine, où s'étalent mieux qu'en aucune de vos pièces de théâtre, qu'en aucun de vos livres, l'âme du peuple, la vie laborieuse et souvent pénible des humbles...

—Il ne faudrait pas être trop exigeant, Pierre. et si Etienne a du travail ailleurs, il faudra bien, quoiqu'à regret, le laisser partir.

—A condition qu'il promette de revenir bientôt et souvent..N'avoir qu'un frère, et ne le voir que quelques fois par année, entre deux trains...

—Tu n'as qu'à venir à Montréal, petite soeur, je suis certain que ton joli minois te procurerait toute une armée d'adorateurs ..

—Méchant! Tu sais bien que je ne suis

qu'une simple petite provinciale Je ne suis bien qu'ici au milieu des êtres et des choses qui me sont familières, le nouveau et le bruit m'énervent...

—Si le bruit te porte sur les nerfs, comment peux-tu supporter celui de l'usine ? Ghislaine t'a-t-elle dit, Etienne, qu'elle m'accompagne chaque jour à l'usine ?

—Vraiment ? Aurais-tu, par hasard, l'intention de te faire meunière, petite soeur ?

—Qui sait ?

—Et l'usine, ça marche toujours ?

—Mieux que jamais. Moi dont les rêves les plus ambitieux ne visaient pas au-delà de l'aisance dorée dont parle je ne sais plus qui, je suis en train de devenir riche. Ce sera pour vous, mes enfants.

—Vous avez d'ailleurs commencé à nous en faire profiter, papa. Chaque trimestre, quand je reçois votre chèque pour les profits que je suis supposé avoir gagnés à votre usine, je me demande de quel droit je puis toucher cet argent.

—Calme tes scrupules, mon fils, depuis cinq ans, ta soeur et toi, êtes bien et dûment associés à notre entreprise, vous êtes portés dans nos livres comme détenteurs de chacun un quart des actions de la compagnie.

—Mais qu'ai-je fait pour gagner cet argent ?

—Tu travailles, tu te dépenses à ta façon. D'ailleurs, un peu plus tôt, un peu plus tard, tout vous reviendra un jour...

—Ce que ton père ne te dit pas, c'est qu'il travaille douze heures par jour.

—Pourquoi ne pas songer au repos, papa ? Il faut profiter du fruit de votre travail avant la vieillesse.

—Je t'avoue que je ne me vois pas très bien les bras croisés. Le travail est maintenant devenu un besoin pour moi. Quand on est, comme ta mère et moi, parti du bas de la montagne, que l'on a gravi péniblement les premiers pics, que la montée devient à chaque instant plus facile, que la cîme nous paraît de plus en plus ensoleillée, il est dur d'abandonner l'ascension, on se sent le désir irrésistible d'en gravir le sommet...

—Mais enfin, il me semble que vous y êtes au sommet.

—Effet du mirage, mon cher, on croyait y être; mais il recule à mesure que nous avançons.

—Excelsior ! Excelsior! Comme au collège.

—Que veux-tu, c'est la vie...

—Oui, je sais, "borné dans sa nature, infini dans ses voeux..." comme disait le poète. Mais enfin, à quoi vous aura servi votre travail, si vous n'en profitez pas ?

—A quoi il aura servi ?... Mais, mon pauvre enfant, es-tu aveugle pour ne le pas voir ? Ce qu'aura produit mon travail de chaque jour ? Il aura d'abord donné et pendant de longues années à des centaines de familles l'occasion de gagner l'argent nécessaire à sa vie quotidienne, il aura donné le lait aux enfants, le pain à toute la famille, il aura contribué à chausser, vêtir et nourrir toute cette phalange d'humbles qui demandent si peu de la vie; mais que le chomage réduit à la misère. Dans un autre autre ordre d'idée, il aura répandu sur le pays entier sa bienfaisante action. Mon travail tend à fournir le pain, cet aliment si essentiel à la vie, ce principe de toute force, mes efforts ne se seront pas dispersés sur des objets vains et stériles, ils ont une fin éminemment utile: la production de ce pain que tout chrétien, depuis l'enfant qui s'éveille à la vie jusqu'au vieillard qui courbe sous le faix des ans, demande à Dieu matin et soir. Si maintenant, tu veux considérer mon travail au point de vue national et patriotique, les mêmes arguments militent en sa faveur; mais il y a encore plus, ma vie laborieuse est un exemple de ce que peuvent faire, même avec des ressources médiocres et dans un genre d'industrie très humble, la constance et l'inlassable persévérance.. Autrefois, on disait que les canadiens français n'étaient pas aptes à l'industrie et au commerce, que nous n'avions pas le sens des affaires.. J'aurai contribué pour mon humble part à faire disparaître cette légende, ma vie remplie d'efforts et de tenacité sera un encouragement à ceux qui viendront après moi... Vous, les beaux esprits, les beaux parleurs, vous avez des phrases ronflantes, vous faites grand apparat de patriotisme stérile; mais vous oubliez souvent, que dis-je, vous oubliez toujours, que le véritable amour de la patrie réside dans les actes et non dans les paroles, que les discours les plus enflammés ne produisent que des feux de paille et que seules les actions restent, que l'avenir d'un pays ne s'édifie pas avec des paroles, mais avec des actes ! Si tous les être véritablement bien doués s'astreignaient à l'effort véritable, cet effort lent, constant, persévérant, comme l'influence de notre nationalité canadienne française serait plus grande, comme surtout elle serait plus efficace ! ! !

—Je ne nie pas la sublimité de votre oeuvre, mon père; mais enfin, à vous personnellement, quel profit vous aura-t-elle rapporté, cette industrie, si, alors que le moindre de vos employés limite sa tâche à huit heures de travail, vous, vous vous astreignez à en fournir douze ?

—Qu'y a-t-il de meilleur que le travail, si tous les efforts convergent au succès d'une oeuvre à laquelle on a indentifié sa vie?

—Tu ne peux comprendre, mon cher Etienne, ce que signifient pour ton père et pour moi l'usine et le moulin ? Quand tu étais tout petit, le moulin n'était pour toi qu'un endroit où il faisait bon aller jouer. Plus tard, quand tu as commencé à comprendre, tes études t'ont appelé ailleurs; mais pour nous qui avons assisté à ses débuts, avons tremblé sur les dangers qui si souvent les menaçaient, avons veillé son ascension vers le succès avec des jalousies maternelles... Comme c'est différent !

—Quand nous nous sommes mariés, ta mère et moi, mon fils, ton grand-père venait de mourir, me laissant à la tête du vieux moulin à meules qui, depuis trois générations des miens, tournait péniblement

sa vieille roue. J'étais pauvre, sans instruction—c'est à peine si j'avais fréquenté cinq ans la petite école— bien mal fichu de ma personne, lourd, trop naif et un peu niais...

—Oh! papa! je proteste contre ce portrait, c'est une injure au bon goût de maman!

—Non, non, petite, il est vrai.... j'étais tout ce que je viens de dire ; mais cependant, j'avais l'âme remplie d'ambition.... je venais d'épouser la plus jolie femme de Maska.....

—Pierre !

—Inutile de protester, maman, nous en avons la preuve vivante.

—Et non seulement la plus jolie fille de Maska, mes enfants, mais aussi la plus intelligente et la meilleure. Pourquoi cette chère Laure m'avait-elle choisi au milieu de tant de partis riches et brillants qui s'étaient présentés, je ne l'ai jamais compris ?...

—Je le comprends bien, moi, coupa Ghislaine.

—Lorsque l'âme débordante de bonheur, j'eus la certitude que Laure Demers, la fille recherchée du vieux Docteur Demers, m'avait choisi entre tous pour partager sa vie, je me fis le serment de me rendre digne de son amour. Autrefois, les chevaliers parcouraient le monde, accomplissant sur leur passage des actions d'éclat afin de venir déposer leurs lauriers en hommage aux pieds de leur Dame; le page ou le valet qui revenait ainsi chargé de gloire pouvait faire oublier l'humilité de la condition d'où il était parti...Mais les jours de la chevalerie étaient passés, mon arène, à moi, était bien loin d'être brillante...J'étais meunier, rien que meunier, le prosaique meunier que l'on a ridiculisé à travers les âges..meunier... je ne devais pas l'oublier. Meunier! Profession bien banale à première vue; mais comme en son humilité elle recelait de grandeur et de noblesse cette tâche quotidienne sous laquelle avaient ployé trois générations des miens ! Etre le trait-d'union entre la terre qui fait germer et pousser le blé, le soleil qui le murit, Dieu qui bénit la moisson et le feu qui cuit le pain...Etre un facteur dans la production du pain, cet agent de force et de vie, ce principe de tout effort.....Ce champ d'action bienfaisante ne valait-il pas les anciennes arènes closes où des hommes s'entretuaient par vaine parade de force animale ? Sous le sourire encourageant de ma Dame, je me mis à la tâche...Au prix de quelle somme de travail, de constance et d'énergie le vieux moulin à meule de mes aieux s'est transformé en la magnifique entreprise que vous savez, mes enfants, c'est là un secret que seuls Laure et moi, pouvons connaître.. Combien de fois nous avons tremblé sur la vie de notre pauvre et cher moulin ? A trois reprises, nous fûmes à deux doigts de la débacle. Avec nos moyens plus que modiques, il a fallu remplacer l'ancien outillage depuis longtemps démodé, il a fallu faire face à la concurrence des trusts, aux sauts subits des marchés, étendre notre clientèle afin de produire à meilleur marche en produisant plus. A l'industrie mère sont venues se greffer successivement la boulangerie, la biscuiterie et l'usine de pâtes alimentaires. Et à chacun de ces changements, à chacune de ces additions, c'était de nouvelles hésitations, des craintes qui nous envahissaient. Aujourd'hui que les jours d'anxiété sont passés, qu'il nous fait bon de se rappeler nos peines, nos efforts, nos inquiétudes et même nos revers passagers; mais surtout, qu'il est meilleur encore de pouvoir se rendre le temoignage que, dans cette association non seulement de nos vies mais aussi de notre fortune, ta mère et moi, nous n'avons jamais senti, même dans nos plus dures angoises, le doute de nous-mêmes nous envahir! Associés silencieuse à tous mes labeurs, votre mère a su faire sentir en chacune de mes actions, sa bienfaisante influence; mais jamais elle n'est sortie de son rôle de mère et d'épouse, d'ange du foyer.

—Oh papa ! laissez-moi vous embrasser !

—Pourquoi ce débordement de tendresse, petite Ghislaine ?

—Je vous aime tant quand vous parlez comme vous venez de le faire et comme je comprends bien maman de vous avoir choisi entre tous !

—Je vous avoue, mon cher papa, dit à son tour Etienne, que je n'ai jamais compris comme je viens de le faire la grandeur de votre vie; mais encore une fois, puisque vos rêves sont maintenant réalisés, puisque, comme les preux de jadis, vous avez récolté les lauriers convoités, pourquoi ne pas faire comme eux et venir en savourer les délices auprès de votre Dame ?

—Je me suis tellement identifié à mon moulin que je ne pourrais vivre loin de lui. Je suis comme ces vieux chevaux de pompiers qui brisent leurs chaines pour courir au feu quand sonne le signal de l'incendie..

—Imitez les poilus de la dernière guerre qui, l'objectif remporté, allaient en arrière prendre le repos mérité.

—C'est que, lorsque les poilus laissaient la ligne de feu, d'autres troupes bien fraiches venaient prendre leur place, maintenaient les positions et même allaient encore de l'avant...Moi, je n'ai personne derrière moi...

—Vous vous trompez, papa, je suis là !

—Toi, Ghislaine ?...

—Eh oui! pourquoi pas ? Ce n'est pas pour rien que je m'initie à la vie de l'usine.

—Ma petite Ghislaine chérie, je t'avoue ne pas te voir à la tête d'une meunerie...

—Ce n'est pas la vocation d'une jeune fille de se faire industrielle, ma chérie, notre lot, à nous, c'est d'être épouse et mère...

—Ce n'était pas non plus l'état d'une jeune fille de se faire générale d'armée et cependant, Sainte Jeanne d'Arc a bien pris le commandement des soldats de France lorsque le roi et ses généraux oublièrent que leur devoir le plus sacré était de défendre le patrimoine de cette France contre les étrangers !

—Méchante, c'est une pierre que tu jettes dans mon jardin !

—Je dis ce que je dis, élégant Dauphin. S'il le faut ,je resterai vieille fille afin de conserver dans notre famille le fruit du travail de nos pères. Plus tard, quand tu auras des enfants, je choisirai celui d'entre eux qui sera le plus digne de cet héritage sacré.

—Gare au bucher, moderne Pucelle ! Je connais quelque part un jeune pharmacien dont les transports sont pour le moins aussi brûlants que le feu du triste Sieur Cauchon, il pourrait bien un jour vous contraindre à troquer votre sabre pour la quenouille.

—Nous verrons bien! En attendant, je propose une promenade en auto pour ce soir et demain, un voyage à Saint-Judes.

—Puisque tu assumes le commandement, petite soeur, nous n'avons pas à discuter.

—A ce soir donc, je me sauve à l'usine avec Papa, dit Ghislaine.

—Moi, je tiens compagnie à maman.

CHAPITRE TROISIEME
L'APPEL DU PASSE

Demeurés seuls, la mère et le fils passèrent dans la bibliothèque où se prolongea leur conversation.

—Je ne suis pas importun, maman ?

—Méchant! Tu sais bien que je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque tu es auprès de moi.

—Et moi donc ! Je m'y sens si heureux, ma douce maman !

—Comme tu me dis cela! Cela me rappelle le temps jadis, quand tu étais tout petit, que tu avais de la peine et que tu venais te blottir dans mes bras.

—Un fils est toujours petit auprès de sa maman...

—Et sa maman est toujours sa meilleure consolatrice dans ses chagrins.

—Mais toi, tu n'es pas une maman ordinaire, tu es notre maman à nous, la plus douce, la plus jolie et la plus intelligente des mères !... Quand je m'approche de toi, que ma bouche s'ouvre pour te confier les troubles de mon coeur, il me semble que c'est à un autre moi-même que je parle...

—Et moi, quand je te regarde dans les yeux, il me semble y découvrir l'une après l'autre, toutes les aspirations de mon âme, tous les rêves de mon coeur.

Contrairement à Ghislaine, qui s'était attachée de préférence à son père, Etienne recherchait la compagnie de Madame Normand. Cette prédilection était d'ailleurs bien naturelle, quand on connaissait les caracteres tout à fait opposés des membres de la famille de l'industriel. Chez la jeune fille comme chez son père, c'était le coeur qui dirigeait toutes les actions. la sensibilité qui commandait paroles et actions avant même que la raison ait eu le temps d'en peser toute la portée; chez la mère et le fils toutes les paroles et les actes étaient dirigés par la froide raison. Très charitable, Madame Normand ne dépensait cependant pas un seul sou sans savoir quels fruits il porterait, jusqu'à quel point son protégé avait besoin de ses secours, quel usage il en ferait. Esprit éclairé et subtil, elle n'ouvrait la bouche qu'après avoir bien mûri ce qu'elle allait dire, pesait soigneusement la portée des conseils qu'elle donnait, faisant taire toute sensibilité devant les dictées de la logique.

Alliée par sa mère, à la vieille famille des De Lorme, les anciens seignuers de Saint-Hyacinthe, elle avait hérité de cette ascendance, de la délicieuse élégance bourgeoise qui faisait jadis le charme de notre aristocratie campagnarde. Fille d'un brave homme de médecin qui s'intitulait "le Docteur des pauvres" et par conséquent était demeuré sans fortune, elle avait cependant été élevée avec ce raffinement d'élégance qui, dans une petite ville comme Saint-Hyacinthe, peut se donner même dans la classe moyenne, surtout lorsque la famille se limite à une seule enfant. Cajolée par sa mère, adorée par son père, elle avait fait au couvent de sa ville natale un brillant cours d'études. Excellente musicienne, elle possédait en outre des notions de peinture et des connaissances très étendues sur les lettres et les sciences modernes.

Elle et son mari étaient certes les êtres les plus disparates que l'on puisse imaginer et comment ces deux êtres, si peu faits l'un pour l'autre, avaient pu vivre leur vie côte à côte, sans que jamais le moindre nuage ne se soit levé au ciel de leur mutuelle concorde, était demeuré, pour les intimes, un mystère impénétrable... Bah! la vie est remplie de ces mystères dont la solution repose souvent dans la droiture des âmes et la bonté des coeurs de ceux qui en sont l'objet...

A cinquante ans, Madame Normand était encore une très jolie femme: élancée, svelte, élégante, fraîche en dépit des années, elle laissait facilement deviner la gracieuse jeune fille qu'elle avait jadis dû être.

Pourquoi, comme se le demandait souvent l'industriel, avait-elle choisi au milieu des brillants partis qui s'étaient autrefois offerts à elle, l'humble meunier dont la situation était alors plus que précaire, cet ignorant qui, semblait-il, ne saurait jamais comprendre le trésor précieux qui se confiait à lui ? Avait-elle deviné en lui l'homme de génie ne demandant que l'encouragement d'une douce et silencieuse associée pour faire des prodiges ? Ce calcul avait certes été bien loin de son esprit. Elle l'avait choisi en vertu de ces mystérieuses impulsions qui, bien souvent, semblent égarer les intelligences les plus pondérées dans leurs jugements.

Et la vie lui avait donné raison. Il est vrai que, bien souvent, il lui avait fallu faire taire ses rêves, bien souvent il lui avait fallu couper les ailes à ses envolées; mais devant le dévouement affectueux de son mari, elle avait bien volontiers fait ce sacrifice et, consciente que, pour toute femme vraiment chrétienne, le mariage est avant tout un sacerdoce, elle lui avait rendu au centuple en affection et en encouragements l'orgueilleuse sollicitude qu'il déployait auprès d'elle.

D'ailleurs, elle n'avait pas tardé à devenir mère et, chez la femme bien équilibrée, la maternité absorbe toutes les autres préoccupations.

Mais, à retrouver chez son fils ses goûts et ses instincts, à découvrir chez cet être si cher et si amoureusement attendu, les inclinations de sa propre intelligence, voire même, ses traits physiques, il lui était né en quelque sorte une préférence pour lui, leur intimité en était devenue si étroite que même les longues absences d'Etienne ne pouvaient la détruire. Au premier contact, ils se retrouvaient bien eux-mêmes, comme s'ils s'étaient quittés la veille.

—Que je te connais bien, mon pauvre grand, reprit Madame Normand après quelques instants de silence. Il te serait impossible de me cacher rien. Une mère sent par intuition le bonheur ou le chagrin de son enfant. Tu n'es pas heureux, n'est-ce pas ?

—Heureux ? Qui l'est dans ce bas monde ? Le bonheur est un chateau que l'on voudrait édifier si beau qu'il ne peut jamais exister...

—Et cependant, tu étais joyeux à ta dernière visite...

—Je suis ingrat de me plaindre, après tout... il est vrai que la vie est bête parfois....

—Viens ici, tout près de moi, mon chéri, comme autrefois. Tu te souviens, quand tu t'étais fait mal ou que tu étais malade. Tu passais tes bras autour de mon cou et tu me disais: "Maman, j'ai bobo !"

—Et vous me donniez un bon baiser qui guérissait tout...

—Essayons encore le remède. Allons, ça va mieux ?

—Un peu... et si j'étais continuellement auprès de vous, je crois que la guérison deviendrait complète. Hélas! il me faudra repartir, reprendre ma vie et, encore une fois, elle est si souvent bête, cette pauvre vie!

—Calomnier la vie...à ton âge, quand tu as devant toi la jeunesse et ses promesses radieuses, quand le succès te sourit: Allons donc!

—Bah! le succès, c'est peu de chose en somme et mes succès moins que tout autres..

—Et cependant, à trente ans, tu es presque célèbre.

—La célébrité, la gloire, la renommée... j'y ai cru un moment comme à une source douce et rafraîchissante d'où coulerait à grands flots le bonheur...j'ai peiné de longues années pour gravir les pics escarpés où elles se cachent et lorsque j'ai cru y être parvenu, j'ai réalisé que ce n'était que l'ombre de la chose..La gloire, cette vaine gloriole? Elle me dégoute cette gloire aride et fallacieuse qui m'a coûté le meilleur de moi-même ! Comme me le disait mon ami Durand, je sens que ma vie a été jusqu'ici vide et stérile....

—Stérile! Tu te calomnies, et ton ami est un sot ! Quand tes chroniques m'arrivent, je les dévore avec ivresse, je me dis, l'âme remplie de joie: "C'est mon fils, la chair de ma chair, qui est l'auteur de ceci !" et mon vieux coeur de mère se gonfle à se fendre, je sens les larmes me monter aux paupières tant je suis heureuse et fière de toi. Te l'avouerai-je, je me sens certains jours, des fringales de dire leur fait à Ghislaine et à ton père parce qu'ils ne savent comprendre tout l'esprit, l'ironie et la finesse que mon coeur de mère découvre en tes articles.

—Et cependant, maman, j'avais rêvé autre chose...

—Que te faut-il donc de plus ?

—Le sais-je moi même? Quelque chose d'imprécis, de vague.. un sentiment de néant qui envahit mon âme... un bonheur que je sens me manquer; mais dont j'ignore l'essence.

—Oui, je comprends. A ton âge, il faut plus que la gloire. Le succès est chose vaine lorsque l'on n'a pas auprès de soi un être aimé à qui en rapporter l'hommage. A trente ans, ce qu'il faut à l'homme, c'est l'amour...

—L'amour? Quelle idée !

—C'est celà, cependant.

—Je vous assure que ce n'était pas ce que je voulais dire.

—Peut-être. Mais ce n'en est pas moins le mal dont tu souffres. En notre pays, trente ans est la limite extrême où l'homme doit choisir entre le célibat et le mariage. Marie-toi, mon fils, crée-toi un foyer, associe à ta vie une collaboratrice qui peuplera ton intérieur de jolis bébés roses...

—Non c'est impossible.

—Et pourquoi donc ?

—Parce qu'il est trop tard. A trente ans, j'ai vu la vie dans toute sa laideur, j'ai coudoyé trop de trahisons, d'infamies, de manoeuvres louches, j'ai été témoin de trop de honte et de désespoirs, j'ai trop vu la vie dans sa hideuse vérité...Je n'ai plus ce bel enthousiasme, cette naive confiance, cette ardeur juvenile qui doit présider au mariage j'ai perdu la foi en moi-même et en mes semblables.

—Mon pauvre chéri, comme tu as dû souffrir pour proférer de pareilles abominations, surtout à ton âge.

—Si vous saviez, mère, comme la vie des grandes villes est chose laide et pitoyable ?

—C'est que tu n'es pas allé étudier la vie à sa source réelle ! Le monde foisonne de dévoûments obscurs, de sacrifices acceptés avec joie et résignation, de bonté souriante.

—Tout est superficiel et camouflage...

—Tu es pessimiste, mon grand. Regarde autour de toi, dans cette maison. Vois ton père, dévouant sa vie pour le bonheur de ses ouvriers, vois ta petite soeurs, si candidement pure et naive. Frappe à toutes les portes de cette ville et tu y trouveras au moins un être dans chaque famille qui te fera regarder la vie avec confiance.

—Mais je sens que le doute est entre, dans mon âme. Vous me rappeliez ma triste gloriole...elle m'est échue comme fruit du sarcasme, du scepticisme et de l'ironie que j'ai mis dans mes écrits. A prêcher le sarcasme et la haine, je me suis desséché l'âme...

—C'est la crise habituelle de la trentaine. Tu en es rendu au tournant de la route, il te faut choisir entre le célibat et ses jouissances égoistes ou le mariage et sa constante immolation. Devant le choix à faire, et inconsciemment, la lutte est rude, le découragement gagne l'âme, l'esprit est douloureu-

sement partagé.

—Mais pourquoi ces suppositions, puisque je n'ai encore jamais songé au mariage ?

—Il n'est pas besoin que tu y aies songé. Cette lutte, quoique réelle, est subconsciente, à peine se révèle-t-elle par ses effets : troubles de l'âme et du coeur, lassitude de la vie, dégoût des plaisirs d'hier.puis vinnent le sentiment du faix de la solitude, l'ennui.. Qu'alors, une jeune fille se présente, jolie, pas nécessairement intelligente; mais brillante et, infailliblement, la crise éclatera. Dis moi, qu'y a t-il de changé dans ta vie depuis un ans ? Rien, me diras-tu. Tu as les mêmes amis, les mêmes plaisirs, le même travail, les mêmes succès. D'où vient que l'an dernier, tu étais si heureux de vivre, si âpre à la bataille, si ardent à la lutte, si content de chaque succès et que, maintenant, tu sois désarçonné ?...C'est que, depuis l'an dernier, tu as vieilli d'un an, que tu dépasses maintenant la trentaine ... Tu suis la loi commune.

—Alors, autant en prendre immédiatement mon parti et opter pour le célibat.

—Le célibat! Allons donc, tu sais bien que tu n'as aucune envie de la vie égoiste et monotone qui en est l'apanage.

—Madame et Mademoiselle Gareau attendent Madame au boudoir, vint annoncer la bonne.

—De la visite ! Je me sauve.

—Pourquoi ne restes-tu pas avec nous. Tu dois te souvenir de Louise Gareau ? Elle est devenue une charmante jeune fille. Tu n'aimerais pas à la rencontrer ?

—Pas aujourd'hui, mère, je me sens en mes idées noires, il n'y avait que votre bonne compagnie pour m'en guérir.

—Où vas-tu alors ?

—Faire un tour de canot. Mon canot est toujours dans le garage ?

—Oui, près de la rivière, à côté du yacht.

—Je vais aller faire une longue promenade, puis je descendrai jusqu'au moulin, prendre papa et Ghislaine à leur sortie.

—A ce soir. Et surtout, que cette promenade chasse tes papillons noirs.

—A ce soir, maman chérie.

Dix minutes plus tard, la légère embarcation que dirigeait la main d'Etienne traçait son léger sillage sur la surface polie des eaux.

La famille Normand habite, à Saint-Hyacinthe, une énorme vieille maison de bois qui semble les restes de quelque résidence seigneuriale que le progrès moderne aurait enserrée. Au milieu des jolies et coquettes villas mascoutaines, cette sorte de chateau tranche par ses proportions, son style et son âge. Quoique construite à peine depuis cinquante ans, elle paraît centenaire. Dans sa courte existence, elle a abrité deux familles de juges, celle d'un député et, depuis trois ans à peine, le minotier a quitté sa modeste demeure du bas de la ville pour venir l'occuper.

Mais la somptueuse maison de ses parents n'éveillait, en l'âme d'Etienne, aucun souvenir. A peine quelques vieux meubles, témoins de ses jeunes années, y avaient été transportés; mais, dispersés au milieu d'un luxe que n'avait pas connu son enfance, ces vestiges du passé avaient perdu leur cachet.

Sur l'Yamaska, Etienne s'était tout à coup retrouvé en une atmosphère connue et aimée L'Yamaska! c'était les vingt premières années de sa vie que ce nom magique évoquait! Dès le berceau, la chanson de ses eaux, frappant la digue, tombant en cataractes minuscules sur le lit d'ardoise, venait se mêler à la douce voix de sa maman lorsqu'elle lui chantait, pour l'endormir, ces jolies vieilles berceuses de chez nous. Plus tard, lorsque son âme avait commencé à s'éveiller à la vie, le spectacle de la calme rivière était entré dans son imagination comme partie essentielle au paysage entourant sa vie. A dix ans, ne pouvant résister à l'appel de son imagination, il s'était un jour aventuré sur cette rivière qui occupait ses pensées. Comme elle lui avait paru délicieuse cette promenade en une vieille chaloupe! Comme surtout il avait bien réalisé qu'il se trouvait en sécurité, en lieux connus et amis sur ce miroir limpide où se reflétait le bleu du ciel ! Depuis cette époque, la rivière avait été pour lui l'amie de prédilection, le coin préféré où l'on était certain de le retrouver à chacun de ses moments libres.

C'est en laissant glisser lentement son frêle canot sur la surface cristalline qu'il avait fait ses premiers vers, c'est là aussi qu'il avait laissé son âme bâtir les rêves ambitieux dont il parlait maintenant avec une ironie douloureuse, en un mot, cette bonne vieille rivière avait été témoin de l'éclosion de toute cette folie ardente, généreuse, enthousiaste et souvent chimérique qui est le lot de la jeunesse.

En amont de la basse ville, l'Yamaska est endiguée afin de fournir la force motrice aux usines de tricot "Penman" et à diverses autres usines qui s'échelonnent successivement sur ses bords. Ainsi endiguée, la rivière se maintient au dessus à une profondeur moyenne de vingt pieds. Ses rives, très hautes et très escarpées, garnies d'arbres, la protègent contre les vents et lui conservent continuellement cette surface calme et polie qui en fait un immense miroir encadré de riante verdure.

Bercé par le clapotis léger de l'eau sur les bords sonores de l'esquif, l'âme enivrée du charme délicieux de ce retour à un paysage aimé, Etienne était, sans le réaliser, sorti des limites de la ville.

A cet endroit, la rivière s'élargit, ses rives, presque complètement dégarnies, prennent une pente plus douce, le soleil darde sans obstacle ses rayons dans l'eau, l'azur du ciel seul s'y mire. De minuscules ruisseaux viennent y déverser leurs eaux, ruisseaux qu'Etienne connaissait bien pour en avoir souvent remonté les cours autrefois, après une crue des eaux. C'est au second de ces ruisseaux que l'on allait faire d'amples provisions de fleurs de nénuphars, au troisième, sous le pont, une grive des grèves venait chaque année bâtir son nid, au quatrième, le Ruisseau Plein-Champs, depuis des temps immémoriaux, de blanches nymp-

hées trouvaient un peu d'eau pour faire nager leurs feuilles rondes que surmontaient de belles fleurs aux larges pétales immaculés.

Et l'esquif continuait à tracer sur l'eau son léger sillage, brisant un instant le poli cristallin de la rivière, s'élargissant insensiblement pour aller se perdre dans la masse aquatique avant même d'avoir frappé la rive.

Absorbé dans ses réflexions, Etienne avait avancé sans but, son aviron plongeait et replongeait dans l'eau, le paysage passait devant ses yeux sans qu'il ne le remarquât autrement que par la vision fugitive que lui en apportait le miroir liquide où il se reflétait. Tout à coup, le meuglement d'un boeuf lui fit relever la tête. A sa droite, sur le chemin, une maison d'agriculteurs proprette mais vieille, simple d'apparence presque misérable. Mais oui! cette vieille maison, il la connaissait bien, elle faisait partie de ses souvenirs et elle était bien demeurée telle qu'elle était jadis...Sur le chemin, un attelage tirait péniblement un voyage de foin, dans la côte, un troupeau de vaches broutait une herbe rachétique et roussie par le soleil, se déplaçant continuellement afin de chercher sa pitance. Le boeuf meugla de nouveau et tout le troupeau leva la tête, dirigeant des yeux hébêtés vers Etienne, cet intrus qui venait ainsi troubler leur solitude.

Devant lui, à quelques arpents, un passeur faisait avancer lentement son bac. Sur la rive gauche d'autres fermiers travaillaient avec cette lenteur qui leur est habituelle, à leurs travaux agrestes, plus loin, un troupeau, las de paître, était venu chercher un peu d'ombre sous un énorme saule. Sur le chemin apparut un homme accompagné d'un chien et sur un signe de son maître, le chien prit sa course vers le paisible troupeau en poussant ses aboiements que l'écho repercutait. Docile, le troupeau entier s'arracha à sa sieste et commença l'ascension de la côte.

Et Etienne, qui se croyait si bien détaché du passé, en sentit soudain l'emprise envahir tout son être. C'était cependant bien peu de chose que cette rivière paisible, ces arbres animés de simple vie végétale, ces troupeaux, ces paysans auxquels il n'avait jamais adressé la parole et qui ployaient sous la tâche quotidienne sans même se soucier de sa présence ; mais la synthèse de ces êtres, de ce paysage et de ces choses, c'était toute son enfance et son adolescence qui revivaient devant ses yeux et, en dépit de son scepticisme affecté, il ne pouvait se défendre d'entendre, pressant et impératif, cet appel du passé.

Mécontent de ce mouvement de sensibilité, Etienne fit volte-face et se laissa entraîner par le courant, vers la ville.

Combien de temps dura cette descente ? Il n'aurait certes pu le dire tant sa rêverie l'avait complètement absorbé. Il fut reveillé de son rêve par le bruit, tout proche, de l'eau frappant la digue.

Etienne accosta et suivit, à pieds, la rive jusqu'à la seconde écluse où la masse d'eau, après avoir fait tourner les turbines de l'usine de tricot, venait prêter sa force à l'entreprise de son père.

Entré dans le moulin par une porte latérale, il fut immédiatement entouré et délicieusement surpris de se retrouver au milieu de figures bien connues. Décidément, le passé n'était pas aussi mort qu'il ne l'avait cru!

CHAPITRE IV

ALBERTE DUMONT.

—Bonsoir, petit frère !

—Bonsoir, petite soeur ! Alice n'est pas avec toi ?

—Elle ne saurait tarder. Je suis partie de l'usine l'une des premières.

—Pauvre Alice, son patron la retient toujours après ses heures de travail. N'est-ce pas qu'elle aurait besoin de repos ?

—Mais non, elle ne se plaint pas, Monsieur Normand est si bon pour elle. Et toi, qu'as-tu fait, cet après-midi ?

—Après votre départ, ce midi, j'ai lu durant environ une heure puis, je suis allé au Patronage, comme chaque jour. Je suis revenu immédiatement après la Bénédiction du Saint-Sacrement.

—Je vois que depuis ton retour, tu n'as pas perdu ton temps: La table dressée, le souper qui mijotte....

—C'est le moins que je puisse faire.... A votre retour du travail, il me semble qu'il n'est que juste que vous ayiez votre souper prêt.

—Tu es la perle des petits frères.

—Et, Alice et toi, vous êtes les perles des petites soeurs !

—Je vais faire un brin de toilette et aussitôt qu'Alice entrera, nous nous mettrons à table.

Vive et radieuse, Alberte Dumont enjamba les gradins de l'escalier, pénétra dans le cabinet de toilette et bientôt, la maison entière retentit de la cristalline mélodie d'un chant joyeux.

Alberte Dumont était une adorable jeune fille de vingt et un ans. Brune, plutôt grande, élégante et gaie, sa longue chevelure noire encadrait harmonieusement un visage délicat qu'illuminaient deux grands yeux noirs si vifs et perçants qu'ils dominaient tous ses autres charmes et mettaient en relief le sourire bon, joyeux et tout rempli de jeunesse qui continuellement fleurissait ses lèvres.

—Tu es bien joyeuse, ce soir, petite soeur!

—Pourquoi ne le serais-je pas ? Il fait beau, je viens de terminer ma tâche quotidienne, je retrouve au foyer le meilleur des petits frères... Ce serait vraiment ingratitude de ma part de ne pas être heureuse ! !

—Bonnes petites soeurs, comme vous remplissez gentiment le rôle de mère que vous vous êtes assigné auprès de moi ! Jamais une plainte, jamais un reproche, jamais la moindre marque d'impatience...

—N'est-ce pas tout naturel ? Nous sommes maintenant seuls tous trois, et si tu étais l'aîné, n'agirais-tu pas de même envers nous?

—Mais je ne suis plus un enfant, j'ai seize ans, je pourrais travailler.

—Nous voulons que tu sois instruit, c'est le seul héritage que nous puissions te pré-

parer...

—Et durant ce temps, vous travaillez, vous vous imposez mille privations...

—Et puis après ?...Crois-tu que nous ne sommes pas plus heureuses, Alice et moi, quand nous te voyons, aux distributions de prix, couvert de lauriers que si nous nous achetions, de temps en temps, une robe de plus ?.... Quand nous avons eu le malheur de perdre notre chère maman, j'avais huit ans, tu en avais trois et Alice, qui venait de terminer ses études au couvent de Lorette, en avait à peine dix-sept. Je me souviens de la double prière que cette douce maman adressa à papa et à Alice, sur son lit de mort. A papa, elle demandait de ne pas nous donner une seconde mère et à Alice, de ne pas nous quitter avant que nous ne soyons en état de gagner honorablement notre vie. Alice était alors à l'âge où l'on commence à faire des projets d'avenir, elle était jolie, affectueuse, remplie de jeunesse, de vie et d'ardeur...Elle a fait taire ses aspirations et ses rêves, a baillonné sa jeunesse, s'est improvisée petite maman pour nous deux, nous a choyés comme ses propres enfants, a veillé jalousement sur nos âmes et nos intelligences. Grâce à son souriant sacrifice répété chaque jour, nous avons continué à avoir notre cher foyer dont elle était l'âme, la lumière et le coeur, elle a continué maman auprès de nous et de papa. C'est grâce à elle si papa ne s'est pas remarié et si le culte de la morte est resté intact dans cette maison. Et puis, quand les jours sombres sont revenus, quand, après avoir épuisé presque toutes nos économies, nous avons eu le malheur de perdre papa...

—Tu t'es jointe à Alice pour continuer auprès de moi, le petit être désormais doublement orphelin, le papa et la maman disparus.

—N'étais-ce pas naturel ? Ne devais-je pas faire pour toi ce qu'Alice avait fait pour nous deux ? Je n'avais pas terminé mes études; mais on n'a pas besoin d'être une savante pour faire une bonne ménagère. J'ai donc quitté le couvent, sinon sans joie, du moins sans trop de regret. Alice venait d'entrer comme secrétaire privée de Monsieur Normand et à mon tour on me trouva une place comme simple ouvrière dans l'usine. Par mon application, j'ai mérité la confiance de ce bon Monsieur Normand, je suis devenue contremaîtresse de l'usine. J'aime mon travail qui nous permet de continuer la vie familiale et nous donne, sinon le superflu, du moins tout le nécessaire.

—Et pendant que vous vous privez pour subvenir aux frais de mon instruction, moi je me vois réduit à accepter ce dévouement sans ne rien faire pour en diminuer le fardeau...J'ai bien souvent honte de me savoir à votre charge.

—Ta! Ta! Ta! c'est notre grande ambition à Alice et à moi de faire un savant de notre petit frère...Il ne faudrait pas gacher notre plaisir. Nous ne demandons pas autre chose que ce que tu nous donnes aujourd'hui, nous n'avons qu'un seul désir: te voir profiter le plus possible des quelques petites privations que nous nous imposons de si bon coeur pour toi. Plus tard, quand nous serons vieilles, que tu seras prêtre, avocat ou médecin, nous nous dirons, Alice et moi: "Mais oui! ce beau grand garçon, s'il est ce qu'il est, c'est à nous qu'il le doit !" Et tous ces petits sacrifices que nous nous imposons aujourd'hui seront alors amplement récompensés.

—Je ne te vois pas bien en vieille fille, ma chère.... Un jour, tu te marieras...

—Me marier!..Vois-tu, mon chéri, se marier, pour les gens de notre condition, c'est courir au devant d'une somme de sacrifices bien grande, de privations, d'abnégation et souvent de souffrance qu'il faut endurer dans le silence. Epouser un des nombreux ouvriers que je rencontre chaque jour à l'usine, partager ma vie avec un de ces braves êtres un peu primitifs, endurcis à la misère et à la pauvreté..C'est si peu engageant... La pauvreté m'effraie, c'est plus fort que moi, je ne puis me faire à l'idée de passer ma vie dans une gêne continuelle... Et le ménage de l'ouvrier, qu'est-ce sinon une gêne de chaque jour, une immolation journellement renouvelée ? Avec Alice et toi, dans notre chère petite maison, si nous ne connaissons pas l'opulence, du moins, nous ne sommes jamais à la gêne; mais... mariée avec un de ces pauvres ouvriers dont j'admire le courage souriant, saurai-je trouver en mon âme assez de foi pour me soutenir au milieu des épreuves qui m'attendront plus tard ?...Et cependant, je sens bien que je ferai comme les autres, le mirage du bonheur fera un moment taire toutes mes craintes, je me resignerai à devenir épouse d'ouvrier pour répondre à la destinée que Dieu a tracée à toute femme ici-bas. Je serai épouse pour devenir mère....

—Mais ce n'est pas un simple ouvrier que tu épouseras, Alberte chérie, ce sera quelque grand personnage que ta beauté éblouira...Les Princes Charmants existent encore, malgré ce qu'on en dise....

—Je ne me fais pas d'illusion, je suis bien éveillée et n'ai plus de ces vaines espérances. C'était bon pour autrefois, quand j'étais petite, et que je lisais les contes de Perrault. Depuis ce temps, j'ai lu le grand livre de la vie et je t'assure qu'il est brutalement réaliste! Allons, tu me fais divaguer. Heureusement que j'entends Alice qui entre, nous allons bien vite nous mettre à table.

—Bonjours, les enfants !

—Bonjour, petite mère ! Tu es en retard.

—Deux lettres que Monsieur Normand m'a dictées après la fermeture. Comment, le souper est prêt ?

—Ovila s'est improvisé maître-queue. A table, je meurs de faim. Sais-tu ce qu'il me disait, ce grand garçon ?...Il voudrait travailler...

—J'ai honte de passer les journées à ne rien faire, quand vous vous éreintez pour moi....

—Plus tard, mon petit, ton tour viendra à toi aussi. Je serai alors une très vieille fille et tu seras obligé de me donner un coin dans ta maison.

—Et moi donc ?...

—Toi, Alberte, tu te marieras. D'ail-

leurs, toi aussi, tu devras m'héberger de temps en temps et...me laisser bercer tes bébés...

—Oh! j'allais oublier de te raconter .... Tu ne saurais croire qu'elle monumentale gaffe j'ai faite cet après-midi ?...

—Quoi donc ?

—Laissez moi d'abord me servir de ce potage. Bon! j'y suis. Imaginez-vous, mes enfants, que cet après-midi, je .....Non, commençons d'abord par le commencement. Voici: J'étais dans la salle des expéditions, occupée à expliquer à Joseph Bernard le mode d'emballage d'une grosse commande de pâtes que nous devons envoyer à Terreneuve. Il était vers cinq heures et demie, je venais de laisser tout mon monde en plein travail, car les commandes débordent, comme tu dois le savoir. Tu sais que, même lorsque je suis occupée dans un coin, je ne perds pas de vue mes ouvrières; aussi, tout en parlant à Bernard, je suivais la vie de l usine. Tout à coup, devine ce que je vois?

—Où ça ?

—Dans l'usine, au milieu de mes ouvrières.

—Ce devait être Sa Majesté Satan, car, dit un proverbe: "Où se trouvent deux femmes causant ensemble, le diable est entre les deux où à la droite de l'une d'elles.

—Tu es trop spirituel, mon garçon, et j'ai envie de ne pas continuer mon histoire.

—Ce serait injuste pour Alice, qui n'a rien dit.

—Mais enfin, qu'as-tu vu ?

—Un homme, ma chère, un homme, un étranger, un beau et chic jeune homme, fumant flegmatiquement une cigarette...

—Rien que cela ?

—C'est que tu ne sais pas, petit frère, qu'il est strictement défendu de laisser pénétrer les étrangers dans l'usine, que la fabrique foisonne de pancartes: "Les Etrangers ne sont pas admis" "Défense de parler aux employés durant leur travail". De voir ainsi ce bel étranger se promener cyniquement dans l'usine, en contravention à la consigne, vous comprenez que cela me faisait faire du mauvais sang, comment diantre a-t-il pu entrer sans que je ne le voie? me disais-je. Il n'a pu entrer que par la porte d'arrière. Et pendant que je me faisais ces réflexions, le bel étranger continuant sa promenade dans l usine, accostant tout le monde avec ce sans gêne et cette aisance propre au maître de la maison. Grand, élégant, aux manières courtoises et dégagées, il semblait se croire chez lui, allant de l'un à l'autre sans se soucier du désordre que son intrusion avait causé. C'est trop fort, me dis-je, on n'entre pas ainsi chez les gens sans crier gare, comme en un moulin!

—C'était tout de même un peu le cas...

—Il aborda Lauzon, le boulanger, et sembla s'intéresser extrêmement au fonctionnement des pétrins mécaniques, puis se fit expliquer par Pierre Menard, le mécanisme des fours cylindriques et des couteaux. Ce doit être quelque reporter, me dis-je, autant fermer l'oeil; mais en ce moment, il revenait vers les ouvrières et en un instant, toutes avaient quitté leur travail et l'avaient entouré. Je jugeai qu'il dépassait les bornes..

—Mais ton assiette est vide..Veux-tu de la crême ?

—S'il te plaît. Merci! Alors, je n'y pus tenir et laissant Monsieur Bernard à son expédition, je m'avançai vers l'intrus: "Vous désirez, Monsieur ? " Vous croirez peut-être qu'il prit un air contrit et penaud ? Bien non, mes amis, bien loin de là, je vous l'assure. Il leva vers moi son regard, un regard où il y avait un peu de surprise, de l'ironie et beaucoup de sourire, il m'examina des pieds à la tête; mais sans effronterie, plissa les lèvres, comme pour réprimer un éclat de rire: "Rien, Mademoiselle !" reprit-il avec moins d'assurance.

—Je regrette, Monsieur; mais il est interdit de déranger les ouvrières pendant leur travail.

—Je suis confus d'avoir été indiscret, Mademoiselle, dit-il en inclinant la tête, j'ignorais. Toutefois, je serais très désireux de visiter l'usine.

—Il faut vous adresser à Monsieur Normand. Si vous voulez me suivre au bureau ? Si vous aviez vu les figures que tout le monde me faisait, il n'y avait pas jusqu'au père Larue, le gardien, qui ne regardât mon action comme une espèce de sacrilège. Toujours d'une politesse exquise, l'étranger inclina de nouveau la tête et me suivit jusqu'à la porte du bureau où je demandai au garçon de l'introduire auprès du patron. Eh bien! cet étranger, savez-vous qui il était ?

—Je crois le deviner, dit Alice.

—Quand je revins auprès des ouvrières, on m'apprit que c'était le fils même du patron que je venais d'éconduire d'une manière si cavalière !

—C'est bien cela, Monsieur Etienne est en ville depuis hier, il est venu prendre Monsieur Normand et Mademoiselle Ghislaine à leur sortie de l'usine. Je comprends maintenant ce qu'ils avaient à rire. Il devait leur raconter sa mésaventure.

—Pourvu que Monsieur Normand ne se formalise pas de ma bévue ?

—Sois sans crainte, lui et son fils seront les premiers à en rire. Comment n'as-tu pas reconnu Monsieur Etienne ?

—C'était la première fois que je le voyais.

—C'est vrai, depuis dix ans qu'il a quitté Saint-Hyacinthe, le fils du patron n'y a fait que de rares apparitions.

—Mais alors, ce Monsieur, c'est Jean Nord, le chroniqueur de la Revue Indigène ?

—Mais oui...C'est bien lui.

—C'est curieux, je ne me le figurais pas tel ! Ses articles respirent l'ironie, l'aigreur, le sarcasme même... à le lire, on croirait un désabusé, un mécontent de la vie et cependant, lorsqu'il me regardait, cet après midi, ses yeux francs, sa figure ouverte, son sourire spirituel et gai, tout disait la vie et la jeunesse. Quel âge a-t-il ?

—Il est à peu près de mon âge.

—Qu'importe, après tout...Que fais-tu ce soir, Ovila ?

—Je vais aller au Patronage, comme d'habitude; mais je ne m'attarderai pas. Et vous ?

—Alberte a du travail de couture à faire, nous ne sortons pas.

—A tout à l'heure, alors.

—Va mon chéri, amuse-toi bien, profite de tes vacances, il te faudra travailler ferme, cette année, pour ta classe de Belles-Lettres.

—Ne craignez pas, je saurai me rendre digne de votre affectueuse tendresse.

—Tu sais, nous tenons, Alice et moi, à aller te couronner, l'an prochain.

—Je vous promets de remporter tous les premiers prix.

Laissées seules, les orphelines enlevèrent le couvert, lavèrent la vaisselle, s'occupèrent durant quelques instants aux menus soins du ménage et, lorsque tout fut bien rangé, tout soigneusement disposé, elles prirent leur ouvrage de couture et vinrent s'asseoir sur la véranda.

Les orphelines occupaient, rue Concorde, près du pont, le logement où elles étaient nées et où étaient morts leur mère et leur père. Cette humble demeure, qui constituait tout leur actif, faisait en quelque sorte partie intrinsèque de leur vie.

Ce quartier de la ville, exclusivement habité par d'humbles ouvriers et de petits rentiers, n'est pas joli, il a été, il y a une quinzaine d'années, rasé presque complètement par une conflagration et se trouve ainsi privé des beaux grands arbres qui en faisaient autrefois le charme et qui constituent le pittoresque de Saint-Hyacinthe. Mais les demeures, si proprettes, si soigneusement entretenues, toutes recouvertes d'un vert rideau de vignes sauvages, offrent au promeneur un charme irrésistible en leur simplicité, on y sent partout ce souci de l'ordre et du soin, le désir du beau que la fortune de la vie ne permet pas de réaliser. Du côté de la rivière, le paysage immédiat est moins attrayant encore. L'Yamaska, endiguée à l'autre extrémité de la ville, n'y présente plus qu'une série de flaques croupissantes, entre les aspérites du banc d'ardoise qui forme son lit. Du côté de la ville, la plage est plate, sale, envahie par une végétation grossière et poussive recouvrant à peine les nombreux déchets que les crues du printemps y charrient et qu'on y laisse pourrir

Mais quand le soir, le soleil se mire en ces innombrables lacs minuscules et leur prête l'éclat varié de ses rayons ultimes, on se croirait transporté soudain en quelque pays féerique.

Et puis, sur la rive sud, verte et escarpée, se dessinent gracieusement les petits villages de Saint-Joseph et de La Providence avec leurs ormes centenaires que leur position, sur la hauteur de la rive, fait paraître gigantesques.

Mais, ce soir, Alberte était insensible à la beauté ou à la laideur du paysage et, pendant que son aiguille glissait sous la pression de son doigt, sa pensée avait délaissé l'humble logement d'ouvrières, l'image souriante et doucement ironique du beau jeune homme entrevu cet après-midi hantait ses esprits et y jetait un trouble jusqu'alors inconnu. Est-ce que, par hasard, Ovila aurait dit vrai, que les Princes Charmants ne seraient pas tous disparus ?

CHAPITRE V

LE SOLEIL QUI LUIT

Etienne Normand au Docteur Louis Durand.

Bien cher ami:—

Oui, mon vieux, en dépit de ta recommandation expresse, c'est à l'ami et à l'ami seul que j'écris. Tant pis alors si le médecin lit ma lettre en contrebande et y découvre certaines épithètes qui ne seraient pas de nature à lui plaire.

Je suis au milieu des miens depuis vingt quatre heures à peine et je sens déjà la bienfaisante influence de la vie familiale, le malaise dont je souffrais est à moitié dissipé; encore une dizaine de jours de cette cure merveilleuse et je serai complètement guéri, je te reviendrai frais et dispos, bien en forme, comme on dit, en terme de sport, pour de futurs combats. N'en déplaise à cet imbécile de Docteur Durand—et surtout, que mon ami Louis Durand ne se froisse pas si je malmène un peu trop son autre personnalité—, la vie est belle et bonne quand elle est remplie de bataille, de combats et de coups. Dans le domaine intellectuel comme dans celui de la force brutale, le sang de l'adversaire vaincu et terrassé sent toujours bon...

Il était juste dix heures et douze minutes quand le convoi portant ton très humble serviteur arriva en gare de Saint-Hyacinthe.

Le trajet de Montréal à Maska n'est certes pas très palpitant. On a beau l'avoir fait à mainte reprise, en quittant la gare Bonaventure, on est toujours tenté de mettre le nez à la portière; mais le spectacle infecte qui s'offre à nos yeux a bien vite fait de nous dégoûter. Alors, grognon, on s'enfonce dans son siège, on prend un journal ou un livre, on lit et, si l'on a eu la précaution de monter dans un fumoir, on grille une, deux et autant de cigarettes que dure le trajet.

C'est ce que je fis, non sans avoir auparavant jeté un coup d'oeil sur mes compagnons de route. Pas très intéressant, ces malheureux...Il y avait d'abord, me faisant face, trois habitants de Saint-Bruno, fumant un infecte tabac canadien et discutant vaches, cochons et chevaux; sur l'autre banquette, deux villageois de Saint-Basile se disputaient sur une question de chemin et mettaient tant de feu à leur discussion, criaient si fort, que l'on se serait un moment cru en période électorale; à mes côtés, se prélassait un freluquet dont je n'ai pas pu deviner la distination, mais ayant l'air sottement fat, fumant avec des airs d'extase un mauvais cigare de cinq sous. Enfin, sur la dernière banquette, un curé quelconque essayait de convaincre son voisin de la merveilleuse qualité de pondeuse qu'aurait la poule "chanteclerc".

Heureusement, j'avais apporté avec moi le dernier volume de Larose, tu sais, cet éphèbe que, comme maints imbéciles de son acabit, ce crétin de Docteur Durand prise si

fort. Voici un volume dont les criticailleurs de chez nous diront beaucoup de bien, cela sent le tabac canadien que fument mes compagnons, le parfum de fumier que degagent leurs bottes, un vrai chef-d'oeuvre du terroir! Il est vrai que je me promets bien, dans ma prochaine critique, de le tomber de magistrale façon...

J'étais plongé dans ce purin "véreux" quand le controleur du train vint nous beugler: "St Hyacinthe, next station!" Tu croiras peut-être que cet employé est un descendant direct des anciens Angles et Saxons qui dans les temps presque préhistoriques envahirent la vieille Bretagne ? Non, mon vieux, ce controleur qui, dans un train du gouvernement canadien, au milieu d'une population exclusivement française, claironne des mots anglais, c'est un de mes pays, un fils de canadien comme moi et si je ne me trompe pas, nous avons usé nos culottes ensemble sur les bancs de l'école...

Où en était-je? Oui, nous entrions en gare. A Saint-Hyacinthe comme partout ailleurs, l'abord de la ville par chemin de fer ne rend pas justice. Ici quand le convoi franchit les limites de la ville, le voyageur n'a plus pour perspective que l'arriere des maisons, des hangars, quelques usines plutôt sales, l'arrière des constructions de l'Hôpital.

Ayant fait si souvent le trajet de Montréal à ma ville natale, j'étais bien au courant de ce fait, pourquoi cependant, me suis-je senti si désagréablement impressionné ? A ma descente du train, nouvel ennui. Je me vois assailli par les sollicitations des cochers de place—on a encore le vieux système de cocher, à Saint-Hyacinthe— De tout côté j'entends: "Une voiture, Monsieur" ? "Un charretier, Monsieur ?", "Hôtel du Canada !", "Hôtel Ottawa !".

Tant bien que mal, je me fraie un passage à travers la foule de curieux qui, dix fois par jours, se rend à la gare pour assister à l'arrivée et au départ des trains, je prends la rue Laframboise.

Il fait une chaleur accablante, le soleil plombe ses rayons; mais je me sens en humeur de marcher, de me donner du mouvement après cette heure et demie passée assis, à me faire plus ou moins désagréablement cahoter. D'ailleurs, la rue est bordée de beaux et grands arbres, l'ombre y est engageante. Rue Girouard— les mascoutains disent avec emphase "le Boulevard Girouard"—l'ombre continue, douce et bienfaisante.

Et puis, elle est si délicieusement jolie, la rue Girouard! Imagine-toi, mon vieux, un immense dôme de verdure, si haut, au feuillage si dense, qu'on n'aperçoit que par intervalles, le bleu du ciel. De chaque côté du chemin, des villas, coquettes et pimpantes, avec parterres parsemés de fleurs aux innombrables coloris viennent ajouter leur note de jeunesse et de grâce à la vie du tableau.

J'arrive chez moi où je suis accueilli avec des transports d'allégresse par maman et ma petite Ghislaine que je m'étais bien gardé de faire prévenir. A midi, papa rentre de l'usine et, nouveaux transports. Nous prenons le dîner en famille, ce qui nous procure l'occasion d'une bonne causerie intime au cours de laquelle mon brave homme de père se révèle à mes yeux sous un jour que je ne lui connaissais pas encore. J'avais toujours cru que papa était et n'était qu'un homme d'affaires; mais il est autrement grand et élevé; si tu l'avais entendu parler de son usine, l'oeuvre de sa vie, toi qui es un traditionaliste en théorie, tu aurais abondé en son sens. Malheureusement, moi, tout en respectant les convictions de mon père, tout en les admirant profondément, je ne puis les partager. Sais-tu quel a été le rêve qu'il a caressé autrefois ? Tu vas rire, car en somme, tu es un homme d'esprit; mais il se pourrait bien que cet imbécile de Docteur qui est ta seconde personnalité, partageât les vues de mon père. Imagine-toi, mon vieux, que papa avait jadis rêvé de me voir un jour à la tête de son moulin ! Me vois-tu meunier ? Meunier comme son père, dirait la chanson.

Après dîner, papa et Ghislaine sont partis pour l'usine et j'ai prolongé ma causerie avec maman. Ici, nouvel obstacle et problême bien délicat. Maman est pour moi l'être idéal, la perfection ultime, l'âme de prédilection au contact de laquelle je me suis toujours complu et de même, cette chère maman a toujours eu pour moi une certaine préférence qu'elle s'est efforcée en vain de dissimuler. Ghislaine et moi, nous aimons bien tendrement papa et maman ; mais quand nous sentons le besoin d'ouvrir nos coeurs, c'est vers ma mère que je me refugie et c'est sur la robuste poitrine de notre père que Ghislaine vient s'appuyer.

Or, elle ne me l'a pas avoué, mais je l'ai bien deviné, cette admirable mère a décidé de me marier...Oui, mon vieux, me marier, moi monstre d'égoisme, comme disait ce sot de Docteur, et avec—elle ne me l'a pas dit bien clairement non plus, mais cela aussi je l'ai deviné—oui avec une délicieuse jeune fille, un trésor de bonté, de candeur, d'innocence, une perle quoi !

Après m'avoir, durant près d'une heure, chapitré sur la nécessité pour un homme de mon âge de se choisir une compagne, nous avons dû interrompre notre jasette, une Dame et sa jeune fille s'étant fait annoncer. Si tu avais vu le désir qui brillait dans les yeux de maman de me voir l'accompagner auprès de ces Dames... Mais au nom des visiteuses, mes doutes d'abord assez vagues prirent corps, je me souvins des allusions discrètes qu'elle avait faites autrefois à cette jeune personne, je savais maintenant à quoi m'en tenir c'était là l'infante qu'on me destinait.

Je pretextai un besoin de délassement et en dépit de l'insistance discrète de maman, je me dérobai.

Je me dirigeai vers la rivière où se trouve le garage du yacht et de mon canot. Cinq minutes plus tard, j'étais au milieu de l'Yamaska, faisant glisser lentement mon frêle esquif sur la surface chatoyante des eaux. C'est de ce moment que le charme a commencé à opérer.

Si je n'avais pas peur de te voir me rire au nez, vieux copain, je te décrirais au long cette promenade solitaire sur les eaux si paisible de ma vieille rivière, promenade bien banale en somme, mais toutefois, si fertile en émotions de toutes sortes.

En prenant contact avec ma ville natale, je n'avais pas senti, comme disait certain orateur de husting, les écluses du passé s'ouvrir en mon âme . La partie de la ville que j'avais traversée a subi depuis mon départ, des modifications considérables: les rues boueuses d'autrefois sont maintenant asphaltées, les maisons ont été enjolivées, celles qui étaient vieilles—ici on ne peut souffrir le vieux, on a la rage du neuf, du clair, du coquet—ont été démolies ou profondément changées, la demeure de mes parents même, achetée depuis trois ans à peine, n'évoquait aucun souvenir chez moi, je m'y sentais en quelque sorte un étranger; mais ma vieille rivière, elle, était bien restée la même; c'était bien toujours le même miroir argentin reflétant le bleu du ciel et la verdure des arbres et des prés, c'était la même chanson de ses eaux frappant la digue, c'était la.. non, je m'arrête, il me semble t'entendre rire....

Vers cinq heures, je pénétrais par la porte d'arrière, dans l'usine de mon père. Immédiatement, mes regards rencontrèrent toute une série de figures connues, des mains se tendirent vers moi, cordiales, affectueuses, confiantes; mais non sans un brin de respect. Pour tous, j'étais non pas tant le gamin qui avait joué avec eux autrefois que le fils du patron, de ce patron que l'on venère à l'égal d'un père. Et je me sentis tout fier d'être le fils d'un tel homme, de faire en quelque sorte partie de cette grande famille de travailleurs qu'il avait groupée autour de lui...

Je voulus m'initier au fonctionnement de la machinerie, je posai maintes questions auxquelles je sentais mes interlocuteurs heureux de répondre. C' est ainsi que je me fis expliquer le fonctionnement des cylindres de la moulange, des blutoirs, des pétrins mécaniques, des fours cylindriques par lesquels passent les pâtes pour la cuission. J'étais arrivé à la chambre de l'empaquetage et de l'expédition où travaillent presqu'exclusivement des femmes. Le sexe faible me fit un accueil pour le moins aussi aimable que le fort et en moins de cinq minutes, je me vis littéralement entouré, c'est à qui me fournirait les explications même avant que je ne les demande.

Soudain, j'entends: "Monsieur désire ?"

Je me retourne et je vois une jeune fille; mais mon vieux quelle jeune fille! Toi qui es imbu de poésie canadienne, qui as obscurci ton esprit, ton sens esthétique à la lecture d'hymnes à la beauté de la femme écrits par certains collégiens à l'esprit encore saturé des fadeurs de leurs nourrices, tu ne saurais avoir la compréhension du charme infini se dégageant de la délicieuse apparition que j'avais devant moi. Elle était...Non, tu vas encore me rire au nez. Pour te punir, je ne te la décrirai pas, d'ailleurs mes mots seraient impuissants à lui rendre pleine justice et avec ton intelligence déformée, tu en ferais un monstre. Sache seulement que devant ses yeux....Oh! ces yeux! ces yeux perçants et profonds ! Ces beaux yeux veloutés où l'on sent une âme bonne et affectueuse, une intelligence d'élite et une douce énergie... Devant ses yeux, dis-je, moi, le sceptique, l'ironiste, le sarcastique, je me suis senti tressaillir, je suis resté interloqué...

A regret, j'ai détaché mes regards de la gracieuse apparition et inclinant la tête, j'ai répondu bêtement, comme un enfant que l'on prend en défaut: "Rien, Mademoiselle".

Autour de moi, on avait fait un silence de mort, on aurait dit qu'il venait de se commettre une profanation. J'aurais bien pu faire connaître mon identité, confondre la belle enfant qui venait ainsi troubler ma petite enquête; mais devant ses yeux si doux, si limpides, si pleins de candeur et cependant si remplis de force et de fermeté, j'ai préféré me taire. D'ailleurs, je venais de lever la tête et de nombreuses pancartes défendant aux étrangers de pénétrer dans l'usine durant les heures de travail, me firent comprendre mon indiscrétion.

Il parait que mon père a imposé une consigne très sévère et que tout étranger est relégué à la porte durant les heures de travail.

Bref, mon vieux, je fus prestement, cavalièrement et avec tout les adverbes en ment éconduit de l'usine de mon père et ce sans oser protester.

Et maintenant, les femmes iront se plaindre de leur faiblesse!

De retour à la maison, j'ai questionné discrètement Ghislaine sur l'identité de mon gendarme en jupons. Il paraît que c'est une orpheline du nom de Dumont, la soeur de la secrétaire de papa. S'il m'en faut croire ma petite soeur, c'est un ange qui se serait égaré sur terre.

Demain, nous allons à Saint-Judes, passer la soirée et la journée du dimanche sur notre ferme. Ainsi en a décidé Ghislaine.

Pour mardi prochain, je prévois des complications. Maman reçoit à souper la douce infante qu'elle me destine pour moitié. Je ne voudrais pas affliger cette chère maman et cependant, je ne me sens aucun désir de rencontrer son oie blanche ..... surtout après l'apparition de cet après-midi.

Allons, bonsoir, vieux copain, je m'en vais me mettre au lit et je te le dis bien confidentiellement, rêver à la si jolie contremaîtresse de mon père.

Dis à cet imbécile de Docteur que son patient est en bonne voie de guérison.

Ton ami.

ETIENNE.

CHAPITRE VI

LE SOLEIL QUI ARDE

Le projet d'une expédition en auto à Saint Judes avait d'autant plus souri à Mon-

sieur Normand qu'il espérait que ce petit voyage, outre le plaisir intime qu'il lui procurerait, aurait sur son fils une influence salutaire.

La ferme ancestrale était pour lui une sorte de Mecque où il allait bien souvent puiser la force et le courage aux sources vives de la vie des siens.

La jeunesse aime le brillant, l'éclat, le plaisir et le bruit; mais quand l'homme a atteint l'âge mur, qu'il épuise lentement ses énergies et ses forces aux combats de chaque jour, c'est dans le souvenir du passé qu'il demande la volonté de ne pas faillir, le courage nécessaire pour faire face aux luttes nouvelles.

Pierre Normand était descendant de l'une de ces très humbles familles de pionniers dont l'histoire discrète et cachée est une longue et admirable épopée. Il y avait deux cents ans bientôt que le premier de sa lignée, apôtre de la civilisation, était venu s'établir en pleine forêt, dédaignant les centres alors un peu déboisés, pour s'enfoncer toujours plus avant dans les bois et leur arracher leur mystère.

Cet aieul était la souche de la famille canadienne dont s'était ramifiée toute sa lignée et l'humble ferme de Saint-Judes, l'âtre ardent d'où s'était en quelque sorte irradiée la bienfaisante influence du pionnier apôtre.

Instinctivement, le meunier avait, et dès sa plus tendre enfance, senti l'aimant qui l'attirait vers ces champs presque dénudes, il en avait su tirer une leçon salutaire et constante de force, de courage et d'énergie et en son âme religieuse de la tradition, avait alors germé le désir de les faire le plus tôt possible rentrer dans le patrimoine familial.

C'est ainsi qu'un jour, la vie de son usine paraissant bien affermie, le meunier avait acheté à prix d'or les quelques cents arpents de terre sablonneuse défrichés par ses pères et que, après une interruption de trois générations, la vieille demeure avait de nouveau abrité un Normand.

Il est vrai que trois générations des siens avaient grandi et étaient morts loin de ce berceau de sa famille, que trois quarts de siècles s'étaient écoulés depuis le jour où son aieul, comme la samare ailée de l'érable que le vent emporte, avait déserté le village natal et était venu s'implanter au Petit Maska, alors ville naissante, espérant y trouver la fortune et y créant un nouveau foyer et un nouveau centre d'énergie; mais le lien ancestral est si puissant qu'il conserve malgré l'éloignement toute son influence tenace et vivifiante et si quelques chainons se détachent, le magnétisme opérant, la chaine n'en reprend pas moins solide et intense plus loin.

Pour le brave mascoutain, le voyage à Saint-Judes, une promenade dans ces champs où se lisaient comme en un livre la vie et les labeurs des siens, une nuit de repos sous ce toit croulant où avaient dormi tant de ses aieux, constituaient une sorte de pélerinage dont il sortait plus ardent, plus ferme et courageux.

Et dans sa naive confiance il se disait que si le spectacle du passé réveillait chez lui tant de souvenirs, faisait naître tant de vigueur, de vaillance et de calme sérénité, si surtout, il avait su demander aux choses d'antan la direction sure qui avait toujours orienté sa vie, comment plus son fils, cette intelligence si admirablement cultivée, ne s'en laisserait-il pas émouvoir ?

Ce qu'il n'avait pu faire: rattacher son fils à la tradition familiale, la grande voix des aieux, leur souvenir bien vivant à travers les temps réussiraient peut-être à l'opérer ?

Mais Etienne n'était pas un sensitif et d'ailleurs le passé lointain des siens ne le préoccupait aucunement, le présent seul l'absorbait, ce présent qu'il avait un moment cru gaché; mais que le joli minois d'une humble petite ouvrière avait miraculeusement ensoleillé.

Le voyage fut plutôt terne pour lui en dépit de l'esprit taquin de Ghislaine et de l'affectueuse tendresse de sa mère, et s'il s'était écouté, il serait revenu en ville dès le lundi matin avec Ghislaine et son père ; mais Madame Normand avait décidé de prolonger sa visite jusqu'au mardi et force fut au jeune homme de lui tenir compagnie.

Il fit dans les bois de longues courses pour tromper son ennemi, ces bois qu'il avait si souvent visités, autrefois, durant ses vacances, dont chaque arbre aurait du évoquer un souvenir; mais son âme était trop absorbée par la radieuse vision qu'il avait un moment aperçue, à l'usine de son père, pour se laisser émouvoir par aucune chose qui lui était étrangère.

De retour en ville, il dut accompagner sa mère dans ses courses et l'aider aux preparatifs du souper auquel devaient assister Louise Gareau et sa mère, et que Madame Normand désirait soigné et somptueux.

Ce souper aussi, fut pour Etienne une véritable corvée, il se sentait trop observé, trop étudié, cette rencontre des deux jeunes gens était par trop visiblement préparée, le but en était trop apparent et le jeune homme jaloux de sa liberté ressentait une sorte d'aversion contre celle que lui avait destinée sa mère.

Non que les convives lui aient par ailleurs été antipathiques, bien loin de là. Madame Gareau était une de ces femmes qui ne vivent que pour leurs enfants, ne s'inquiètent que pour eux, subordonnent à leur bonheur leurs vies entières. Chez elles, le charme de l'amour maternel fait pardonner bien des défauts quand elles en ont et lorsque, comme Madame Gareau, elles sont intelligentes, bonnes, affables, délicieusement polies et courtoisies, ce charme nouveau ajouté à tant d'autres rend leur compagnie plus agréable encore.

Quant à Louise, elle était comme tant de jeunes filles de son âge, à la sortie du couvent, gracieuse et fraiche, douce, souriante, naive et confiante. Trop intelligente pour ne pas réaliser la valeur du rôle qu'on lui avait confié dans cette petite comédie vivante, charmée d'ailleurs et bientôt conquise par la mâle prestance de ce grand garçon qu'on lui destinait pour époux et qu'auréo-

lait à ses yeux un commencement de célébrité, elle donna la pleine mesure de ses charmes. Excellente musicienne, elle crut un moment voir passer un peu d'émotion dans le regard d'Etienne comme il se penchait vers elle pour tourner les pages de son album et qu'elle exécutait avec un brio où elle avait mis toute son âme, une musique classique. Ce commencement d'émotion, elle crut un moment plus tard le constater dans l'extase heureuse du jeune homme, alors qu'el le chanta l'Ave Maria de Faure; mais hélas! elle ne pouvait demeurer toute la soirée au piano, il fallut causer et cette bonne Madame Gareau, avec cette maladresse qu'ont souvent les mères trop confiantes en la science de leurs filles, eut le malheur de faire dévier la conversation sur les chroniques d'Etienne. Un homme de mérite aime rarement que l'on parle de ses oeuvres et recevra plus facilement une critique judicieuse qu'une louange maladroite.

Pour Louise comme pour toute jeune fille fraichement émolue du couvent, la littérature française se confinait à Racine, Corneille, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Madame de Maintenon et Madame de Sevigny, le bon Lafontaine dont on apprend les Fables, Molière, Lamartine, Hugo et Vigny dont on permet quelques extraits, et quelques autres parmi les plus modernes.

Avec un tel bagage littéraire, elle était en très mauvaise posture pour discuter avec Etienne.

Quelques reflexions lancées par la jeune fille eurent le don de faire reparaître sur les lèvres d'Etienne ce sourire ironique qu'elle y avait remarqué à son arrivée chez Madame Normand et qui l'effrayait instinctivement.

—Que penses-tu de Louise ? lui demanda sa mère, lorsque les invitées furent parties.

—C'est une charmante jeune fille.

—N'est-ce pas ? Madame Normand se coucha radieuse, ce soir là, croyant bien que ses projets ne sauraient manquer d'aboutir à bonne fin et que son fils épouserait la fille unique de sa plus intime amie.

Mais Etienne, qui n'avait pas voulu déplaire à sa mère et s'était imposé comme devoir d'être aimable envers ses convives, n'en rêva pas moins à Alberte Dumont, la jolie petite contremaîtresse de son père.

Le lendemain, le journaliste s'éveilla de très bonne heure, alla faire une promenade sur l'Yamaska et entra à la salle à manger comme en sortaient Ghislaine et son père.

—Me veux-tu pour compagnon de route, petite soeur ?

—Où vas-tu ?

—A l'usine, si tu daignes bien m'attendre.

—A l'usine ? Mais tu vas t'y ennuyer terriblement, beau citadin !

—S'ennuyer à l'usine! reprit Monsieur Normand, que cet énoncé avait fait bondir d'indignation. Et pourquoi cela ? On pourrait-il trouver plus vaste champs d'études ? Si tous les réformateurs et les pseudo apôtres d'oeuvres sociales les fréquentaient un peu plus, nos usines, s'ils prenaient la peine de vivre un peu de la vie laborieuse du peuple, peut-être ne diraient-ils et n'écriraient-ils pas tant de sottises !

Etienne se garda bien d'avouer à son père que ce n'était pas tant l'âme et la vie laborieuse du peuple en général qu'il désirait étudier; mais que tout son intérêt se concentrait sur la petite contremaîtresse si fidèle à la consigne.

Il laissa son père sous l'impression que dans son âme se réveillait l'intérêt pour l'oeuvre qu'il avait si magnifiquement édifiée, que le passé commençait à opérer chez lui. Il prit place avec eux dans l'auto qui les conduisit au moulin.

—Ghislaine, dit Monsieur Normand, en pénétrant dans son bureau, je te donne congé cet avant-midi, fais faire le tour du propriétaire à ce grand graçon.

—Je veux bien, papa, mais notre visite ne durera pas tout l'avant-midi, j'aurai le temps de vous donner un coup de main au retour.

—J'espère que, cette fois, je ne serai pas éconduit ?

—C'est ta faute aussi, grand frère, tes visites à l'usine sont tellement rares que nos ouvriers ne te reconnaissent qu'à peine. N'est-ce pas, papa.

—Et nos petites contremaîtresse sont fidèles à la consigne...

—Je vous en félicite, mon père. En pareille circonstance le Petit Caporal décorait ses soldats.

En sortant du bureau, la première personne qu'ils rencontrèrent fut Alberte. En apercevant le jeune homme, la contremaîtresse sentit ses joues s'empourprer, ce qui n'était pas de nature à diminuer le charme de sa figure, d'autant que ses grands yeux profonds se voilèrent insensiblement d'une vague crainte. Trop franche pour se dérober, elle s'avança vers le frère et la soeur.

—Bonjour, Mademoiselle Alberte, connaissez-vous mon frère ? dit Ghislaine avec une pointe de malice.

—J'ai eu le bonheur de rencontrer Mademoiselle une fois...dit Jean en esquissant un sourire.

—Je vous dois des excuses, Monsieur, et c'est bien franchement que je les fais. Je vous prie de croire que je regrette...

—Il ne faut rien regretter, Mademoiselle, j'étais le seul à blâmer. D'ailleurs, en me rappelant au règlement, vous avez démontré de quelle manière ponctuelle vous exécutez les ordres de mon père. Loin d'accepter vos excuses, je vous dois des félicitations et comme faveur, je vous demande de faire la visite de l'usine sous votre direction.

Puis la conversation s'engagea, alerte et vive, entre les jeunes gens. Alberte accompagna les visiteurs à travers l'usine, s'efforçant d'en bien faire comprendre le fonctionnement au jeune homme. Etienne écoutait avec une sorte de religion les explications que lui fournissait la jeune fille, posait maintes questions, pour les prolonger plus encore, frappé d'admiration devant la maitrise que possédait la jeune fille sur tous les divers fonctionnements de la machinerie, sur les opérations multiples effectuées.

Alberte parlait naturellement, sans recherche, sans hésitation; sur ses lèvres se

présentaient d'eux-mêmes les termes clairs et précis, faisant image, elle savait tellement vivre de la vie de l'usine que pour elle chaque rouage avait une signification, chaque levier était un gage de travail et de vie.

Obligée de surveiller le travail de ses ouvrières, Alberte dut, à plusieurs reprises, s'absenter pour donner des ordres. Elle s'excusait alors auprès des visiteurs, puis elle revenait, reprenait l'explication commencée à l'endroit précis où elle l'avait interrompue, l'amplifiait, fournissait maints détails, parlant sans affectation, avec son coeur et son âme aimante et toujours surveillant la vie de l'usine qui était confiée à sa garde.

La visite se prolongea jusque vers dix heures.

—Que me disais-tu, petite soeur, que j'allais m'ennuyer ici ? C'est admirable, ce que je viens de voir et d'entendre.

—Si la vie du moulin t'intéresse, il faudra y revenir plus souvent, méchant grand frère.

—Pour en bien comprendre tout l'intérêt, Monsieur, il faut, comme votre père, vivre de sa vie.

On venait d'entrer dans la salle d'empaquetage, cette salle dont quelques jours plus tôt, Alberte avait expulsé si malencontreusement le journaliste.

Ghislaine interpelait par leurs noms les ouvrières, s'informant de leur santé, des parents ou des enfants laissés à la maison et tout ce monde lui souriait comme à une fée bienfaisante.

—Vous ne sauriez croire, Monsieur, quelle somme de bien accomplit votre soeur avec ses sourires ?

—Je crois le deviner, Mademoiselle. Sous son masque de petit lutin, ma cadette cache un coeur exquis. Je rougis franchement de ne l'avoir pas précédée dans cet apostolat.

—L'âme simple et naive du peuple est comme celle des enfants, elle a besoin de sourire et d'affection C'est le coeur, chez votre père, qui dirige l'usine, c'est sa bonté qui a gagné le dévouement de ses employés, c'est cette paternelle affection qu'il prodigue à tous qui a produit ce prodige que chaque ouvrier ici, se considère solidairement responsable du succès de l'entreprise entière.

Ces profondes vérités, énoncées si simplement, frappèrent Etienne. Il leva les yeux vers la jeune fille et rencontra son regard franc et candide, son regard profond où se lisaient une grande pitié et une ineffable tendresse.

—Allons, grand frère, il faut aller retrouver papa. Es-tu satisfait de ta visite ?

—On ne peut plus et je vous dois, Mademoiselle, une grande partie de mon plaisir. Grâce à vous, j'emporte de l'oeuvre de mon père une compréhension toute nouvelle et combien plus noble !

—Aurevoir, Mademoiselle Alberte.

—Aurevoir, Mademoiselle Ghislaine. J'espère que vous serez des nôtres lors du pique-nique annuel ?

—Je ne saurais y manquer. L'invitation s'étend à mon frère, n'est-ce pas?

—Je n'osais; mais si Monsieur Normand consent, ce sera certes un grand plaisir pour nos ouvriers de retrouver la famille au complet.

Pour le retour, Etienne avait pris place à côté de Ghislaine, dans la riche automobile que la jeune fille conduisait toujours elle-même.

—Sais-tu qu'elle est bigrement jolie, soeurette, la petite contremaîtresse de papa !

—Et si bonne, si dévouée !

—Et si intelligente !

S'il n'avait pas été aussi absorbé par le charme du rêve qui commençait à poindre en son âme, Etienne eût pu voir le regard finement inquisiteur et ironique de sa cadette; mais le journaliste était déjà replongé dans sa rêverie, cependant que la lourde voiture avançait en trombe sous le dais verdoyant et que tout près, coulait l'eau de l'Yamaska, cette eau qui avait parcouru des milles et des milles, courant, impatiente et fébrile, pour aller enfin se briser sur la digue...comme tant de nos rêves....

CHAPITRE VII.

AVANT QU'UNE FEMME PASSAT

—Etienne, Etienne! Où es-tu ?

—Ici.

—Où encore ?

—Ici, dans le hamac, dit le journaliste en se levant à demi.

—Comment, à peine dix heures et te voici déjà à paresser ?

—Que veux-tu, c'est la faute de ces grands ormes...J'étais sorti bien décidé d'aller faire un tour de canot; mais en voyant cette ombre bienfaisante, ce hamac, ces fleurs qui charment les yeux, je me suis laissé seduire....

—Et vous ne demandez rien de mieux que de vous laisser conquérir par ces délices de Capoue, beau citadin indolent...Allons, debout! je t'apporte trois lettres et un paquet de livres que le facteur vient de déposer pour toi.

—Tu permets que je lise ?

—Les lettres; mais pas les livres. Tu liras ces horribles bouquins quand tu seras retourné à Montréal. Pour une fois que nous te tenons auprès de nous, nous sommes jaloux de tous tes instants. C'est intéressant ce que l'on t'écrit ?

—Plutôt pas.

—Une femme ?

—Celle-ci, oui. D'ailleurs c'est bête.

—Laisse-moi lire ? Je voudrais voir comment elles s'y prennent les jolies femme de la ville, quand elles écrivent à un Monsieur.

—C'est bête, te dis-je.

—Tu dis cela, mais....

—Vois le cas que j'en fais...dit Etienne en déchirant les deux premières messives.

—Celle-ci, c'est certainement d'un homme.

—Pourquoi dis-tu cela ?

—C'est même d'un homme d'affaires. Vois cette écriture inappliquée et rude.

—Tu as raison, c'est de mon directeur... Mais il m'embête cet animal là ! !....

—Est-ce une mauvaise nouvelle ?

—Non, plutôt pas...Il me demande un article qu'il m'avait commandé bien avant mon départ de Montréal. C'est que je l'avais complétement oublié ce paroissien là !

—J'espère que tu vas l'envoyer promener, lui et sa demande ? Ce serait trop ennuyeux de te savoir enfermé dans ta chambre, absorbé en un ennuyeux travail alors qu'il fait si beau dehors !

—Heureusement, j'ai pris mes précautions, j'avais écrit cet article avant mon départ de Montréal. Je monte à ma chambre. Le temps de relire mon travail, de faire quelques retouches et de mettre le tout sous pli. Ce sera l'affaire de quelques heures.

—Ainsi, je ne puis compter sur toi pour m'accompagner à l'usine ?

—A mon grand regret, ma chérie. D'ailleurs, quand j'ai devant moi une corvée, je préfère toujours m'en acquitter au plus tot, je suis libre après. A ce midi, petite soeur.

—A ce midi, grand frère.

Comme il venait de l'avouer, avant de quitter la Métropole, Etienne avait depuis longtemps terminé les études dont il s'était servi comme prétexte pour demander des vacances. Tout au plus, espérait-il qu'après ses visites des lieux à décrire, il pourrait ajouter quelques détails typiques, faire ressortir plus encore quelques côtés ridicules, donner plus d'ampleur à son ironie.

Rentré dans sa chambre, il ouvrit sa malle dont il sortit une liasse de feuilles dactylographiées. Il en choisit un fassicule. C'était son étude sur sa ville natale, à laquelle il avait donné la forme d'impressions d'un voyageur quelconque et qu'il avait intitulé:

"MASKA, REPAIRE DE RENTIERS"

Il s'intalla confortablement dans son fauteuil et, suivant son habitude, il lut à demi-voix:

Les heurts réguliers et monotones des roues sur les rails, la vision fugitive du paysage défilant devant mes yeux comme en un songe, la chaleur accablante du compartiment enfumé où je m'étais blotti, la conversation décousue de mes compagnons de route avaient insensiblement engourdi mes membres, mes esprits voguaint dans les régions empyrées des rêves et des songes d'or, comme diraient nos poétereaux ou, pour parler plus prosaiquement, je ronflais comme un sergent de ville pendant qu'on dévalise la maison du coin.

Heureusement, ma cigarette, qui s'était obstinée à brûler et aurait certainement roussi ma moustache, si je n'étais pas complètement imberbe, vint cruellement me rappeler à la réalité cuisante de la situation juste au moment où le controleur du train — un brave canadien français, pilotant un train national au beau milieu de notre bonne province si française—nous lança dans la langue de défunt Shakespeare: "St Hyacinthe, next station"!

Nous entrions en gare, et vite, je mets la tête à la portière, anxieux de ne pas perdre cette impression, bonne ou mauvaise, mais toujours piquante, que ressent le voyageur en entrant dans un centre nouveau.

Le premier objet qui frappe mes yeux est un immense panneau-reclame, placé bien en vue, bien éclairé et sur lequel est écrit en grosses lettres et dans les deux langues : "Saint-Hyacinthe, quatorze mille habitants, quatre chemins de fer, rues pavées, Eau filtrée, Energie illimitée —J'ai appris depuis que c'était de l'énergie électrique que l'on voulait parler—main d'oeuvre à conditions avantageuses." Pour un homme en quête de renseignements sur une ville, vous m'avouerez que c'était déjà quelque chose, c'était même beaucoup et, intérieurement, je rendais grâce aux autorités perspicaces qui aidaient ainsi mon travail, mes peines se bornaient maintenant à vérifier ces informations.

Mais, et c'est là que commença mon étonnement, quelle foule à la gare! Pas moins de cinq cents personnes se pressent sur la plate-forme. Quelle population de voyageurs que celle de Saint-Hyacinthe! La question se posa alors dans mon esprit à savoir où diantre on logerait tout ce monde, le convoi étant déjà complètement rempli ? Bah! me dis-je, on fera comme dans les tramways, on restera debout et puis, que m'importe, puisque c'est ici que je descends!

Je saute à terre et me faufile à travers la foule compacte cependant que de chaque côté on entend les appels criards des cochers de places sollicitant la clientèle.

Le train repart et je vois toute une procession de gens reprendre le chemin de la ville. "Ah oui! je comprends, me dis-je, il est descendu environ cinq cents personnes, il en est monté autant, de cette façon, l'équilibre n'a pas été rompu...Tout de même, quels voyageurs que ces mascoutains! A bord d'un seul train, ce soir, un bon quinzième de sa population va se trouver à voyager !"

Eh bien! non, je n'avais pas compris du tout. Cette foule compacte qui se pressait sur le quai de la gare, ce n'était pas des voyageurs. Ces gens qui encombraient maintenant le trottoir, ne descendaient pas du convoi, tout ce monde, ce n'était que la foule de badauds qui, dix fois par jour, vient "voir passer les chars", les fameux badauds mascoutains qu'un jeune romancier nous a déjà décrits.

Et dans le spectacle de cette foule banale et désoeuvrée, dans ce curieux agloméat de jeunes filles, de garçons, d'hommes murs et de vieillards courant ainsi plusieurs fois le jour, assister à cette scène médiocre qu'est le passage d'un train, la vue d'une locomotive suivie de plus ou moins de wagons où se pressent de malheureux voyageurs, dans ce spectacle insignifiant, dis-je, se résument l'âme mascoutaine, la vie mascoutaine, le peuple mascoutain: badaud, badauderie ....

N'en déplaise aux auteurs peut-être très bien intentionnés du fameux panneau-reclame, Saint-Hyacinthe est une très humble petite ville d'une dizaine de mille habitants depuis vingt ans au-delà à l'état stationnaire...j'allais écrire....stagnant!... Les mascoutains, qui sont chatouilleux, ne me l'auraient jamais pardonné...

La rivière Yamaska décrit en cet endroit un immense croissant et sur cette sorte de

presqu'île est bâtie la basse-ville: agloméra-tion dense de constructions laides, arides et plattes où s'entasse une population de travailleurs misérables, respirant l'atmosphère viciée des usines. Là se trouve aussi le quartier des affaires, si tant est qu'on puisse dire qu'il se fasse des affaires à Saint-Hyacinthe ?...Le terrain y subit une dépression considérable, il y a une différence de niveau d'une soixantaine de pieds entre la rue Girouard et la rue Cascade. Cette différence est à peu près la même entre la basse ville et la rive gauche de la rivière, de sorte que la malheureuse population vit en un immense gouffre malsain et pitoyable. On y brûle durant l'été, l'hiver, le froid s'y concentre et au printemps, on tremble de voir le quartier inondé..

La haute ville est plus favorisée de la nature. Construite sur un escarpement, elle domine la rivière, reçoit à profusion les rayons du soleil; mais que l'homme est rempli de ressources quand il s'agit de défigurer l'oeuvre de Dieu !

Avec sa rage de sottes imitations de bungalows américains, de "mansions" anglaises, sa folie de neuf, de voyant, de couleurs criardes et de clinquant, la population huppée de Saint-Hyacinthe a réussi à enlaidir de maitresse façon le plus beau paysage jamais sorti des mains du Créateur!

Vous parcourriez en vain la ville sans y trouver une de ces vieilles maisons de pierre patinées par les âges, vous ne trouveriez pas une seule de ces masures charmantes qui évoquent tout un passé. Si l'on excepte le Séminaire et le Couvent des Soeurs de la Présentation de Marie, dont les majestueuses constructions se cachent modestement dans la verdure; mais que l'on n'a cependant pas craint de flanquer chacune d'une immense boîte à savon, il n'y a rien dans cette architecture de fortune qui parle au coeur...rien qui soit capable d'une évocation. Le passé semble faire peur aux mascoutains, on a la rage du neuf ici, et quel neuf! Du rasta, du fade, du faux et du frelaté...

Il n'y a pas jusqu'aux églises qui n'aient tombé sous la loi commune...

La cathédrale est un immense batiment en pierre, véritable capharnaum où tous les styles se sont donné rendez-vous, une construction bâtarde, un horrible fiasco architectural....

L'église de Notre Dame du Rosaire nous charme par son extérieur sobre, austère, aux lignes pures et gracieuses. Aussi, je ne vous conseille pas d'y entrer, surtout par un jour de grande fête, vous seriez bien vite désillusionnés.

Une église, c'était autrefois un lieu de prière et de recueillement, un coin retiré où le fidèle, l'âme toute remplie de la divine présence de son Créateur, en une intimité charmante, Lui disait ses peines et ses misères, lui avouait ses défaillances et Lui demandait les secours de sa grâce infinie pour affronter plus courageusement les luttes futures. De par sa mission divine et par respect pour la céleste majesté de son Hôte, on excluait de l'église toute ornementation factice de nature à distraire les yeux, à troubler le calme recueillement des âmes, le colloque spirituel des fidèles et de Jésus-Christ.

A Maska, on en a jugé autrement et si l'on n'a pas changé d'extérieur de l'église de Notre Dame du Saint Rosaire, par contre, on en a atrocement défiguré l'intérieur: les piliers massifs autrefois d'une imitation de marbre si franche et si gracieusement sobre sont maintenant recouverts d'une mince couche d'or que les ans ont verdi. Oh! si tout ce qui brille était or! Non satisfait de cette innovation de mauvais goût, on a dispersé de par la nef et le choeur des milliers d'ampoules électriques que l'on allume quelques secondes avant la bénédiction du Saint Sacrement ou avant l'Offertoire. Le peuple recueilli est tout à coup tiré de ses pieuses méditations par ce flot de lumières qui vient distraire ses yeux et son âme au moment où il allait s'abimer en son humble et pieuse adoration.

Que nous sommes loin de la touchante simplicité des sermons de Jésus de Nazareth prêchant du haut d'une montagne de Galilée, ou d'une barque de pêcheur, sur le Jourdain! Que nous sommes loin aussi des modestes cierges de cire des catacombes !

Mais revenons à Saint-Hyacinthe elle-même et à son trop fameux et peu véridique panneau-reclame.

L'Yamaska, à demi desséchée durant la majeure partie de l'année, donne une eau qui, même filtrée, est à peine potable. Les rues de la ville, bien que pavées sont cahoteuses et sales. Les quatre voies de chemin de fer se composent de deux misérables embranchements dont le service est à peu près nul et, quant aux deux autres, maintenant unifiées, elles emfument consciencieusement toute la ville. L'énergie—énergie électrique, j'entends, car l'énergie humaine me parait n'y exister qu'à l'état latent— est loin d'être illimitée et enfin, la main d'oeuvre elle, doit être à très bonnes conditions, car la bonne moitié des usines chome...Et comment pourrait-il en être autrement? Comment pourrait-il y avoir de l'activité, de la vie dans ce repaire de rentiers qu'est Saint-Hyacinthe ?

La population se compose presqu'exclusivement d'anciens cultivateurs des environs qui, vers la cinquantaine ont passé le manche de la charrue à leur cadet pour—suivant leur expression,—"venir finir leurs jours en ville". Ils ont bien amené avec eux leurs plus jeunes enfants, ceux qu'ils n'ont pu établir sur les terres; mais ceux-ci se font un devoir de déserter leur ville d'adoption comme leurs parents avaient déserté la terre et, quand ils ont atteint leur majorité, s'en vont s'engouffrer dans la grande métropole.

A Saint-Hyacinthe, il n'y a que des hommes sur le déclin de la vie ou de très jeunes enfants, la population manque de cet élément robuste, actif et entreprenant qu'est l'homme de vingt à cinquante ans. La majeure partie des habitants est composée d'êtres qui attendent l'âge d'homme pour se livrer à la vie ou de quasi vieillards qui végètent en attendant la mort.

Aussi, faut voir quelle vie lasse, langoureu-

se, fatiguée, toute de torpeur y vivent ses habitants! Si, par un bel après-midi d'été, vous passez rue Girouard, devant le Parc Dessaulles, vous voyez toute une théorie de braves rentiers assis sur les bancs, jasant entre eux, pour tuer le temps et tromper leur ennui... Sur la rue, les mascoutains trainent lentement leurs pas lourds et las, ils s'accostent, jasent de longues heures aux coins des rues sur des sujets insignifiants, colportent toutes sortes de commérages, se racontent les mêmes incidents vingt fois et puis reprennent leur route de leur même pas lent et fatigué.

Et comment, me demanderez-vous, ces gens ne meurent-ils pas d'inanition ? Comment? C'est que Dieu, dans son infinie bonte a eu pitié d'eux et leur a envoyé, au milieu de leur torpeur une distraction, que dis-je, une passion qui les retienne à la vie: A Saint-Hyacinthe, on fait de la politique.

Oh! la politique! Parlez-moi de ces bonnes chicanes de partis pour retenir un peuple moribond en ce bas monde! Ce simple mot a le don d'électriser tout le peuple mascoutain, de le faire sortir de sa léthargie, en fait un peuple de combatifs. Depuis le petit enfant d'école au vieillard courbé sous les ans, ce mot magique prend tout le peuple mascoutain.

A Saint-Hyacinthe, on fait de la politique et on en fait souvent. Il y a d'abord les grandes élections fédérales et provinciales, deux occasions extraordinaires qui opèrent chacune pendant au moins six mois. Et puis, il a les élections à la mairie, à l'échevinage qui sont un sport loin d'être banal. Entre temps il y a aussi les élections de commissaires d'écoles, des officiers de cercles sociaux. S'il était possible on exigerait, avant la nomination du curé et des vicaires de la paroisse, des déclarations d'allégeance des préposés à ces charges.

De la politique, on en met partout dans le bon vieux Maska, c'est comme la moutarde de la comédie...

On y est bleu ou rouge; mais ce qu'on est on l'est pour de bon et pour un bleu, devenir rouge ou pour un rouge, devenir bleu, celà prend les proportions d'une apostasie.

A l'approche des élections, l'activité commence à se faire sentir. La population devient remuante et irascible, les chefs font appel à leurs partisans, de chaque côté, on compte ses forces, on se guette, on s'epie, on se défie ...Les assemblées sont nombreuses et souvent turbulentes, les indécis sont cajolés par les partis adverses, on s'efforce de les compromettre et enfin, lorsque le résultat est connu, ce sont des processions à travers la ville, des bacchanales. Les vainqueurs délirent cependant que, penauds, les vaincus rongent leurs freins et jurent de prendre leur revanche à la première occasion...

Ce délire continue durant quelques jours, puis cette belle effervescence se calme peu à peu, la léthargie regagne les bons mascoutains et la vie reprend, calme, monotone.... passive...

"Mais non! s'écria Etienne en déchirant ses feuillets, ce n'est pas celà du tout, c'est bête, c'est injuste, c'est méchant ce que j'allais faire....Louis a raison, je ne suis qu'une âme desséchée, je ne sais voir que le côté pessimiste des êtres et des choses...Avec ma sotte manie de tout critiquer j'allais commettre une infamie..."

Il vint s'asseoir près de sa table de travail, prit une nouvelle feuille de papier et de son écriture lâche et irrégulière, il traça:

"SAINT HYACINTHE, REMPART DE LA TRADITION FRANCAISE".

CHAPITRE VIII

ET UNE FEMME PASSA.

Pendant deux longues heures, Etienne, courbé sur sa table de travail, laissa glisser sa plume sur le papier, couvrant de nombreuses pages de son écriture irrégulière, raturant, recopiant, déchirant des pages entières, jamais satisfait de son travail.

"Non, ce n'est pas encore cela ! s'écria-t-il avec rage, et prenant toutes ces feuilles maculées, il les froissa et les lança dans son panier. Il vint un moment à la fenêtre, admira la verdure souriante du parterre, le rideau de feuillage que formaient les grands ormes, le bleu du ciel perçant entre les feuilles et les branches, le miroitement des eaux coulant au bas de la minuscule falaise qu'offrait la rive en cet endroit.

La vue de cet horizon paisible et reposant calma ses nerfs. Il revint à sa table et cette fois, tout d'une traite, sans une seule rature, il noircit une série de pages.

Il était cinq heures quand le journaliste mit le point final à son article.

Soigneusement, il pagina son travail.

Nos lecteurs nous permettront de commettre une indiscrétion et de leur livrer le secret de ces pages, afin de leur faire mieux comprendre la profonde modification qu'avait opérée dans l'âme de notre jeune héros l'éclosion d'un sentiment encore inconnu pour lui.

SAINT-HYACINTHE, REMPART DE LA TRADITION FRANCAISE

Si les craintes pessimistes de certains esprits inquiets devaient se réaliser et que notre population française et catholique puisse jamais se laisser absorber dans le grand tout anglo-saxon qui l'encercle, il est un petit coin de terre, tellement saturé d'esprit traditionaliste qu'il saurait résister à toute emprise et toujours demeurerait français et catholique: la bonne ville de Saint-Hyacinthe.

Saint-Hyacinthe est comme les peuples heureux, il n'a pas d'histoire, il vit sa paisible existence dans l'ombre et l'obscurité. Comme toute source de bien, de vie et d'oeuvres durables, il est modeste.

Sise sur les bords délicieux de l'Yamaska, la ville cache ses charmes sous un dais de verdure et, pour avoir une complète compréhension de ses beautés, il faut la visiter avec minutie, l'étudier dans ses moindres détails.

Il faut admirer la beauté de la haute ville avec ses larges rues ombreuses, ses coquettes habitations et ses parterres fleuris, les mas-

sives constructions de ses maisons d'éducation d'où, comme une pluie bienfaisante, se répand par tout le pays la force de la foi, l'ardeur du patriotisme et les lumières de la science; mais surtout, il faut descendre dans la basse ville, champs d'énergie ignorée, de courage humble et souriant, visiter ses quartiers d'ouvriers aux maisons banales, sans art touchantes par leur simplicité mais si coquettement propres et que la verdure des vignes, des liserons et des fèves grimpantes décore de jeunesse et de vie.

On reproche souvent à Saint-Hyacinthe d'être retardataire, de ne pas suivre ses villes-soeurs dans la voie du progrès et de la prospérité. Cependant, n'est-elle pas la source même d'où est partie l'essence de toute notre prospérité rurale? Peut-on oublier que Saint-Hyacinthe a été le berceau de l'industrie laitière ? Peut-on oublier aussi que c'est un génie mascoutain, aussi modeste que méritant,le regretté Monsieur Louis Côté, qui, par ses merveilleuses inventions, a complètement révolutionné l'industrie de la chaussure non seulement en notre pays, mais dans le monde entier? A-t-on le droit d'ignorer que le séminaire de cette ville a été une pépinière d'homme célèbres qui, dans le domaine religieux, dans la politique, le barreau, la médecine, le journalisme, le commerce et l'industrie, ont, sur leurs diverses tribunes, clamé bien haut les révendications de notre nationalité, en ont imposé tant par leurs sciences et leur verbe ardent que par la droiture de leur vie et la sincérité de leurs convictions ?

Et ces nombreux couvents d'hommes et de femmes qui ont pris racine ici et, non satisfaits de l'oeuvre admirable qu'ils y accomplissaient, ont étendu leurs rameaux bienfaisants de par tout le pays ?

Retardataire! Oui, Saint-Hyacinthe l'est dans cette course effrenée vers la prospérité factice et postiche, vers les jouissance matérielles, vers l'assimilation et le cosmopolitisme....Et peut-on lui en faire un crime?

Lorsque Monsieur Hyacinthe De Lorme achetait des frères de Vaudreuil la seigneurie de Saint-Hyacinthe pour la modique somme de quelques milliers d'écus et qu'il avouait candidement craindre avoir fait une mauvaise affaire, il devait être bien loin de se figurer que cette immense étendue de forêts encore vierges deviendrait en quelque sorte la Rome de la tradition française en Amérique et, cependant, quoiqu'en disent certains esprits hargneux, c'est bien cette glorieuse destinée qui lui est lotie.

Alors que toutes les autres villes sont envahies par la foule pressée d'aventuriers de tous les pays, Saint-Hyacinthe est restée et restera longtemps encore, que dis-je, restera toujours exclusivement française.. Elle marche à pas de tortue dans le sentier du progrès; mais chacun de ses pas en avant compte double, car elle fait oeuvre d'apôtre.

La population mascoutaine est paisible, douce, polie, affable, franchement croyante, exaltée de patriotisme. On lui reproche même d'être chauviniste; mais en somme, le chauvinisme n'est-il pas l'amour de la patrie chauffé à blanc ?

Elle aime sa langue et la parle avec orgueil, sans se soucier de l'opinion des autres si bien que les rares étrangers qui viennent s'y établir se voient contraints de l'apprendre.

Ce qui charme tout particulièrement en étudiant la vie mascoutaine, c'est cet esprit de solidarité et de mutuelle confiance qui existe entre ses habitants, cette camaraderie qui règne entre eux.

Il est vrai qu'un jeune écrivain à la digestion par trop laborieuse et au tempérament bilieux, en mal d'esprit, a lancé la légende tout à fait gratuite de coteries, de distinction de classes qui d'après lui y existeraient mais à tout être normal le spectacle de la vie mascoutaine apparait tout autre. Tous les gens y sont égaux et ont conscience de leur égalité.

Ce qui ne veut pas dire que toutes les classes de l'échelle sociale ne s'y rencontrent; c'est même un descendant de la vieille noblesse terrienne, vénérable quinquagénaire, allié à cet Hyacinthe De Lorme qui donna son nom à la ville, qui représente avec une incomparable dignité la région mascoutaine au Sénat canadien.

La haute finance, l'insdustrie, les professions libérales y figurent avec honneur, le clergé y est très nombreux et distingué; mais entre ces diverses classes plus fortunées et l'humble ouvrier qui peine six jour par semaine, règne une douce confraternité, une estime mutuelle, un respect denué de toute bassesse qui harmonisent dans la paix et la concorde la vie de la petite ville et prennent leur source dans le sublime commandement que le Crucifié du Golgotha donnait à ses disciples: "Aimez-vous les uns les autres".

Saint-Hyacinthe, petite ville française par excellence, apôtre de foi, de patriotisme et de science, fanatique du culte de la tradition nationale, n'en est pas moins une ville industrielle et, sur ce côté également, elle est un enseignement pour le pays entier.

J'ai cité l'industrie laitière qui, après avoir eu son berceau sur les bords de l'Yamaska, a étendu ses ramifications par toute la province, y repandant la prospérité et le bonheur; mais que dire des autres industries mascoutaines ?

Les hommes d'affaires de Saint-Hyacinthe ont compris qu'un pays, quel qu'il soit, ne peut être exclusivement agricole; que l'agriculture ne peut longtemps vivre et prospérer sans l'industrie qui en est le complément. Encore faut-il que cette industrie soit bien comprise pour être sage et durable, faut-il qu'elle soit nationale, c'est-à dire, qu'elle tire sa matière première de la terre natale, seule véritable dispensatrice de toute prospérité ?

Ici, l'on fabrique, avec la matière première prise au pays, ou en très grande partie, la marchandise qui sera ensuite consommée au pays. L'industrie du bois, qui y est si prospère, ne tire aucune matière première de l'étranger, ce qui n'a pas empêché les fameuses orgues Casavant d'atteindre à la renommée mondiale. Les tanneries préparent chaque année des millions de peaux achetées

aux cultivateurs de la région, dont ils feront ensuite un cuir qui sera employé, par des ouvriers mascoutains, à faire de la chaussure mascoutaine et avant que le produit terminé ne parvienne au consommateur, il aura profité à l'élever, au tanneur, au bottier et aux divers ouvriers de ces usines. Il en est de même pour les filatures de laine, les minoteries, les usines de métallurgie et toute une série de petites industries de moindre importance.

Et encore une fois, quelle magnifique concorde entre patrons et ouvriers! Ici, l'on ne connaît pas les grèves. L'ouvrier a peur des novateurs qui parcourent le pays, soufflant la haine dans les coeurs des humbles, remplissant les âmes de rancoeur, chassant toute quiétude de leur vie. On a horreur de toute nouveauté...

L'industriel connaît nommément chacun de ses employés, il les tutoie la plupart du temps, il connaît ses misères, ses troubles, ses faiblesses et aussi sa valeur, il sait s'en faire en quelque sorte moins un serviteur qu'un collaborateur.

De son côté, l'ouvrier est jaloux de ses prérogative d'homme libre. En dehors de l'usine, il a conscience d'être l'égal du patron comme de tout autre être, il redevient le citoyen fier de son titre. Tout en étant reconnaissant à celui qui l'emploie de lui procurer l'occasion de gagner son pain et celui de sa famille, il a conscience que son travail lui vaut de le recevoir le front haut.

Scrupuleux de respect et d'obéissance envers celui qui représente l'autorité à l'usine, dès la porte franchie, il redevient homme libre ayant ses franches coudées et, tout en étant exquis de politesse et d'urbanité, il ne souffrirait pas que l'on osât porter atteinte à sa dignité et à sa liberté, il ne s'agenouille qu'à l'église, devant son Dieu, il ne courbe le front que sous l'absolution du ministre de ce Dieu...

De ce sentiment de dignité chez l'ouvrier, de confiance chez le patron est né le respect mutuel. Et puis, après avoir peiné six jours durant à l'usine, patrons et ouvriers se coudoient, à l'église, le dimanche, égaux en leur humilité devant la Majesté du Dieu Créateur, Maître de leurs communes destinées..

Une seule question gâte cette douce quiétude et vient de temps en temps, jeter la perturbation au sein de cette population d'ordinaire si paisible: c'est la question politique.

Vrais fils de la France, les mascoutains ont les sangs chauds, ils sont entiers en leurs jugements, ennemis des demi-mesures, des demi-adhésions. En politique, on est rouge ou bleu au bon Maska; mais ce que l'on est, on l'est tout à fait. La question politique divise le frère contre le frère, elle fait de l'ami d'hier, l'ennemi de demain. Cependant l'industrieuse population, qui a conscience de son faible, sait prendre ses précautions. Dès le commencement d'une lutte politique, on voit la ville se diviser en deux clans. On s'évite entre adversaires, ou s'il y a nécessité de se rencontrer, on se garde bien de toute allusion à la question brûlante...

Et la division se prolonge ainsi jusqu'au soir du scrutin... Dès le lendemain, on s'aperçoit que le fossé commence à se combler et, une semaine plus tard, la paix et la concorde refleurissent de nouveau.

Mais une étude sur Saint-Hyacinthe serait incomplète sans un mot sur les mascoutaines.

La femme est l'artisanne d'une nation, a dit je ne sais qui. Nulle part plus qu'à Saint-Hyacinthe, elle ne mérite ce titre de gloire.

La jeune fille, à quelque classe qu'elle appartienne, reçoit d'abord une solide éducation familiale, toute imprégnée de la douce bonté du Christ. Plus tard, elle fréquentera l'école des bonnes Soeurs et son intelligence se meublera des diverses connaissances nécessaires à la vie qui l'attend, vie humble chez la plupart d'entre elles, plus brillantes chez le petit nombre; mais, quelle que soit la position sociale de la mascoutaine, elle ne rougira jamais de saluer sur la rue l'humble femme du peuple qui fut sa compagne de classe à l'école paroissiale.

A la sortie de l'école primaire, suivant la position de fortune de ses parents, la jeune fille continuera ses études aux écoles secondaires ou commencera l'apprentissage de la vie.

Elle sera ouvrière dans l'une des nombreuses usines de la ville; chaque semaine, elle apportera son salaire à ses parents et cette vie humble et toute de renoncement se continuera jusqu'au jour où un jeune ouvrier aura fait battre son coeur.

Alors, elle quittera l'usine, se mariera et commencera l'édification d'un nid coquet qu'elle s'efforcera de rendre bien chaud bien affectueux, bien douillet, dans l'espère de beaux bébés roses qu'à son tour, elle élèvera en bons chrétiens, dont elle formera des hommes braves et forts qui continueront, sur les bords verdoyants de l'Yamaska, la tradition canadienne, l'expansion de la pensée française et catholique.

Je ne sais si mes lecteurs aimeront ma chronique, se dit Etienne en plaçant ses feuillets dans une enveloppe, ce dont je suis certain, c'est que je me sens la conscience bien plus à l'aise.

Discrète, Ghislaine frappait à sa porte.

—Entre bien vite, petite soeur.

—Comment ? Encore au travail ? Tu me disais n'en avoir que pour quelques instants...C'est bien ce que tu viens d'écrire là?

—Je ne sais si c'est bien du moins, je suis positif que c'est vrai...

—Laisse-moi lire ?

—Petite curieuse...

—Et sur quel sujet ton article ?

—Sur la mascoutaine.

—Oh! alors, tu dois dire des monstruosités et plus encore, j'ai le désir de le voir...

—Plus tard, quand ce sera publie. Vois, je n'ai pas relu, moi...

—Tu l'as relu puisque tu ne venais que pour celà.

—Non, j'ai déchiré l'article préparé, c'était inepte...

—Vrai! Mais alors c'est que dans ton pre-

mier article il s'était glissé certains jugements sur les mascoutains que tu as été à même de juger erronés depuis ton retour ici. Si tu étais bien gentil, grand frère, tu me laisserais lire, un tout petit bout...

—Petite fille d'Eve! Rappelle-toi le vilain tour que sa curiosité a joué à ta première mère !

—Tu n'est qu'un méchant..Au moins, vas-tu venir à l'usine, cet après-midi ?

—Pour sur. Et toi, qu'as-tu fait durant la matinée ?

—J'ai travaillé avec Alberte... Elle est gentille, n'est-ce pas, Alberte ? Je l'aime beaucoup. Il faudra être aimable pour elle. Pas trop, toutefois...

—Pourquoi me dis-tu celà ?

—Pourquoi ?...Pour rien... Mais avec vous, méchants garçons des villes, on n'est jamais tranquille. Alberte a un coeur délicat, une âme toute neuve... tu es séduisant —eh oui! tu es très séduisant, tu sais, ne ris pas— et cela me ferait tant de chagrin de la voir souffrir par toi...

—C'est un véritable sermon que tu me fais là, petite soeur.

—Un avertissement tout au plus.

—Ai-je l'air d'un Don Juan en voie de conquête ?

—Ce n'est pas ce que je veux dire; mais vous êtes si habitués aux flirts, aux madrigaux, vous dites si souvent plus que vous ne pensez... Avec les demoiselles des villes, aguerries à ces sortes de joutes où l'esprit a plus de part que le coeur, cela ne tire à aucune conséquence; mais avec Alberte, jeune, naive, adorablement confiante, si candide...ce serait vraiment mal...

—Qui te dit que si mes lèvres laissaient échapper des phrases que mon esprit n'aurait pas suffisamment pesées, des déclarations que mon intelligence n'aurait pas suffisamment muries, ces paroles n'en seraient pas moins l'expression de mon coeur pris au dépourvu? Qui te dit surtout que si je commettais ce que tu appelles une mauvaise action, si je troublais un coeur pur et candide je n'aurais pas assez de conscience et d'honneur pour faire mon devoir d'honnête homme jusqu'au bout. Je suis libre, rien ne m'empêcherait d'épouser.

—Non, je n'ai pas confiance...et puis, il me semble que tu n'es pas homme à rendre une femme heureuse, surtout Alberte...

—Dis donc tout de suite que je suis un monstre !

—Non, pas un monstre; mais...

—Presque.

—Tu es un charmant garçon, grand frère, je t'aime beaucoup et cependant.... je ne sais comment dire celà, tu es trop...

—Cérébral, comme disait Durand.

—Peut-être et....

—Egoiste...vas-y, avec Durand, vous feriez la paire.

—Oui! égoiste, c'est cela...sans le réaliser toutefois, comme tant d'autres, d'ailleurs.... Tu te complais à ce que tu aimes, tu vis de la pensée abstraite et Alberte....

—Mademoiselle Alberte ?

—Elle est comme moi, elle vit par le coeur.

—Tu es folle, ma Ghislaine chérie!

—Je veux bien; mais tu sais, je parlais sérieusement et si je l'ai fait, c'est pour ton bonheur. Je t'aime tant et aurais tant de chagrin si je constatais que tu aurais pu faire une action laide...

—Tu es comme cet imbécile de Durand, tu m'aimes bien, cela te permet de me dire impunément des choses désagréables.

—Es-tu faché ?

—Non, je suis habitué à ce genre d'amitié et près de toi, je ne puis m'ennuyer de mon ami, j'en retrouve l'incarnation; mais une incarnation bigrement charmante.

—Alors sûr, tu n'es pas fâché?

—La preuve, c'est que je te vole un baiser. Viens, on doit nous attendre pour le dîner.

CHAPITRE IX

LE FEU SOUS LES CENDRES.

—Tu te souviens de ta promesse, Etienne, tu nous accompagnes à l'usine ?

—J'aurais mauvaise grâce de me dérober. Quand je sors avec toi, il me semble que je fais des jaloux, petite soeur.

—Mais cet après-midi, je ne pourrai te tenir compagnie, j'ai beaucoup à faire n'est-ce pas, petit père ?

—Je me charge d'intéresser ce garçon. Il est bon que vous soyez au courant de mes affaires et je te demande quelques heures d'attention, j'espère que tu me les refuseras pas ?

—Vous savez très bien, père, que j'admire trop l'oeuvre grandiose que vous avez accomplie pour négliger de l'étudier dans ses plus petits détails.

—Et moi, on me laissera donc seule ? Madame Gareau et Louise, qui doivent venir passer l'après-midi ici, seront peinées de ne pas te rencontrer, Etienne.

—Je regrette beaucoup, mère, et si j'avais su...

Intérieurement, le jeune homme bénissait le ciel qui lui avait inspiré l'idée de passer l'après-midi à l'usine. Il ne voulait pas déplaire à sa mère et, cependant, cette insistance qu'elle mettait à lui faire rencontrer à toute occasion la fille de son amie avait le don de lui tomber sur les nerfs.

Mais à l'usine, un autre contretemps l'attendait. Son père, trop conscient de son nouveau rôle de cicerone, l'accapara si bien en son bureau, à lui aligner d'immenses colonnes de chiffres, qu'il ne put avoir l'occasion de rencontrer la jolie contremaitresse.

Il est vrai qu'il s'en dédommagea amplement en faisant causer Alice, durant les quelques moments libres que lui accorda son père.

Parler de "ses enfants" était pour la brave fille le plus délicieux des sujets et, par d'adroites questions, il n'eut pas de difficulté de pénétrer le mystère de leur vie.

—Ce que j'ai fait pour eux, c'était si simple et si naturel. J'étais la plus âgée et quand la chère maman est morte, c'était sur moi que retombait le devoir de protéger et d'aimer les pauvres orphelins. Devoir bien facile, je vous l'assure, ils ont toujours été si bons et si affectueux pour moi.

—Et quand votre père est mort, vous avez

continué, votre soeur et vous, à maintenir le foyer où se rattachaient tous vos souvenirs, vous avez affronté la vie avec cet admirable courage qui est le gage des victoires entières et fructueuses; mais alors, vous étiez toute jeune et sur vos épaules pesait une bien lourde responsabilité !

—J'avais confiance, parce que je les aimais tant, "mes chers enfants" et surtout je me savais tant aimée d'eux. Toute petite, Alberte semblait avoir la prescience de l'avenir, elle semblait prévoir qu'elle ne devait pas attendre de la vie les joies qui sont en partage aux autres. Enfant, elle était appliquée, docile, douce et obéissante....A l'école elle travaillait double, elle semblait avoir l'intuition que bientôt elle serait obligée de quitter la classe. Puis, quand papa tomba malade, elle était auprès de lui remplie de prévenances, de soins et de délicates attentions... Songez, elle n'avait que neuf ans quand maman mourut...

—Pauvre petite...

—C'était bien jeune, n'est-ce pas pour faire l'apprentissage de la douleur, c'était bien jeune pour recevoir au coeur le premier grand chagrin? Elle aimait éperdument cette chère maman et éprouva alors un tel chagrin que nous craignîmes un moment pour sa santé. Ce premier deuil n'était pas encore effacé chez elle lorsque la maladie terrassa notre père. Laissées seules, nous étions presque sans ressources, sans parent.. Elle s'offrit alors avec une touchante simplicité, anxieuse de partager non seulement mes soucis, mais aussi de fournir sa quote part à notre entretien et à l'éducation de notre petit frère.

—Comme vous avez du souffrir alors ?

—Une seule fois dans ma vie, j'ai maudit la destinée injuste, une seule fois j'ai regretté de n'être pas riche et c'est en ce moment où, l'âme torturée de douleurs, je me vis contrainte d'accepter l'offre que ma douce et bonne petite soeur me faisait de quitter le couvent afin de gagner un peu de cet argent qu'il nous fallait pour subsister et faire instruire Ovila. Heureusement, dans notre lourde épreuve, Dieu nous envoya votre père...

—Vraiment? Mon père vous a aidées? Que je suis heureux !...

—Et de la manière la plus discrète et la plus délicate que nous puissions imaginer... en nous donnant de l'ouvrage. Retenue à la maison depuis la mort de notre mère, je n'avais aucune expérience pour un travail de bureau et cependant, votre bon papa m'a prise à son emploi; il a surveillé mes premiers pas dans la voie nouvelle qui s'ouvrait devant moi. avec une bonté toute paternelle, il m'a prodigué ses conseils et ses encouragements. Non content de cette première bonté, il a donné à Alberte un travail proportionné à son âge. A elle aussi, il a prodigué les conseils et les délicates attentions et sous sa direction, elle a rapidement gravi l'échelle. De simple ouvrière, elle est devenue, au bout de deux ans, contremaitresse d'une section et enfin contremaitresse générale. Ce sont là des services qui ne se peuvent oublier et ma petite soeur et moi, nous portons à votre père un attachement en quelque sorte filial.

—Comment? C'est là le seul aide qui vous ait apporté ?

—Que pouvait-il faire de plus ? Des offres d'argent ? De l'aumône ? Monsieur Normand est trop délicat pour y avoir jamais songé...et nous lui en sommes si reconnaissantes! Ce que nous voulions, ce n'était que les moyens de gagner notre vie et, en nous les procurant, votre père nous a rendu le plus grand service que l'on puisse attendre d'un coeur noble et généreux comme le sien.

—Qu'avez-vous à vous raconter ainsi en secrêt ? s'enquit l'industriel.

—Mademoiselle est en train de chanter vos louanges, père, elle me dit comment vous avez été bon pour elle et sa soeur.

—Vraiment! Il n'y a pas cependant de quoi m'élever un monument, je te l'assure.. Au fonds, en commerçant finaud et retors que je suis, en tout ceci, je n'ai fait qu'une bonne affaire. Comme tous les gens de mon métier, je suis un peu normand, et ce, sans jeu de mots, j'ai de l'oeil, du flair, je sais juger les gens. Dumont etait un brave homme que j'estimais beaucoup et depuis longtemps. Nous avions été compagnons d'école. Lorsque le malheur vint le frapper j'avais été à même de constater l'affectueuse tendresse et les soins de chaque moment dont Alice et Alberte l'avaient entouré. J'avais reconnu chez les filles les solides qualités que j'avais admirées chez leur père. Je me fis la promesse de me les attacher. Ce que je fis sans tarder. Grâce à cette supposée bonne action qui, tout bien pesé n'était qu'une bonne transaction, je me suis attaché une secrétaire de tout repos et une contremaitresse dont tu as été à même de juger le dévouement et l'intransigeante ponctualité. Et ce qu'il y a de plus beau, c'est que dans cette affaire, je fais figure de héros!

—Votre père, Monsieur, aime à défigurer aux yeux des gens les bonnes actions qu'il sème sur son passage. A l'entendre, on croirait avoir affaire à un être calculateur et intéressé, il faut comme ma soeur et moi, avoir été l'objet de ses bontés pour apprécier à sa juste valeur la délicatesse de son coeur.

—Bah! petite, les bonnes actions, pour être méritoires, doivent être discrètes.

—Je le sais trop bien et vous excellez dans l'art de cacher sous des motifs détournés tous les bienfaits dont vous comblez vos semblables.

—L'essentiel est que le Grand Comptable n'oublie pas de faire ses entrées...Où est Ghislaine ?

—Dans l'usine papa. Voulez-vous que j'aille la chercher ?

—Ce serait aimable à toi. Il est près de cinq heures, mon travail est terminé, je n'attends plus qu'elle pour partir.

—J'y vais. Excusez-moi, Mademoiselle.

Comme Etienne allait sortir du bureau, le rire frais et printanier de sa soeur se fit entendre. Il ouvrit la porte juste au moment où la jeune fille allait entrer. Il ne put avoir du personnel de l'usine qu'une vision fugitive et rapide, assez complète toutefois

pour rencontrer, là-bas, les grands yeux profonds d'Alberte.

Rentrés à la maison, le repas fut, comme toujours, gai et rempli de cette délicieuse cordialité qui fait le grand charme de la vie familiale des mascoutains.

—Cependant, la narquoise petite soeur, qui examinait Etienne à la dérobée, crut remarquer chez lui une certaine préoccupation, une fébrilité qui le rendait bien différent de l'être impassible et railleur des premiers jours.

'Serait-il amoureux? se demanda-t-elle. Bah! je verrai bien."

—Petite soeur, viens-tu faire une promenade en auto avec moi, ce soir? demanda le journaliste, en sortant de table.

—Seuls ?

—Mais non, avec papa et maman, à moins qu ils ne préfèrent rester à la maison.

—Quant à moi, je préfère rester ici, je me sens fatigué. Et toi, chérie ?

—Je te tiendrai compagnie pendant que ces enfants prendront leurs ébats.

—Prends exemple, petite soeur ! C'est comme celà qu'il te faudra répondre à ton mari, quand tu te seras donné un maître.

—Oh! mais non, pas du tout...Si jamais je me marie, j'espère bien conduire mon homme par le 'bout du nez.

—Vraiment? Tu crois donc que ce soit si facile de mener un homme ?

—Pour sûr que c'est facile. Crois-tu par exemple que maman désirait autre chose que de passer la soirée avec papa ? Si tu étais femme, tu aurais remarqué un certain regard tout rempli d'affectueuse tendresse que cette rusée de maman a coulé vers papa quand tu as fait ta proposition de les emmener avec nous..Vois-tu, le grand art, chez la femme, ce n'est pas tant d'imposer brutalement sa volonté, de prendre les devants et de commander; mais bien d'amener l'époux à ne demander que ce qu'elle désire. Il me semble que de cette façon, il est toujours facile de mener son mari. Quant à moi, si jamais je me marie, je me promets bien d'amener mon mari, à force de caresses, de chatteries et de doux sourires, à ne me demander que ce que je désirerai moi-même.

—Et je prévois bien que le pauvre diable tombera dans le panneau continuellement, petite ensorceleuse! Mais moi, qui suis ton frère et non ton mari, je te commande de m'accompagner !

—Et qui te dit que ce n'était pas là mon plus cher désir? Bonne veillée, les amoureux !

—A tout à l'heure, mes chers enfants, amusez vous bien.

———o———

Guidée par le jeune homme, la lourde voiture démarra bientôt, prit le chemin et roula boulevard Girouard.

—Où allons-nous? demanda Ghislaine.

—Faire une promenade.

—Où encore? Du côté de Saint-Judes ?

—Non, pas ce soir.

—Prenons le boulevard Laframboise, nous reviendrons par la rue Bourdage et nous filerons ensuite vers Rougemont, c'est si joli..

—Non, en ville seulement, je veux voir la vie de la ville.

—C'est atroce de conduire à travers les rues étroites de la basse ville, éloignons-nous.

—Tiens, je vais prendre par le pont du Tricot. Nous reviendrons par celui de la rue Concorde après avoir fait La Providence et Saint-Joseph.

Ghislaine, étonnée, leva les yeux vers son frère. Cette promenade, si en opposition aux coutumes mascoutaines était la cause de son étonnement et elle se demandait quel motif ridicule avait son frère de choisir la route la moins carossable de la ville comme but de ses pérégrinations. Etienne, un peu nerveux, comme un écolier qui craint d'être trouvé en faute, semblait concentrer toute son attention au fonctionnement de sa machine.

—J'y suis, se dit Ghislaine, il veut passer devant la demeure d'Alberte !...Mais alors, c'est donc sérieux? Après tout, tant mieux et je veux bien l'aider à renouer connaissance avec mon amie; mais auparavant, je veux lui faire mériter l'aide que je lui apporterai.

—Quelle folie te prend, mon cher Etienne, tu sais bien que les chemins sont abominables à Saint-Joseph ?

—Soit, c'est un caprice, tu peux bien me le passer...

—Tu m'avoueras que pour une promenade d'agrément !...

—Allons, ne te fâche pas, petite soeur, tu vois que les chemins ne sont pas si mauvais...

La voiture était maintenant engagée sur le pont, on allait bientôt passer devant la demeure des orphelines.

—Au fait, grand frère, nous allons passer devant la maison d'Alice et d'Alberte...

—C'est vrai...c'est bien vrai..bredouilla Etienne en rougissant.

—Si nous arrêtions un moment ?

—Ce serait indiscret, dit le jeune homme, qui en mourait d'envie et espérait bien que sa soeur allait insister. Mais l'espiègle s'en garda bien.

—Tu as raison, dit-elle avec un sourire ironique. Pas de vitesse sur le pont, frérot !

—Sois sans crainte, tu vois, je fais du cinq milles à l'heure.

—Faut tout de même que tu en aies un fichu goût pour choisir ce lieu de promenade.. Heureusement que dans un instant, la vue de mes amies va me compenser. Nous avons franchi le pont, tu peux avancer plus rapidement.

Mais Etienne était sourd au conseil de sa soeur et comme la voiture passait devant la demeure des jeunes filles, elle avançait toujours à pas de tortue, ce qui lui permit de recueillir au passage le sourire d'Alberte et de sa soeur, assises sur la véranda.

Alors, il accéléra la marche, prit les rues Cascade Mondor, Laframboise et enfin, rendu Boulevard Laframboise, il donna de la gazoline et la voiture partit en vitesse. Le Boulevard Laframboise débouche sur la continuation de la rue Bourdage et forme avec cette rue et le Boulevard Girouard une

espèce de triangle qu'affectionnent les automobilistes mascoutains pour leurs promenades de la soirée. En moins de quinze minutes, Etienne et sa soeur se retrouvaient en ville; mais au lieu de suivre la théorie de promeneurs, le journaliste vira de nouveau et prit par le pont.

—Encore? Mais c'est une frénésie !

—Tu n'aimes pas cette promenade, sur le bord de l'eau, petite soeur ?

—Si tu veux te promener sur le bord de l'eau, pourquoi ne pas aller vers Saint-Damase ?

—Tout à l'heure, nous y irons.

—Si nous revenions par le pont de la rue Cascade, la promenade serait plus longue ?

—Non, c'est cette partie de la ville qui me plait.

—Dis donc plutôt que ce sont ses "habitantes"...

—Méchante! Et il rougit plus encore.

La même petite comédie se renouvela, et, quelques instants plus tard, la voiture prenait le pont pour la troisième fois.

—Oh non! c'est trop fort, cette fois, tu te moques de moi.

—Ne te fâche pas, soeurette, je te promets que c'est la dernière fois.

—Bien sûr, au moins ?

—Et puisque tu le désires, nous irons vers Rougemont. Et il y avait dans sa voix une telle prière que, cette fois, Ghislaine n'y put tenir.

—Au fait, si tu le veux, je vais descendre chez mes amies, j'ai quelque chose à demander à Alice, au sujet du pique-nique.

C'était le prétexte rêvé par le jeune homme pour se retrouver en présence d'Alberte et lorsque la voiture arriva devant l'humble demeure, il mit les freins.

—Bonsoir, mes amies, dit Ghislaine aux deux jeunes filles qui étaient venues à sa rencontre, j'ai une foule de choses à demander à Alice, au sujet du pique-nique.

—Mais alors, entrez, Mademoiselle Ghislaine et vous aussi Monsieur, dit l'aînée, si toutefois la demeure de deux vieilles filles ne vous effraie pas trop ?...

—Deux vieilles filles! Ne dites pas de telles abominations, Mademoiselle, répondit bêtassement Etienne ému et un peu bebête comme le sont tous les amoureux au début d'une nouvelle flamme. Dis donc, petite soeur, est-ce bien long, ce que tu as à communiquer à Mademoiselle Dumont ?

—J'en ai pour une bonne demi-heure.

—Pourquoi ne pas monter avec nous, alors?

—Mais oui, il fait si bon ce soir et puis, vous savez, mon frère est un chauffeur de tout repos.

—Nous aurions peur d'être indiscrètes.

—Et vous, Mademoiselle? demanda Etienne à Alberte.

—Moi, je fais toujours ce que "petite mère" décide.

—C'est oui alors! Prenez ma place, Alberte, je vais m'asseoir en arrière avec Alice, nous pourrons causer sans être dérangées.

—Un moment que je ferme la porte à clef.

Dix minutes plus tard, l'auto roulait sur la route poudreuse qui conduit vers Saint Damase et Rougemont.

Il faisait une de ces belles soirées de juillet, soirées aux cieux sereins, à l'atmosphère sonore, toutes remplies de paix, de poésie et de vie au repos.

La main au volant, le pied sur les freins, l'oeil sur la route de plus en plus sombre, Etienne restait silencieux, ivre de vitesse, de joie et d'espérance.

Durant tout le temps que dura cette promenade féérique, à peine hasarda-t-il quelques regards furtifs vers sa compagne, à peine lui adressa-t-il deux ou trois fois la parole lui demandant si elle n'avait pas froid, si la brise la fatiguait, de ces banalités enfin dont les amoureux ont le secret et cependant comme il se sentait parfaitement heureux de la savoir près de lui, confiée à sa garde, sereine dans la foi qu'elle avait de la justesse de son coup d'oeil, de la fermeté de sa main, de la pondération de son jugement...

Et lorsque, deux heures plus tard, il vint les ramener chez elles, il lut en ses beaux yeux une telle gratitude heureuse, un tel don de son coeur qu'il comprit bien que jamais plus il ne pourrait se détacher d'elle et qu'elle aussi lui faisait l'offrande de sa vie..

—Es-tu contente de ta promenade, petite soeur ?

—Et toi ?

—Moi, je t'aime, ma petite Ghislaine, si tu savais comme je t'aime! Et il accompagna cette protestation d'un affectueux baiser.

—Moi aussi je t'aime, mon grand frère chéri, je t'aime parce que tu es bon, que tu as une âme noble et généreuse. Je suis persuadée que tu ne ferais jamais une vilaine chose et c'est pourquoi je me suis prêtée ce soir à une action bien grave...Promets-moi que je n'aurai pas à le regretter...

—Sois sans criante, ma mignonne..si tu savais comme je suis changé depuis que je suis auprès de vous ?

—C'est vrai, il me semble retrouver le bon grand frère de jadis.

"Comment diantre peut-il être si heureux, se demandait Ghislaine en se mettant au lit, je ne les ai pas perdus des yeux un moment et c'est à peine s'ils ont échangé dix mots durant cette promenade? Bah! ce n'est pas toujours lorsque l'on parle qu'on se dit les choses les plus profondes!...

CHAPITRE X

LE FEU QUI PETILLE.

La glace était enfin rompue et durant les deux semaines qui suivirent, Etienne ne négligea aucune occasion de se retrouver sur le chemin de la jeune fille.

A la sortie de l'usine, où il se rendait maintenant régulièrement chaque après-midi, il s'ingéniait à trouver une raison pour s'excuser de ne pas accompagner son père et Ghislaine et guettait les deux soeurs pour leur faire un bout de conduite. Le soir, sa flanerie le conduisait infailliblement vers l'humble quartier où elles demeuraient, insensiblement il était devenu un intime de la maison où il avait trouvé en la personne du

jeune Ovila un admirateur enthousiaste, sinon expérimenté, de ses travaux littéraires.

Puis vint le pique-nique annuel des employés de l'usine de son père qui lui procura une longue journée de bonne causerie avec Alberte.

C'était une des traditions de l'usine qu'un jour chaque année, les portes se fermaient, la machinerie restait silencieuse, et tout le personnel avec parents et amis, allait passer la journée sur la montagne de Beloeil.

Fidèle à son rôle de père de ses ouvriers, Monsieur Normand présidait avec sa franche et cordiale bonhomie ces agappes familiales, entourant chacun de prévenances, soucieux de voir tout le monde bien profiter de la fête. Depuis quelques années, Ghislaine secondait son père et son sourire venait encore ajouter à la joie générale.

Mais cette année, la fête était encore réhaussée par la présence d'Etienne. La présence du fils du patron au milieu d'eux avait été très sensible aux ouvriers, d'autant plus que le journaliste, redevenu lui-même, radieux du bonheur nouveau qui remplissait son âme, était exubérant de gaité et de bonne humeur, affable et cordial pour chacun. On retrouvait chez lui le digne fils du patron aimé, celui qui, dans l'esprit de tous, restait le futur continuateur de l'oeuvre paternelle.

Après le dîner, pris sous les grands érables qui croissent autour du lac, quelqu'un proposa de monter sur le "Pain de Sucre". Ce que l'on appelle le "Pain de Sucre" est cet immense bloc de roc qui couronne le plus haut pic de la montagne et sur lequel Monseigneur Forbin-Janson avait fait ériger une énorme croix de bois depuis longtemps détruite par le feu; mais dont on découvre encore quelques vestiges.

—Viens-tu, grand frère? demanda Ghislaine.

—Et vous, Mademoiselle Alberte ?

—Oh oui! ce doit être si joli là-haut!

—L'ascension ne vous effraie pas ?

—Nullement et le spectacle, là-haut, doit être une ample compensation au mal que nous allons nous donner.

—Et vous, Mademoiselle Alice ?

—C'est un exploit que je renouvelle chaque année.

—Alors, en route.

La montée, d'abord assez facile ne tarda pas à être plus raide, le sentier qui conduit du lac au sommet est étroit et à peine tracé, il bifurgue à maint endroit et pour ne pas perdre son chemin, il faut avoir des instincts de coureur des bois. Mais Etienne connaissait très bien la montagne et, sous sa direction, les jeunes filles se sentaient en sûreté. A deux ou trois reprises, l'étroit sentier devint si raide qu'il fut contraint d'offrir l'aide de son bras à ses compagnes pour les aider à le gravir. Solidement arcbouté à un arbre, il faisait avancer à petite étapes les jeunes filles qui se cramponnaient à son poignet. Ghislaine et Alice riaient joyeusement; mais quand venait le tour d'Alberte, il sentait sa petite main trembler dans la sienne.

Il avait pris une sente plus ardue que les autres; mais d'un parcours beaucoup moins long, de sorte qu'ils arrivèrent sur le sommet alors que les autres groupes n'étaient encore qu'à mi-chemin.

L'ascension se fait complètement à couvert et lorsque l'on atteint le "Pain de Sucre" on se retrouve soudain en une éclatante lumière qui nous éblouit.

—Que c'est joli ! s'exclama Alberte. Au-dessus d'eux, si loin que leurs yeux pouvaient embrasser, le bleu du ciel; à leurs pieds, une admirable garniture de verdure avec, au bas, le carrelage des champs que serpentaient les flots bleus du Richelieu. Plus loin encore, des champs et toujours des champs dont les plans rectilignes donnaient l'illusion d'un damier infini. Par-ci par-là, quelques arbres isolés ou des bosquets touffus d'où fusait le clocher de quelqu'humble église de campagne...Et les spectateurs restaient là, ébahis, silencieux, en extase. Alice et Ghislaine, lasses, s'étaient assises sur un bloc de roc, à l'écart; mais Alberte, debout près du jeune homme, restait immobile, sous l'emprise de la beauté du panorama... Il fallut l'arrivée de leurs compagnons pour les arracher à leurs rêves.

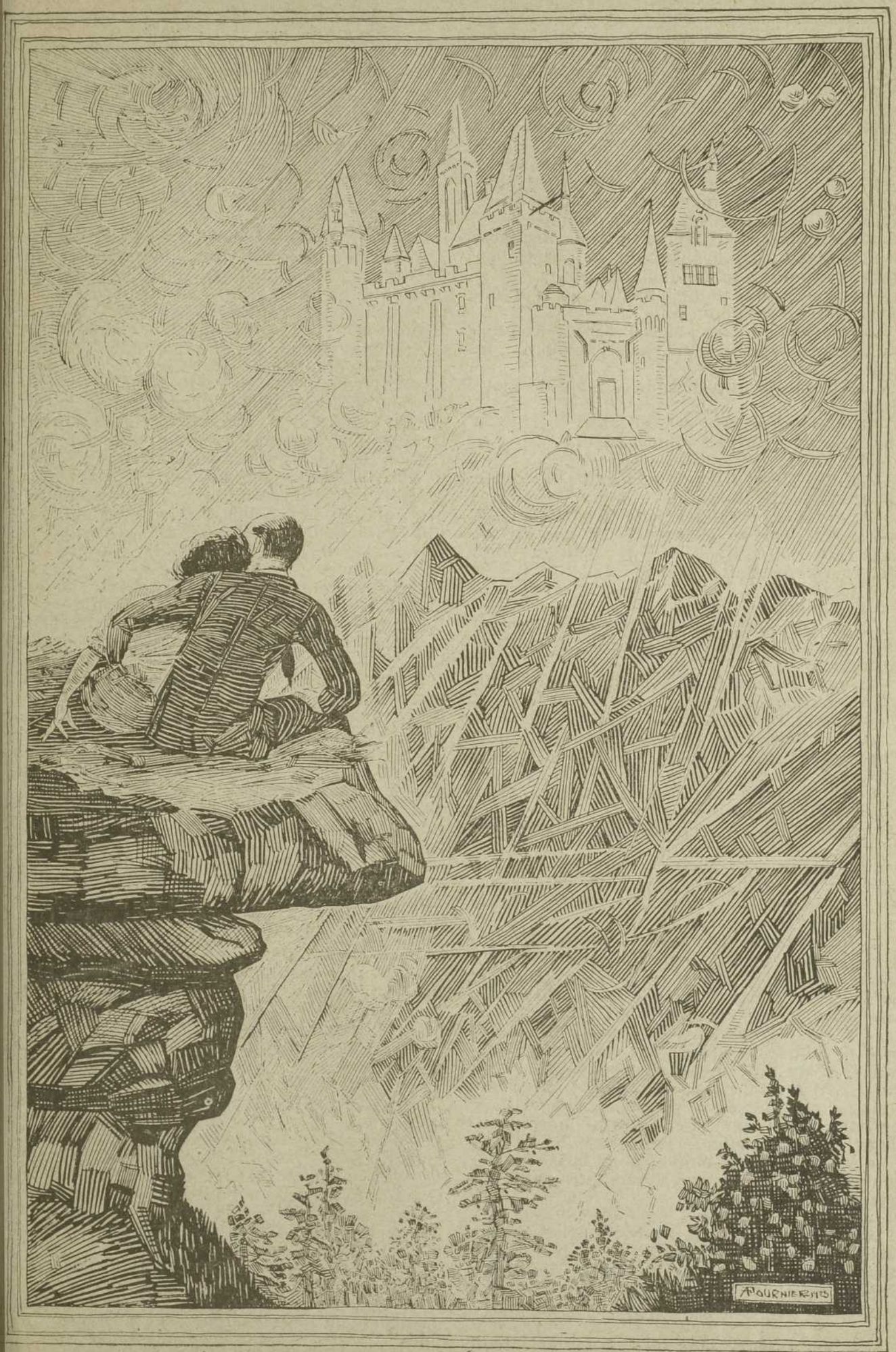
La descente fut rapide et joyeuse. Cette fois, on prit la route la plus longue, celle qu'avait suivie l'autre groupe pour l'ascension. Alice et Ghislaine, mêlée au gros des ascension, Alice et Ghislaine, mêlée au gros des ascensionistes, avaient laissé seuls Etienne et Alberte. Le jeune homme avait gracieusement offert son bras à la jeune fille qui, lasse, n'avait pas cru devoir refuser. C'était la première fois qu'il la sentait si près de lui, si bien à lui de coeur et d'âme.

Le convoi spécial qui ramenait les excursionistes laissait Beloeil à sept heures et, après un frugal lunch, chacun s'empressa de gagner les voitures qui devaient les conduire à la gare. Mais pour ce retour en ville, Alice et Alberte durent accepter une place dans l'automobile du patron.

En arrivant à Saint-Hyacinthe on déposa Monsieur Normand, père, à sa demeure et les deux jeunes gens allèrent finir la soirée chez les orphelines.

Plus il pénétrait dans la vie intime d'Alberte, plus Etienne se sentait pris à tous ses charmes, séduit pas sa grâce naturelle, son esprit calme et pondéré, la douce naiveté de son âme, ce cachet de neuf et de jeune qui s'exhalait de toute sa personne. Lui dont la première jeunesse avait été plutôt austère, qui un moment s'était cru un coeur aride et froid, sentait, ou contact de cette âme naive ardente et neuve, battre son coeur de toute la force de son ardeur et de sa jeunesse si longtemps réprimées.

Que dire? Etienne et Alberte se plaisaient et étaient jeunes...Or entre l'homme de trente ans et la jeune fille de vingt printemps, il ne peut exister que deux sentiments: l'amour ou l'indifférence. L'amitié est une utopie à cet âge..elle ne vient que plus tard, quand les êtres ont dépassé l'âge des passions...Et un homme comme Etienne, ayant atteint l'âge critique où le coeur menace d'éclater si l'on veut continuer à le contraindre, pouvait-il rester indifférent devant les


A. OURNIER

grands yeux profonds, le sourire de madone heureuse, l'âme fraiche et candide d'Alberte ?....

El Alberte ?..

Ils s'aimaient, s'aimaient éperdument, sans oser se le dire, sans oser même se l'avouer à eux-même; mais le feu sous les cendres n'en est pas moins brûlant, il arde, il consume et n'attend qu'une brise plus forte pour jaillir en une lumineuse flambée.

—Dis donc, grand frère, tu nous négliges, depuis quelques jours, lui dit sa cadette en sortant de table le lendemain soir.

—Moi ? Allons donc, jamais je n'ai été aussi affectueux pour vous !

—Mais ces longues soirées durant lesquelles tu nous laisses seuls, papa, maman et moi ?

—Méchante soeurette, qui se mêle de moucharder !

—Pour ce que cela est difficile! Il n'y a que maman à ne pas comprendre...

—Et toi ?

—Moi? Il y a longtemps que j'ai deviné ton secret... Crois-tu que...

—C'est une confidence que tu veux ?

—Bah! On ne confie pas ce qui est un secret de Polichinelle! Tu l'aimes donc bien, ma petite amie Alberte ?...

—Hélas !

—Comment ? Hélas !

—J'ai peur que des projets que je caresse ne rencontrent pas l'approbation de papa et de maman.

—Quant à papa tu as tort, ce n'est pas lui qui te désapprouverait.....

—Mais notre mère ?...

—Je t'avoue que tu vas rencontrer plus d'opposition de son côté. Elle avait formé sur toi certains projets...

—Oui, je sais, avec Louise Gareau....

—Ah! tu avais compris ?...

—Pour ce que c'était difficile à comprendre...

—Enfin elle ne désire rien plus que ton bonheur et puis, il est trop tard pour reculer, maintenant. Je t'avais averti, tu te rappelles ?

—Qui te parle de reculer? J'aime profondément Alberte, je sens qu'avec une femme comme elle pour épouse, je serais capable de belles et grandes choses. Au contact de son âme, je me suis senti un tout autre être. Ma foi, mon ardeur, mes enthousiasmes de jadis, mes idéals de collège, ma jeunesse en un mot, me sont revenus... Je me suis senti renaître à la vie comme après une longue maladie, un rêve affreux et, si je la perdais, je sens que le cauchemar me reprendrait...Et cependant, j'ai peur...

—Aie confiance, mon grand, laisse parler ton coeur c'est encore le meilleur guide de nos actions.

—Bonne Ghislaine !

—Je t'aime tant! Bonsoir, on t'attend làbas et il ne faut jamais faire attendre les Dames...Une seule chose que je te demande: Sois prudent, ne t'engage pas définitivement avant d'avoir consulté papa et maman.

—Je te promets, petite soeur.

Une demi-heure plus tard, Etienne entrait dans l'humble logement d'ouvrières.

—Vous êtes un ancien du Patronage, Monsieur Normand? s'enquit Ovila, le Père Eugène m'a parlé de vous cet apres-midi.

—Comment? Le père Eugène est en ville?

—Il est reparti pour Montréal où il doit passer deux semaines avant son retour à Québec. S'il avait su votre présence ici plus tôt, il serait allé vous voir. Il m'a montré votre portrait, dans le cadre des "Anciens".

L'évocation de ses années de Patronage avait réveillé chez lui tout un monde de souvenirs...Le Patronage !.. Que de joyeux moments il y avait passés autrefois, a jouer à la "buche", au "échasses" ou aux "Barres Militaires" ! Il se faisait alors une gloire de compter parmi les pionniers de l'oeuvre de ne l'avoir jamais désertée... Et puis insensiblement il s'en était détaché, comme de tant d'autres choses, conduit par la vie et ses exigences. Durant quelques années il avait correspondu avec le vénérable Directeur qui avait veillé sur sa jeunesse puis, le Père Eugène ayant lui-même été appelé à quitter Saint Hyacinthe, ces correspondances s'étaient peu à peu espacées et enfin était venu l'oubli...Et cependant, comme ils étaient réconfortants les bons conseils du Père Eugène!

Mais Alberte était si jolie ce soir là que bientôt se dissipa l'impression pénible que lui avait causée cette évocation du passé et le journaliste se laissa aller à la douce réalité du présent ensoleillé.

Discrète, Alice s'était retirée à l'écart, prétextant un travail urgent. Elle s'était installée dans la salle à manger, laissant les amoureux au boudoir.

La conversation roulait depuis quelques instants sur ces sujets banals et insipides dont les amoureux qui ne se sont pas encore fait d'aveux décisifs ont le secret et auxquels ils savent découvrir, par un sortilège inoui, un charme incomparable.

—J'oubliais de vous dire que j'ai lu votre article sur Saint-Hyacinthe... Comme c'est indulgent pour nous! Mais surtout, comme c'est différent de ce que vous aviez l'habitude d'écrire...

—Avez-vous aimé mon étude ?

—On aime toujours entendre dire du bien de soi !...Et puis, c'était une telle révélation, une chose si imprévue chez vous...

—Que voulez-vous dire ?

—Nous étions habituées à trouver chez vous une telle ironie... et votre étude sur notre chère ville vibre de sincérité filiale.

—Est-ce à dire que vous préfériez mon mode l'hier ?

—J'aurais été chargrinée de vous voir aiguiser votre sarcasme sur votre ville natale, cela m'aurait paru de l'ingratitude. Quand j'ai vu au sommaire de la revue le titre de votre article, je vous avouerai franchement que j'étais émue... mais mes craintes ont vite disparu...

—Vous n'aimiez pas mes articles d'autrefois ?

—Vous me faisiez peur... il y avait tant de rancoeur dans ce que vous écriviez alors...

—C'est qu'alors, je voyais la vie sous son

mauvais angle, dans ce qu'elle a de laid, de triste et de délétère...

—Et maintenant ?...

—Maintenant j'ai retrouvé mon âme de vingt ans...

—Et c'est au contact de votre ville natale, de la vie des vôtres, que ce miracle s'est opéré ?

Il allait répondre en un élan sincère et vibrant: "C'est depuis que je vous ai connue, depuis que j'ai découvert le trésor de courage, de dévouement et de pure jeunesse que vous êtes, que mon âme a retrouvé sa foi en ses semblables, son désir de bien, sa soif d'idéal... c'est au contact de votre âme si douce, si sincères, si suave de fraîcheur et de vérité que mon propre coeur s'est purifié! C'est que, depuis mon arrivée ici, j'ai connu le plus grand bien terreste qu'il soit départi à l'homme, un bien sans lequel, fortune, gloire, renommée et honneurs ne sont que des leurres: l'amour ! Je vous aime, Alberte, je vous aime de toute la force de mon être, je vous aime de toute l'ardeur de mon coeur, de ce pauvre coeur si longtemps comprimé, ce coeur qui jamais encore n'a battu et que Dieu, en son infinie bonté, a gardé libre de toute attache afin que je puisse un jour le consacrer tout entier à vous aimer, que seule votre douce image en fasse le joyau, que je puisse sans crainte vous en déclarer reine absolue et sans partage...Je vous aime pour votre affectueuse bonté, pour votre angélique beauté, pour votre âme pure et chaste pour votre esprit, pour toutes ces qualités que je découvre chaque jour en vous... Je vous... aime...

Mais il se rappela la promesse faite à Ghislaine et....ne dit rien.

Cependant dans son regard ardent, la jeune fille avait lu ce que ses lèvres n'avaient pas osé prononcer et à son tour, Etienne découvrit en ses grands yeux tout un poême de bonheur et de reconnaissance.

Comme les yeux savent souvent parler quand les lèvres s'abstenent à rester closes!

—"Petite Mère", tu n'as pas félicité Monsieur Normand de son article !

—Ce n'est pas seulement des félicitations que nous devons lui adresser, c'est aussi des remerciements.. Tant de gens prennent plaisir à nous calomnier...En somme, continua Alice, qui vint s'asseoir avec les jeunes gens, Monsieur Normand n'a dit que la vérité... Mais encore, fallait-il avoir le courage de l'exprimer cette vérité...

—Et vous, Mademoiselle Alice, suivrez vous la ligne de conduite que j'ai tracée aux mascoutaines ?

—Jusqu'au mariage... mais je ne franchirai pas cette limite. J'ai fait oeuvre de mère trop jeune pour ne pas coiffer Sainte-Catherine.

—D'ailleurs, nous sommes jaloux, nous tenons à la garder toute pour nous seuls, notre petite mère, dit Alberte.

—Et vous, Mademoiselle Alberte ?

—Quant à moi, j'espère bien suivre le programme jusqu'au bout, plus tard, quand Ovila sera établi. J'aime bien l'usine ; mais je considère que la destinée de la femme est d'être mère et je prie Dieu chaque soir qu'Il m'envoie alors un brave homme de mari dont je m'efforcerai de faire le bonheur.

—Et celui-là sera un heureux mortel!

—Il ne faut pas trop envier son sort .... j'ai beaucoup de défauts...

Etienne ne répondit pas; mais il se promit bien que dès le lendemain, il verrait sa mère et qu'il mettrait dans son plaidoyer pour le bonheur de sa vie tant d'ardeur et de feu que bientôt Alberte serait accueillie par elle comme une seconde fille.

CHAPITRE XI

L'ONDEE.

Cette nuit, Etienne fit des rèves enchanteurs qu'égayait la radieuse figure souriante d'Alberte; mais vers sept heures, les chaudes effluves du soleil matutinal vinrent le rendre à la réalité de la vie.

En faisant sa toilette, il songeait a l'entretien qu'il devait avoir avec sa mère, durant la journée et dont dépendait le bonheur de sa vie. Il lui faudrait certes user de beaucoup de précautions, faire venir les confidences de loin, il avait tellement peur de la chagriner... Et puis il redoutait son implacable logique, son esprit un peu froid et raisonneur, il savait qu'elle n'examinerait pas l'angoissante question au point de vue sentimental et que, dans ses conseils, elle allait lui parler raison...pure raison, froide raison et l'être habituellement le plus pondéré ne peut entendre raison quand il s'agit de question d'amour.

Après le déjeuner pris en famille, le jeune homme partit faire une promenade en canot espérant, durant ce répit qu'il accordait à ses confidences, pouvoir mieux raisonner des moyens à employer pour convaincre sa mère à ne pas s'opposer à son désir.

Mais deux heures plus tard, quand il rentra de sa longue excursion, il n'était pas plus avancé. Bah! se dit-il, à la grâce de Dieu... et se dirigea vers le balcon où il venait d'apercevoir sa mère en train de lire.

Mais en traversant le hall, il aperçut sur une minuscule table où l'on entassait d'habitude livres, revues et journaux, une lettre à son adresse.

"Tiens, dit-il, en examinant la souscription, c'est de ce bon Louis! Que diable doit-il me dire ?" et pressé de prendre communication de la lettre de son ami, il l'apporta dans sa chambre où, confortablement installé à sa table de travail, il l'ouvrit et lut:

Mon cher client:

Eh oui! mon vieux, que tu le veuilles, ou non, c'est le médecin et non l'ami qui t'écrit et crois en mon expérience de spécialiste en maladies nerveuses, c'est des conseils du médecin et non de l'ami que tu as besoin et quel besoin pressant, grand Dieu!

Je savais depuis longtemps que le bois sec n'en flambe que plus aisément et cependant, je dois te l'avouer, tu m'as quelque peu surpris... Comme tu y vas, mon cher!.... Je t'avais averti du danger à courir; mais dans ta suffisance orgueilleuse, tu as dédaigné mes avertissements et aujourd'hui... eh oui! mon pauvre, autant te le dire franchement et

sans ambage... tu es bien malade... si malade que je me demande si, avec la faible emprise que j'ai sur les déséquilibrements nerveux, je pourrai jamais arriver à parfaire une cure chez toi...

Te voici donc en mal d'amour, malheureux pédant qui s'étais jusqu'ici cru réfractaire à ce genre d'affliction!... Et surtout, ne va pas te recrier: le symptômes du mal étaient déjà bien apparents dans la lettre que tu m'as adressée la semaine dernière... Quel feu, grand Dieu, quel feu!... et puis, si j'avais conservé quelques doutes ton éloge lyrique sur Maska et les mascoutaines, parues dans la Revue Indigène les dissiperait complètement.

Tu est amoureux... tu souffres de cette maladie morbide et presqu'incurable à laquelle tous les pauvres mortels sont appelés à rendre, tôt ou tard, un tribut déprimant... En somme, tu ne fais que suivre la loi commune: l'amour, c'est comme la coqueluche, la rougeole ou la scarlatine, à moins de vaccination, il faut tous y passer et, malheureusement, on n'a pas encore peu isoler le microbe du Cythère.

Ce qu'il y a de plus désastreux dans ton cas, c'est que la maladie t'assaille à un âge de la vie où ses effets sont plus grands, où les moyens de résistance sont plus affaiblis où les troubles qu'elle cause sont plus considérables et où souvent le mal laisse des dépressions qui affaiblissent à jamais la volonté, font perdre sa lucidité à l'intelligence et abandonnent l'âme en un état de débilité, de faiblesse et d'atrophie.

Tu connais, n'est-ce pas, la pathologie de l'amour, affection qui n'est en somme qu'une simple maladie nerveuse? Toi qui étais un premier de classe au collège, tu dois te souvenir du mécanisme de l'oeil et de tout le système nerveux ?

L'oeil constitue un admirable camera minuscule dont la pupille joue le rôle de lentille. L'image frappe la pupille et reflechit, renversée, sur la paroie de la chambre noire qu'est l'oeil lui-même. La nerf optique la transmet au cerveau en la rétablissant en sa position normale. L'image y demeurera plus ou moins longtemps suivant la bonne volonté que mettra le patient à l'en extirper. Si elle est charmante, gracieuse, alléchante, attirante, la pensée s'en complaira, elle s'incrustera dans la matière grise et puis, par le canal varié du système nerveux tout entier, elle se répercutera dans tout l'organisme et y fera naître les désirs et les perturbations.

Sous la poussée du désir naissant, le sang coulera plus rapidement, les artères se gonfleront, le coeur battera plus fort, les bras auront des gestes inconscients d'enlacement, l'oreille voudra entendre le son de la voix de l'être désiré, les narines auront la fringale de son parfum et la bouche des démangeaisons de baisers.

A leur tour, les divers sens rapporteront au cerveau l'apport de leurs sensations, les y déposeront en hommage devant l'image adulée, le désir prendra une forme plus intense et ces malheureux sens, jamais rassasiés, redemanderont de nouvelles sensation et ce, au détriment de la douce quiétude de l'esprit que ces perturbations annihilent.

Et le mal d'amour est d'autant plus difficile à guerir que le patient se complet dans son malaise. De toutes les maladies nerveuses, c'est la plus réfractaire au remède, car ces remèdes résident dans la volonté du patient. S'il voulait avec conviction chasser de son cerveau cette image perturbatrice, s'il voulait laisser sa raison dominer ses sens, il redeviendrait bien vite un être normal; mais ce malade est sans énergie contre chaque nouvelle attaque, il attend avec une anxiété morbide chaque complication, ne craint pas la crise parce qu'il en aime les déprimants effets, redoute la guérison comme un désastre...S'il se produit la moindre accalmie à son mal, il se remue, s'énerve, court après la contagion et se demène tant et si bien que sous peu vient la rechute désirée intérieurement, dont il note les progrès avec une satisfaction délétère, et n'est satisfait que lorsque le mal est enfin définitivement incurable.

Mais s'il a un type d'êtres chez qui cette terrible maladie opère avec plus de certitude, c'est bien le tien, le type de l'aride et pédant intellectuel qui a gaché ses plus belles années de sève et de jeunesse à la vaine et chimérique poursuite de ses rêves abstraits !

Mon pauvre ami, avant de te lancer dans cette folle équipée d'amour, as-tu bien examiné ce que tu es ? Ce que fut l'orientation que tu as donnée à ta vie depuis ces dernières dix années ? Tu t'es évertué depuis nos jours de collège à faire taire chez toi ce qui n'était pas pure cérébralité, tu as atrophié ton coeur, tu es un fossile moral, un sec...As tu jamais songé que tu devais, comme tout simple mortel, faire l'éducation de tes organes sensitifs? Mais non, tu étais tellement au-dessus de ce qui n'était pas fonction intellectuelle! Tu n'as vécu que par ton cerveau et pour ton cerveau, tu as refoulé sans pitié ce qui était sentimentalité. Tu avais des yeux pour ne point voir la beauté des êtres et des choses qui t'environnaient, ton oreille n'a jamais recherché le charme prenant d'un secret amoureux, toujours et partout, tu as fait fi du sentiment... Tu n'as songé qu'à la bataille de la vie, la bataille âpre, brutale où les coups donnés comptent seuls...Tu as voulu la gloire, la renommée, l'adulation égoistement, non pour la faire partager à un être aimé; mais pour toi même, comme l'avare couve son trésor...

Tu t'es cru beau lutteur, tu n'étais qu'un spadassin fat et orgueilleux tu méprisais ce qui n'était pas froide raison, tu forçais ton coeur à ne pas battre, ton âme à ne pas s'émouvoir et si quelquefois, les larmes coulaient de tes yeux, c'était des larmes de rage impuissante devant l'adversaire qu'on ne peut terrasser; si tes lèvres avaient parfois le sourire, c'était le sourire cruel et bête du boxeur qu'acclame la foule pendant que le vaincu se tord à ses pieds en d'atroces douleurs...

C'est la revanche de tes sens si longtemps tenus en esclavage qui s'opère aujourd'hui. Tu t'étais cru réfractaire aux traits du dieu charmeur... baisse la tête, fier bretteur....

tu es vaincu à la première rencontre...

—Tu es comme ces grands arbres secs que l'on retrouve au milieu de la forêt. Ils y demeurent de longues années, étendant vers l'espace leurs rameaux desséchés, sans verdure, sans vie...Ils ne craignent pas le bucheron, car leur bois recorni et couçi ne vaut pas les coups de la cognée...; mais que vienne la foudre et le vieil arbre sec s'enflamme, pétille, éclaire la forêt toute entière des globules de feu et des jets de lumière qui jaillissent de son sein déchiqueté.... Celà dure deux heures, trois heures, une journée même; mais si tu repasses quelques jours plus tard au même endroit, tu n'y verras qu'un squelette calciné....

Affectueusement à toi.

Ton médecin,

Louis.

N. B.

Je viens de parcourir cette lettre et je m'aperçois qu'elle a été écrite en entier par le médecin et encore, le médecin rancunier de certaines épithètes que tu lui as appliquées dans ta dernière lettres, épithètes pas très flatteuse, tu me l'avoueras. Il est de mon devoir d'ami de te dire de ne pas le prendre trop au sérieux et, si possible d'en pallier l'effet.

Ainsi donc, mon cher Etienne, la foudre est tombée sur toi ton pauvre coeur depuis si longtemps réduit à la simple fonction d'organe a commencé a battre et, comme il n'était pas habitué à cette gymnastique, il y est allé de toute la force de son inexpérience. Tes yeux, habitués à déchiffrer dédaigneusement le travail d'eunuque de nos impuissants littéraires, viennent de se dessiller, de s'ouvrir à la beauté de la vie réelle, tu veux vivre dans la réalisation de tes rêves amoureux !....

A trente ans, tu viens de retrouver ton âme de vingt ans; après un cauchemar, tu veux reprendre ta vie de l'instant de ton assoupissement... Si j'étais certain que tu es véritablement guéri de la maladie dont tu sors je t'abandonnerais sans crainte à celle dont tu vas succomber; mais encore, comment de temps durera cette révolution? Toutes révolutions sont éphémères, ce ne sont que des perturbations passagères pour retourner à la tyrannie primitive...

Avant de te donner un nouveau maître, réflechis sérieusement à l'acte que tu es en train de poser.

Je veux bien croire que la jolie mascoutaine qui a eu l'extrême pouvoir de te ressusciter à la vie du coeur, à faire sortir ta sensiblité de la larve où elle était en léthargie, t'a fait secouer le manteau d'égoisme, de scepticisme et de sarcasme qui enveloppait ton âme doit être une créature surnaturelle, une sorte de déité...et cependant, où es-tu allé la dénicher ?...Je ne veux pas te causer de chagrin, tu sais mon affection pour toi.

Et c'est cette bonne et solide amitié qui me permet de te crier gare ! J'admets que l'objet de tes rêves soit un être d'élite, je la revets de toutes les qualités, je la crois belle comme Vénus, douce comme une madone, sage comme Minerve, je la pare de tous les attributs charmants que ton coeur amoureux lui désire et cependant... elle n'est pas de ton monde... Elle peut être bonne, douce, intelligente; a-t-elle au dégré que tu désireras lui trouver plus tard, quand la monotonie de la vie à deux aura calmé tes enthousiasmes d'aujourd'hui, cette formation intellectuelle sans laquelle tu ne pourrais trouver cette communion parfaite dont tu me parlais lors de notre dernière rencontre? Tu es un cérébral, un homme d'étude, ce que l'on est convenu d'appeler un intellectuel. Celle que tu sembles avoir choisie au milieu de tant d'autres saura-t-elle comprendre ta vie? Sauras-tu comprendre la sienne? Avez vous cette communauté de pensées, de désirs et d'aspirations sans laquelle toute intimité devient une chaine ?

Tiens, je m'aperçois qu'après avoir commencé cette lettre par une sotte plaisanterie et m'être quelque peu payé la tête, me voici en train de te faire un sermon. C'est ma manie de médecin qui prend le dessus, mon habitude professionnelle de toujours prévoir des complicatoins souvent imaginaires... Oublie tout ce que je viens de te dire, à force de fréquenter les malades et les détraqués j'en deviens manomane moi aussi.

Puisque tu es redevenu un homme normal ne regarde pas trop en arrière, tu vois la vie en rose, ne lui fais pas grise mine. L'amour, il est vrai, est une maladie; mais à cette maladie comme à toute autre, il y a un serum: le mariage. Epouse ta jolie dulcinée, elle te donnera de jolis bébés sur lesquels je reporterai la grande affection que j'ai pour toi.

Sans rancune, vieil Etienne, excuse cette blague, je fais des voeux pour ton bonheur.

Ton ami.

Louis.

LA DOUCHE FROIDE.

CHAPITRE XIII

La lettre du Docteur Durand avait jeté Etienne en une profonde et pénible méditation. Sous la charge absurde que ce dernier avait faite de l'amour et de son état d'âme, le jeune homme ne pouvait se cacher qu'il ne se trouvât une certaine vérité.

Avait-il le droit d'enchaîner la vie de cette frèle et gracieuse jeune fille à sa propre existence ardue et abstraite? Il est bien vrai que depuis ces dernières semaines, il se sentait tout à fait changé, qu'il était devenu une sorte de nouvel homme rempli de foi, d'espérance et d'ardeur; mais comme lui disait le médecin, qu'arriverait il quand le premiers mois d'enthousiasme seraient passés, quand il devrait reprendre sa vie de travail et d'études ?

Cette lettre qu'il attendait avec impatience, parce qu'il espérait y trouver l'approbation de ses rêves d'avenir avait jeté dans son âme le doute et l'inquiétude...Le doute, ce grand mal dont il avait souffert depuis si

longtemps, qui avait paralysé chez lui tous sentiments généreux, tout mouvement du coeur, cette grande plaie dont il se croyait à jamais guéri.

Partagé entre son amour et ses hésitations, il était venu s'asseoir près de la table à ouvrage de sa mère.

—A quoi songes-tu donc si profondément? demanda Madame Normand que la figure préoccupée de son fils avait alarmée.

—Maman !...

—Tiens, je le sens, mon grand, tu as des chagrins, des contrariétés; viens tout près de moi, me raconter tes peines....

—Que vous êtes bonne, ma chère maman et que votre douce affection m'est précieuses, surtout en des moments comme celui-ci... où....

—Ne bafouille pas, mon pauvre Etienne! Et d'ailleurs, qu'aurais-tu à- m'apprendre ? Crois-tu que l'oeil d'une mère ne voit pas tout ? Et puis, à défaut de ses yeux, son coeur sait lui révéler tout ce qui touche au bonheur de ses enfants. Comme je te l'avais prédit, tu as suivi la voie commune, n'est-ce pas? Une jeune fille est entrée dans ta vie, qui l'a changée, a fait vibrer ton coeur, a régénéré ton âme...n'est ce pas celà?

—Ma bonne maman !

—C'est de ton âge et nous t'aimons trop pour nous opposer à ton bonheur. Te connaissant comme je te connais, je suis sans crainte, je sais que celle que tu as choisie mérite que je lui donne le doux nom de fille et que je la reçoive dans mes bras, tendrement enlacée entre toi et ta soeur. Et peut-on savoir le nom de cette fortunée fille d'Eve que tu sa choisie entre toutes pour partager ta vie ?

—Comment, vous n'avez pas deviné?

—Comment veux-tu que j'aie pu le faire ?

—Alors, comment saviez vous mes sentiments ?

—Quand un garçon de ton âge nous arrive un jour, désarçonné, las, dégouté de la v : qu'après une couple de jours on le retrouve gai, regaillardi, rajeuni moralement, plein d'ardeur et d'enthousiasme, de joie de vivre, il n'est pas besoin d'être grand devin pour comprendre qu'une affection nouvelle a opéré ce miracle. Les mères, tout aveugles et confiantes qu'elles soient, ne le sont point à ce degré de croire que c'est leur compagnie monotone qui puisse opérer de tels prodiges. Mon cher Etienne, ton exhubérance de ces derniers jours criait le bonheur de l'amour !

—Et moi qui croyais mon secret si bien gardé !...

—Te souviens-tu, quand tu étais petit, je te disais: "Le petit doigt de maman sait tout!" Avec les âges, il n'a pas perdu de sa merveilleuse perspicacité.

—Eh bien! petit doigt de maman, dis le nom de celle que j'aime ?

—Tu lui en demandes trop. Allons, dis-moi bien vite qui sera ma belle-fille ?

—Mademoiselle Dumont...

—Qui ? Alice, la secrétaire de ton père ?

—Non, sa jeune soeur, Alberte ...

—Alberte! Alberte Dumont épouser mon fils !

—Me désaprouvez-vous ?

—Si je...

—N'est-elle pas en tout digne de devenir votre fille ?

—Alberte !...

—Maman! Est-ce que ma confidence vous a déplu ?

—Non, mon cher Etienne, loin de là, Alberte est en tout digne de ton amour. C'est une brave et bonne fille que j'estime beaucoup... beaucoup, pardonne moi, je m'attendais si peu à entendre son nom... c'est si soudain, si imprévu...Laisse-moi m'habituer à cette idée. Comment imaginer aussi qu'au milieu d'une société comme la nôtre, où foisonnent les jeunes filles instruites, brillantes, distinguées....

—Mademoiselle Alberte est la distinction même, maman...

—Oui, je sais, elle est mieux que le milieu où elle vit; mais encore, quand il y a tant de jeunes filles de familles riches, bien placées dans notre société, comment as-tu pu jeter les yeux sur une simple employée de ton père ?

—C'est que chez elle, j'ai trouvé la beauté sans pastiche, la bonté naturelle, le charme véritable, la vérité et le jeunesse en un mot !....

—Tu as peut-être raison...Avec nos sots égoismes de mères, nous faisons pour nos enfants des rêves si beaux que quelquefois, la réaltié nous effraie et nous consterne ... Elle est si souvent différente des chateaux en Espagne que nous avions bâtis en nos coeurs cette brutale réalité...

—Mais enfin...

—La mère qui a veillé sur le berceau de son enfant, a tremblé à chacune de ses maladies, a immolé journellement sa vie pour assurer le bonheur du petit être qu'elle a mis au monde doit sans hésiter sacrifier ses rêves égoistes devant les désirs de cet enfant devenu homme quand ces desirs doivent le conduire à la félicité; mais comme il était de son devoir jadis de veiller sur ses premiers pas, de sacrifier son repos et ses plaisirs pour l'être adoré, il est encore de son devoir de bien examiner avec lui aujourd'hui si la voie dans laquelle il veut s'engager est celle qui le mènera au bonheur. Tu ne vis que par l'intelligence, mon fils, tu es un homme d'études, de labeurs abstraits, il ne faut pas te laisser entraîner trop rapidement par une mouvement de sensibilité...

—Mais puisque j'ai retrouvé mon coeur, puisque j'ai compris le grand sens de la vie, cette vie qui est aride si l'amour ne vient pas l'égayer...en briser la monotonie triste et délétère !

—Cela durera tant que ton enthousisame aura le dessus sur ta vie, tant que la flambée radieuse qui accompagne l'amour naissant jettera sa lumière fugitive; mais après, quand la vie régulière te reprendra, que tes études te solliciteront, ne regretteras-tu pas de ne pas avoir choisi pour compagne une femme dont l'intelligence serait meublée de connaissance sinon égales, du moins en proportion avec celle de ta propre intelligence?

Une femme qui par son éducation soit bien apte à comprendre tes travaux et tes ambitions, les estime à leur juste valeur et qui, si elle ne peut s'en faire la collaboratrice, consente cependant à se sacrifier à ce point que tu aies toute la tranquilité d'esprit, la serénité de coeur et les calmes loisirs de les continuer jusqu'au bout ?

—....

—Alberte est une être d'élite, je suis la première à le reconnaître et a lui en rendre le juste témoignage; mais elle est une humble fille du peuple élevée au milieu d'une classe qui n'est pas la tienne, son éducation, parfaite pour sa classe sociale, serait incomplète dans la nôtre, son instruction forcément écourtée est si différente de la tienne qu'elle ne saurait comprendre le pourquoi de tes travaux, elle n'en pourrait saisir la haute portée, ses ambitions, jusqu'aujourd'hui se sont confinées dans l'humble sphère où elle était destinée à évoluer, sa mentalité même est de par la nature toute autre que la tienne, elle n'a pas été préparée par une solide éducation à affronter la vie que tu lui offriras et où tu voudras la voir briller ...Son esprit, quoique très développé et muri par la vie de sacrifices et de privations que fut la sienne, n'est pas meublé de ces mille et une connaissances que tu retrouveras chez la femme de notre classe et que plus tard, quand la vie commune aura une peu émoussé ce sentiment vif et impétueux qui t'anime aujourd'hui, tu voudras retrouver chez ta propre femme. Elle manque de ce vernis qui fait le charme de la femme dans notre société bourgeoise... Le mariage, mon cher Etienne, est un acte bien sérieux... le "oui" prononcé aux pieds des autels engage toute la vie... Par contre, l'amour ardent, impétueux, irraisonné qui précède cet acte si important de la vie perd bientôt de son intensité. La vie serait absurde si les époux devaient être éternellement des amoureux! Insensiblement, l'amour s'émousse, perd de sa fougue, se modifie et disparaît même pour laisser place à un autre sentiment basé sur la mutuelle confiance des époux, leur estime réciproque et une grande et profonde amitié. Après le mariage, les époux deviennent peu à peu des amis, des associés, des collaborateurs et si, à des intervalles plus ou moins rapporchés, l'amour vient les visiter, crois m'en, c'est encore la douce amitié des conjoints, l'association affectueuse de leurs âmes, de leurs esprits et de leurs coeurs qui donnent la plus grande somme de bonheur !

—Ce qui veut dire ?

—Plus tard, quand le feu brillant de l'amour sera éteint, Alberte, avec ses faibles connaissances, pourra-t-elle comprendre ta vie de labeur fastidieux bien souvent, et toujours au-dessus de sa portée ? Son âme aimante et naive pourra-t-elle te laisser la liberté voulue pour tes travaux ? Ne regretteras-tu pas un jour de n'avoir pas choisi une épouse qui aurait pu devenir une collaboratrice et non seulement une ameureuse ? Et toi-même, pourras-tu lui donner ce bonheur que son âme naive entrevoit dans le mariage ?

—Mais elle est très intelligente, maman...

—Elle est très intelligente ... c'est à dire, qu'elle est très bien douée, merveilleusement douée... ce qui n'est pas la même chose.... Son esprit est un champ magnifique, bien labouré, bien fumé, bien hersé; mais dans lequel on n'a rien semé. Le vent a bien apporté quelques grains, il s'est émaillé de quelques fleurs jolies, attrayantes, gracieuses même; mais la vraie semence manque à ce champ merveilleux et il est malheureusement trop tard pour l'y jeter.

—Nous nous aimerions tant! Et puis Alberte est si bonne, si douce, si profondément chrétienne...

—Cela ne suffit pas. Tiens, lis ces sages paroles écrites par un prêtre rempli de science de la vie, un apôtre inlassable d'oeuvres sociales, elle méritent d'être méditées avec soin:

"L'homme cultivé dans notre société cana-"dienne-française, qui épouse une femme de "condition trop inférieure à la sienne, au lieu "de grandir avec les années, de se dévelop-"per, de devenir quelqu'un, descend peu à "peu au niveau de sa compagne et gâche sa "vie. Il est un homme tombé. Cette thè-"se a paru à quelques-uns risquée, téméraire; elle est vraie d'ordre moral. Les hom-"mes d'expérience, qui ont la pratique des "âmes et des hommes, diront unaniment "qu'elle est juste. Elle se prouve chaque "jour. Regardons autour de nous; pourquoi "tant d'hommes qui étaient pleins de pro-"messes, qu'on a connus avides d'étreindre "l'avenir, sont-ils restés dans l'ombre et sont "disparus à peu près de la scene ? Pour-"quoi n'ont-ils pas laissé une famille qui "pourrait les continuer et les dépasser ? La "réponse, la voici: parce qu'ils épousent, "neuf fois sur dix, des femmes inférieures.

"Celà n'est pas une affirmation gratuite, "ni l'explication fantaisiste d'un esprit plus "ou moins malade. Interrogez nos hom-"mes publics, les professionnels, que vous "rencontrez chaque jour, et vous verrez, pour "peu qu'ils seront disposés à s'ouvrir, si leur "conversation ne révèle pas souvent cette "grande faiblesse de leur vie: une femme mé-"diocre, parfois bonne mère et chrétienne "parfaite, mais qui, par son éducation intel-"lectuelle et morale, ne pouvait et ne devait "pas épouser cet homme, parce qu'elle n'est "pas au niveau, n'a pas ce qu'il faut pour "comprendre son mari, le seconder dans sa "carrière et l'aider à donner sa pleine me-"sure." (1)

—Nous nous aimerons tellement que nos volontés sauront se rencontrer en tout, nous serons cette exception qui confirme la règle.

—Bah! on dit celà, dans le feu du premier amour, et puis, viennent la lassitude, les froissements inévitables, les scènes...

—Enfin, maman, vous me déconseillez ?

—Tu me comprends mal, mon cher Etien-

(1) **(Note de l'auteur: J'emprunte cette citation à mon excellent ami, Monsieur l'abbé Duranleau, chanoine titulaire de la cathédrale de Saint-Hyacinthe. Cuique suum. Je lui rends son bien....et de grand coeur!)**

ne, je ne te conseille ni te déconseille, j'étudie avec toi les chances de bonheur qui s'offrent pour ton avenir, je le fais avec toute l'affection de mon coeur de mère. Tu es amoureux, et l'amour rend sourd et aveugle. Il est de mon devoir de t'indiquer où se trouvent les dangers, après quoi tu seras le seul à décider. Je t'avoue que c'est là un tâche d'autant plus pénible pour moi que j'estime profondément Alberte...

—Que faire, alors ?...

—Réfléchir, mon cher Etienne, interroger ton coeur, peser avec soin les raisons qui militent tant pour que contre cette union et surtout, ne rien brusquer...c'est ta vie entière que tu vas engager. As-tu fait des aveux à Alberte ?

—Je n'ai rien dit et cependant, nous nous sommes compris plus et mieux que si nous avions échangé de longues confidences...

—Veux-tu un conseil ? D'autant qu'il n'engage à rien pour le moment..Retourne à Montréal, reprends ton travail, laisse passer quelques semaines et puis reviens.... Le temps est un grand conseiller. Dans quinze jours, peut-être souriras-tu de tes sentiments d'aujourd'hui. Si, au contraire, tu persistes dans ta résolution, je te promets d'être la première à ouvrir bien larges mes bras et mon coeur à Alberte.

—Ma chère maman !

—Une dernière question ? As-tu parlé de tes intentions à ton père ?

—Non, pas encore.

Et bien! inutile de lui en parler avant ton retour. Tu prétexteras une affaire quelconque comme excuse de ton départ precipité.

Dès le soir, Etienne annonça qu'il repartait le lendemain pour Montréal où, dit-il, on le reclamait. Ghislaine leva vers lui ses beaux yeux chargés de reproches cependant que, de son côté, l'industriel semblait gober le prétexte sans sourciller.

Toutefois, si tous n'avaient pas été si préoccupés, ils auraient pu constater sur la figure du chef de la maison un sourire énigmatique qui en disait long.

—Ne te chagrine pas, petite, dit-il à l'oreille de sa fille, comme la famille passait au vivoir, il nous reviendra, notre grand garçon, et plus tôt que tu ne penses.

—Que voulez-vous dire, papa ?

—Chut!... et surtout, ne va pas mettre le doigt entre l'écorce et l'aubier !

—Comment ?

—Ta! ta! ta!

Nous avons vu que Madame Normand avait conçu pour son fils des projets bien différents de ceux que ce dernier lui avait révélés cet après-midi et que, depuis le retour du journaliste, elle n'avait manqué aucune occasion de faire rencontrer les jeunes gens. Elle avait même cru deviner une certaine sympathie entre eux et, lorsque que le jeune homme était venu lui faire ses confidences, elle s'attendait bien à entendre prononcer le nom de Louise Gareau... Et, patatras! c'était la petite contremaitresse de l'usine de son mari qu'Etienne avait élue Reine de ses pensée !...

En vertu de cette règle égoiste qui fait que les parents ne peuvent concevoir le bonheur de leurs enfants en dehors des projets qu'ils ont eux-mêmes conçus pour eux, Madame Normand décida immédiatement de combattre ce penchant funeste qu'elle jugea une sorte d'aberration mentale de son fils. Et comment le combattre, pensa-t-elle ?

Etienne était à un âge ou l'on prend une décision sans se laisser influencer par ses parents. A trente ans, on est un homme fait.. Attaquer de front les projets de son fils aurait été un moyen sur de le voir s'y ancrer de plus bel et Madame Normand connaissait trop le caractère vindicatif de son fils pour en tenter l'essai.

Aussi préféra-t-elle temporiser. Elle ne s'était pas opposée directement à ce mariage, elle avait même promis d'accueillir comme sa fille la douce orpheline; mais elle avait gagné deux semaines et dans deux semaines bien des choses peuvent se produire.

Heureuse de cette demi-victoire qu'elle avait gagnée pour ce qu'elle considérait bien sincèrement être le bonheur de son fils, elle n'en sentit pas moins un vif chagrin en voyant partir Etienne et se disait en elle-même que ces pauvres mamans doivent toujours immoler leurs coeurs pour le bonheur de leurs enfants...

Seule, Ghislaine reconduisit son frère jusqu'à la gare. Etienne paraissait soucieux, gêné, presque maussade. Il ne dit pas un mot durant le trajet. A leur arrivée, le convoi allait se mettre en mouvement.

—A Bientôt, petite soeur, lui dit-il en l'embrassant bien fort. Ne doute pas de moi, je reviendrai...et bientôt. Quand tu la verras, parle-lui de moi....

CHAPITRE XIII

La BRISE QUI RANIME

Depuis cinq jours qu'Etienne était de retour en ville, la vie lui semblait vide et lassante. Au journal, où il s'était présenté, le lendemain de son arrivée, il avait trouvé la besogne plus harassante que jamais et il l'accomplissait en antomate.

La chaleur avait été accablante depuis ces derniers jours et, vers six heures, la pluie s'était mise à tomber, fine, grêle, maussade, monotone Après un souper de fortune pris au comptoir d'un Grill Room queiconque, Etienne était rentré chez lui, rue Saint-Denis, avait allumé une cigarette et, sans faire de lumière, était venu s'accouder à la fenêtre de son bureau-boudoir.

Lentement la pluie avait augmenté d'intensité et vers huit heures, avait dégénéré en un véritable déluge. Assis à sa fenêtre, le journaliste regardait tomber l'avalanche liquide qui avait chassé les promeneurs de la rue. Seuls quelques retardataires, presses d'échapper à l'ondée, se hataient de prendre les tramways, la vie de la ville avait graduellement disparu, le silence s'était fait, lourd, pénible, que brisaient le bruit monotone de l'eau frappant l'asphalte de la chaussée et le roulement sourd des tramways.

Que Montréal est triste, en été par un soir de pluie !

Mais Etienne prenait à ce spectacle si bien

en harmonie avec son propre état d'âme une joie morbide. Soudain, il remarqua au coin de la rue une jeune fille de modeste apparence qui cherchait vainement à s'abriter sous son parapluie. Elle n'attendait certes pas le tramway car les voitures électriques se succédaient devant elle et elle n'y montait pas..... Intrigué, le jeune homme se sentit le désir de l'observer. La pluie était maintenant moins intense, quelques passants se risquaient à continuer leur course interrompue; mais la jeune fille demeurait toujours immobile sous son frêle abri.

Enfin, voici que du côté opposé s'avance un jeune homme, courant presque, qui l'aborde, passe son bras sous le sien et, étroitement enlacés, sans souci de la pluie et du vent, iis disparaissent dans la nuit.

—L'amour! toujours l'amour ! réflechit Etienne.. L'amour qui fait fi du soleil ou de l'orage... l'amour anonyme de l'homme jeune et de la femme ardente... l'amour ! L'amour qui idéalise toutes les vies, qui ensoleille les misères, qui récompense des labeurs... Et moi seul, quand je n'aurais qu'à tendre le bras pour saisir ce bien ineffable, je devrais m'en priver a jamais !.... Et ce, au nom d'une vaine sagesse... Et puis, est-ce bien de la sagesse ? Qui donc me conseillera ?... Mais j'y songe, et le Père Eugène? Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?"

Il mit son chapeau et sortit précipitamment. Une demi-heure plus tard. il allait frapper à la chambre que le bon Directeur occupait à la Maison Jean Le Prévost, chaque fois qu'il venait en ville.

—Mais oui c'est toi, mon cher Etienne ! Si je m'attendais à ta visite !

—Comment donc as-tu su que j'étais ici ?

—On m'en a informé à Saint Hyacinthe..

—Arrives-tu de là bas ?...

—J'en suis revenu il y a cinq jours.

—Et cui! c'est vrai on m'y a parlé de toi... Mais il y a un siècle que je ne t'ai vu..

—Est-ce un reproche ?

—Peut-être... Il est vrai que nous, pauvres prêtres, nous sommes habitués à l'oubli... Si, lorsqu'ils n'ont plus besoin de nos directions, de nos conseils de chaque jour tous ceux qui se sont taillé des places dans nos coeurs ne finissaient pas un jour par nous oublier, nous ne pourrions plus suffire à la tâche quotidienne... C'est la Divine Providence qui le veut ainsi...

—Mais au moins, j'espère que vous êtes toujours disposé à prodiguer vos bons conseils à ceux qui vous les reclament... même s'ils ont été ingrats ?...

—Tiens! tiens! tiens! et moi qui me disais avec une pointe de fatuité:

"Voici un garçon qui se souvient de l'affectueuse tendresse que ce vieux Père Eugène lui a prodiguée dans sa jeunesse et que sa reconnaissance porte à affronter l orage pour venir lui faire visiter!... Il parait que ce n'est pas cela..cettevisite est intéressée.... Cela m'apprendra, vieux moine que je suis, à me laisser aller à mon sot penchant d'orgueil, ajouta le religieux en souriant.

—Mettons que ce soit les deux. La reconnaissance pour les conseils passés qui me porte à recourir de nouveau à vos lumières.

—C'est mieux pour mon amour propre. Allons, laisse-moi bourrer ma pipe et je suis à toi. C'est grave ce que tu veux me demander ?

—Très grave.

—Hum! As-tu une allumette ? Merci. Eh bien! mon enfant, je t'écoute.

—Je ne sais vraiment par où commencer mon histoire...

—Diantre... Vas-y carrément, mon petit, tu sais, les oreilles du prêtre sont habituées à tout entendre.

—Mon père, je désire me marier...

—Ha! Ha! Ha! ce n'est que cela ? Mon pauvre enfant, tu peux te vanter de m'avoir fait une fichue peur.. Je me disais, comme cela, que si tu étais autrefois un brave enfant, pieux, rangé, sobre, etc., peut-être que ces années passées dans la grande ville avaient changé ton coeur, que si l'esprit est fort, suivant la parole du Christ, la chair est faible, que peut-être tu... et qu'est-ce que tu me racontes après ce terrifiant préambule ? Tu veux te marier ! Eh bien! marie-toi, mon cher Etienne, marie-toi au plus tot, il n'est que trop temps. Si Tertulien, Saint Jérôme, Saint Jean Chysostome et tous les Pères de l'Eglise ne tarissent pas d'éloges sur le célibat que sanctifie la virginité, ils n'en sont pas moins tous d'accord à dire avec Saint Paul que le mariage est le meilleur préservatif contre le péché.

Le mariage est une bonne et sainte institution, Jésus-Christ en a fait l'occasion de son premier miracle et le Père Eternel, dès l'aube du monde, le commandait en termes exprès: "Ite, crescite et multiplicamini!" Il en avait même établi le principe antérieurement lorsque, créant la première femme d'une des côtes d'Adam. Il avait dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul!"

—Mais j'hésite...

—Tu hésites! Vous êtes bien tous pareiis fils de ce siècle de jouissance et d'égoisme que l'effort effraie et rebute! Tu hésites parce que cette vie nouvelle qui va s'ouvrir devant toi devra t'apporter son cortège nécessaire de sacrifices, de privations et d'abnégation! Et comment prétendez-vous mériter le ciel, si toute contrainte vous répugne ? Croyez-vous que c'est avec votre égoisme effréné que l'on fait des saints ? Et puis, est-ce une vie que cette solitude dangereuse de l'homme seul ? Est-ce un état que le célibat qui n'a pas pour objet la virginité et pour fin la gloire de Dieu ? Allons, du courage, rejette bien loin cette robe de Nessus qu'est l'égoisme, entre résolument dans la vie, la vraie vie, celle qui a son centre dans la famille que l on fonde, des enfants que l'on élève chrétiennement et dont on fait les continuateurs de soi-même. "Là où il n'y a pas de haie, dit le Saint Livre, le domaine est au pillage; là où il n'y a pas de femme, l'homme errant, sans foyer, gémit". D'ailleurs, si cette vie nouvelle que tu n'oses affronter n'est pas sans tribulation, elle offre de magnifiques compensations.

—Mais ce n'est pas celà, mon Père... c'est

...la jeune fille...

—Oh oui! la jeune fille... celle qui sera plus tard la mère de tes enfants. "Celui qui prend une femme vertueuse, dit l'Ecclésiastique, a le principe de sa fortune; une aide semblable à lui et un appui pour se reposer." Mais encore, cette femme suivant le coeur de Dieu, comment la discerner au milieu de tant d'autres ? Il faut prier, mon cher enfant. "Une maison, des richesses, dit le Sage, sont un héritage paternel; mais une femme intelligente et vertueuse est un don de Jéhovah". Souviens-toi du conseil que je vous donnais jadis: "Quand le moment sera venu de vous choisir une épouse, exigez de celle qui sera l'élue de vos coeurs la réplique des douces et aimable qualités de femme chrétienne qui vous ont tant fait chérir votre mère terreste et aussi le reflet des vertus surnaturelles de Marie, votre mère du ciel." Ce même conseil, je te le donne encore aujourd'hui je ne saurais en trouver de meilleur. Celle que tu as choisie répond-elle à cette description ?

—Elle est en tout digne de mon amour.

—Et tu l'aimes beaucoup ?

—Si vous saviez, mon Père, comme elle est jolie !

—La beauté, chez la femme, n'est pas un attribut à dédaigner, "elle rejouit le visage de l'homme, dit encore l'Ecclésiastique, et elle excite au plus haut point son amour. Si la bonté et la douceur sont sur sa langue, son mari n'est plus un simple enfant des hommes, "et Saint Jean Chrysostome ajoute quelque part que la beauté en elle-même est un grand bien puisqu'elle est une nouvelle manifestation de la grandeur et de la bonté de Dieu; mais la beauté seule est un bien fragile et périssable, ce n'est pas sur de telles fondations éphémères que l'on édifie le bonheur de sa vie. La jeune fille que tu aimes est-elle bonne chrétienne, pieuse, modeste, dévouée et pure?...

—Elle a toutes ces qualités.

—Et qu'attends-tu donc ?

—J'ai peur...

—Je ne la connais pas, il va sans dire ?

—Vous devez la connaître. C'est Mademoiselle Alberte Dumont, une employée de papa.

—Attends donc! Mais oui, je la connais, c'est la soeur d'Ovila, un de mes anciens patronés! Je comprends maintenant pourquoi il me parlait de toi... C'est au mieux, alors. Mademoiselle Dumont est la perle des jeunes filles. Sa vie, toute de dévouement et d'abnégation, est un gage de bonheur pour l'avenir. Et tu hésites encore ? Je ne te comprends plus...

—C'est que,...j'ai des scrupules...

—Oui..oui! je vois... tu n'as pas toujours été le bon petit garçon, l'enfant chaste et pieux qui fréquentait jadis mon Patronage... Au contact des laideurs de la vie, tu as du faire de nombreux accrocs à ta vertu... Bah! Jésus sur la croix, pardonna bien au bon larron, mon enfant, sa miséricordieuse bonté est infinie. Avant ton mariage, tu viendras me voir, nous liquiderons ensemble cet affreux passé, l'absolution divine que je ferai descendre en ton âme la purifiera...

—Je vous avoue, Père, que là n'étaient pas mes scrupules...

—Qu'y a-t-il de plus ?

—Mademoiselle Dumont n'est qu'une simple employée de mon père, ses études ont été plutôt rudimentaires, elle a vécu jusqu'aujourd'hui dans un milieu bien inférieur à celui où elle sera appelée à vivre avec moi demain, en un mot, nos formations, tant intellectuelles que morales et mondaines sont tellement différentes !..

—Oui! C'est bien l'homme égoiste et orgueilleux de notre siècle factice qui parle par ta bouche, mon pauvre enfant. Nous sommes ainsi faits que nous envisageons avec terreur les obstacles les plus imaginaires et oublions les considérations qui tiennent le plus au coeur de Dieu! Parce que tu as eu un mouvement généreux, parce que pour un instant tu as laissé parler ton coeur, tu es tenté de te ressaisir... poussé par un détestable respect humain, tu veux raisonner contre le bonheur qui s'offre à toi...

—Mais...

—Il n'y a pas de mais, il n'y a qu'un imbécile qui s'obstine à ne pas être heureux. Laisse pour un moment les bêtes conventions le superficiel, le convenu...l'acte que tu veux poser est assez sérieux pour que tu te dépouilles un instant de tes préjugés.

—Enfin...

—Demande à la femme qui sera la mère de tes enfants un coeur tendre et affectueux, une âme droite et pieuse, de véritables instincts de maternité, ce sont les seules vertus qui comptent. Tout le reste, ce n'est que de l'apparat, du clinquant, du superficiel, du postiche. Guidé par l'inspiration divine, le vieux serviteur d'Abraham qui accompagnait Isaac en Mésopotamie, chercher une femme de sa religion à son jeune maître ne s'enquit pas de Rebecca si elle était de haute lignée, si elle était instruite etc. A la jeune fille qui venait remplir sa cruche à la fontaine, il demanda simplement: "Permets que je boive un peu d'eau de ta cruche?" et elle : "Bois, mon seigneur;" et, nous dit la Génèse, elle s'empressa d'abaisser le cruche sur sa main et de lui donner à boire. Plus que dans une toilette somptueuse, dans un langage soigné, il avait discerné en cet acte si simple de charité, en ce charmant et spontané mouvement de bonté du coeur, un gage de félicité pour la vie entière de son jeune maître.

—Mais la différence de classe ?

—La différence de classe ? Est-ce que celà existe en aucun endroit de la terre ? Ne sommes nous pas tous les fils indignes du Divin Maître ?... Et même si par impossible et par absurde, une telle indignité pouvait se produire. si par une loi injuste les êtres issus de telle classe pouvaient n'être pas égaux à ceux issus de telle autre classe, la différence entre l'homme de telle caste qui épouserait telle femme d'une classe inférieure serait bien vite comblée. A sa première maternité, l'épouse acquiert une noblesse si grande qu'elle devient infiniment supérieure à son époux, sa dignité de mère la constitue en quelque sorte la collaboratrice du Dieu

FOURNIER 25

Créateur...

—Et la différence d'instruction, d'éducation ?...

—Où la vois-tu si grande ? Parce que tu as appris le grec et le latin, que tu as étudié les diverses sciences abstraites et concrètes, parce que tu as surchargé ton pauvre cerveau des dires plus ou moins absurdes des philosophes, te crois-tu issu de la cuisse de Jupiter ? Et parce qu'une jeune fille n'est pas bachelière, parce qu'elle n'a pas été élevée au milieu du tourbillon mondain, qu'elle ne sait pas dancer, qu'elle a gagné son pain depuis l'enfance, crois-tu qu'elle ne puisse penser et raisonner justement ? Et puis, la femme possède cette merveilleuse qualité d'être, sinon ignorante, du moins peu instruite sans ridicule, sa justesse naturelle de jugement, ses instincts de femme, lui permettent de toujours éviter l'écueil et son charme délicat nous fait oublier ce que ses discours pourraient avoir de trop léger, diffus et puéril; si bien que celles qui veulent afficher leur sciences en deviennent assommantes et on les rejette en les affublant du titre de bas-bleu.

Et remarque que je te parle de la femme en général, alors que Mademoiselle Dumont n'est pas la femme en général. Elle a une intelligence très brillante, un concept de la vie basé sur la loi divine du Christ, son éducation de famille a été excellente et quelques années de couvent ont d'ailleurs achevé cette éducation. Depuis, elle n'a pas manqué une seule occasion de s'instruire, non de cette science pédante et ridicule; mais de cette science utile qui fait les bonnes mères de famille et assure l'avenir d'une race.

—Alors, vous me conseillez ?

—Marie-toi au plus tôt, mon cher enfant, le plus tôt sera le mieux. Un vieux garçon, c'est du bois sec dans la société...Là-dessus, je te mets à la porte...il est passé dix heures et je n'ai pas encore récité mes Matines. Un dernier conseil: Retourne chez toi, boucle bien vite tes malles, il me tarde d'aller bénir ton mariage.

Mais Etienne laissa encore s'écouler plusieurs jours avant de mettre ce conseil à exécution, il avait voulu tenir la promesse donnée à sa mère. Une longue semaine encore, il traina son ennui de par la ville, sans but, sans joie, sans intérêt, comme celui qui, tous préparatifs faits, attend le moment de prendre un train qui retarde.

Enfin, un matin, le facteur lui apporta, ces quelques mots de sa soeur:

Mon cher Etienne:

C'est bien triste ici depuis ton départ : Maman est nerveuse, papa semble attendre ton retour à chaque train, moi je m'ennuie et puis, il faut bien te l'avouer, j'ai peur d'être désappointée... Cela me causerait tant de chagrin... Ce matin, j'ai rencontré Alberte, elle était triste, me parlant avec des larmes dans la voix et si tu avais vu ses pauvres yeux !

N'oublie pas que tu m'as promis de revenir.

Ta petite soeur,

Ghislaine.

Cet appel de sa soeur était plus que le pauvre amoureux ne pouvait supporter. Alberte avait du chagrin ! !...Il n'y tint plus, et prit le train suivant pour Saint-Hyacinthe.

CHAPITRE XIV

LES BRAISES CACHEES.

Si, depuis qu'il avait fait la connaissance d'Alberte, la vie du journaliste avait été complètement révolutionnée, les mêmes perturbations s'étaient opérées dans celle de l'humble ouvrière.

Insensiblement, elle s'était habituée à la compagnie de ce beau jeune homme si élégant, spirituel et affable. Dans sa confiance naive, elle ne s'était pas demandé où cette fréquentation la conduirait. Le présent était doux et riant et ce présent lui suffisait.

Au départ d'Etienne, que Ghislaine lui avait appris avec maints ménagements et en l'assurant bien que sa promenade n'était qu'interrompue, qu'il devait revenir sous peu, elle avait éprouvé non un chagrin vif; mais un simple regret de voir s'interrompre ces bonnes et affectueuses causeries qui charmaient ses soirées.

Les premiers jours que dura cette séparation, elle n'en souffrit pas trop, son travail la reprit entièrement et elle avait à coeur de ne pas trop s'arrêter à ce souriant incident de sa vie obscure, qui, dans son esprit, devait fatalement demeurer passager.

Mais au bout de quelques jours, elle sentit sa vie tristement vide et sans but, les soirées lui paraissaient longues et ennuyeuses, l'existence même lui devint à charge. En vain voulut-elle réagir, s'intéresser plus encore à ses devoirs de chaque jour, redevenir la jeune fille souriante et insouciante de jadis; elle ne le pouvait plus, elle se sentait changée, il manquait maintenant quelque chose à sa vie....

En sortant de l'usine, ce soir là, elle rencontra Ghislaine.

—Bonjour, ma chère Alberte, je vais justement dans votre quartier, vous voulez bien que je vous fasse un bout de conduite?

—Vous êtes bien gentille, Mademoiselle, et si ma compagnie peut vous plaire, c'est avec plaisir que...

—Mais dites donc, vous paraissez soucieuse et lasse, depuis ces derniers jours, seriez-vous malade ?

—Non, un peu de fatigue seulement.

—Vous travaillez trop aussi, ma chérie, je vais le faire remarquer à papa, il vous faut quelques semaines de vacances.

—Mais non, je vous assure...

—Depuis une semaine, vous n'êtes plus la même: vous, autrefois si gaie, si souriante..

—Ce qui ne prouve pas que je sois malade.

—Si ce n'est pas le corps qui est malade, alors, c'est le coeur.

—Oh! Mademoiselle... murmura l'orpheline en rougissant.

—Vous savez, Alberte, toute l'affection que

j'ai pour vous, vous me connaissez suffisamment pour comprendre que ce n'est pas une simple curiosité qui me porte à vous arracher vos secrets mais l'intérêt que vous vous m'inspirez et le désir sincère que j'ai sinon de vous guérir, du moins de les partager. J ai l'impression d'avoir un peu coopéré à vous susciter ces chagrins..... N'est-ce pas celà ?...

—Mademoiselle...

—Dites-moi le franchement, comme si j'étais votre soeur, n'est-ce pas que c'est à cause de mon frère que vous souffrez ?

—Je n'ai rien à reprocher à Monsieur Normand... Il est venu quelques fois chez nous, il était aimable et cordial, bon et spirituel, il est venu chez nous comme il serait allé ailleurs; pour lui, ces visites n'ont été que des incidents banals dans sa vie... Je vous jure que moi-même, je n'ai jamais nourri la moindre arrière pensée, je ne me suis alors laissée aller à aucun rêve ambitieux.. et que ce n'est que depuis son départ que j'ai réalisé que votre frère ne pouvait plus être simplement un indifférent dans ma vie, qu'il avait fait naître chez moi des sentiments que je n'avais encore jamais connus... Je comprends bien que c'est absurde, que je ne suis ni de sa classe, ni de son niveau intellectuel, qu'avec sa fortune, ce serait une sorte de crime pour moi d'oser jeter les yeux sur lui comme mari possible; mais que voulez-vous, je l'aime... Je vous en fais l'aveu avec honte, Mademoiselle, je sais que tout m'éloigne de lui, que je ne suis qu'une simple ouvrière, qu'une pauvresse que votre père a recueillie... qu'il serait ignominieux de ma part de reconnaître si mal les bontés de ce père...

—Et lui ?...

—Lui! Il est maintenant loin, il ne doit plus songer à moi...Il s'est plu à se faire durant quelques jours un charmant compagnon pour moi, sa voix, quand il me parlait était douce et charmeuse, il m'entourait de sollicitude, recherchait ma compagnie ..... Bah! il a dû maintenant reprendre sa vie habituelle. J'aurai été pour lui un coin souriant de campagne sur lequel on jette un regard charmé; mais que l'on quitte à jamais, dont on se souvient avec un sourire plaisant; mais c'est tout...

—Et qui vous dit qu'il ne souffre pas lui-même ?

—C'est mal, Mademoiselle, de me dire pareille chose...Il souffrirait à cause de moi.. Mais alors, lui aussi m'aimerait ?...

—Avant de partir, Etienne m'a promis de revenir bientôt et m'a chargé de vous le dire. Je n'ai pas d'abord voulu vous en parler, son départ ne semblant pas vous troubler; mais quand j'ai constaté que vous paraissiez soucieuse, que vous aviez du chagrin, j'ai cru de mon devoir de ne plus hésiter...

—Mais il y a quinze jours qu'il est parti..

—Il m'a promis de revenir.

—Vous a-t-il écrit?

—Non.

—Vous voyez bien que j'aurais tort d'espérer... et puis, d'ailleurs, si Monsieur Normand venait m'offrir de devenir sa femme, aurais-je le droit de lui dire oui ?

—Soyez persuadée que si mon frère vous faisait une telle demande, c'est qu'il aurait l'entière approbation de papa et de maman.

—Allons, me voici rendue, aurevoir, Mademoiselle, je vais essayer d'être forte et courageuse. Quoiqu'il advienne, je vous remercie de votre tendre bonté...

—C'est que, voyez vous, Alberte, moi aussi, j'ai mon secret que je m'efforce de cacher aux miens. Souvent je pleure en cachette, quand je suis seule...mais devant papa et maman, devant les ouvriers de l'usine, je m'applique à paraître la plus heureuse et la plus souriante jeune fille de la ville. Allons, à bientôt et, entendez-moi bien, il me faut de nouveau votre exubérante gaiété.

Rentrée chez elle, Alberte trouva la demeure déserte. Ovila n'était pas encore revenu du Patronage et Alice avait été retenue au bureau. Elle voulut, comme par le passé, vaquer aux travaux de la maison, préparer le souper; mais, le coeur trop longtemps contenu, elle éclata en un long sanglot.

Elle s'enfuit dans sa chambre, se jeta sur son lit et s'abandonna à sa douleur.

Combien de temps resta-t-elle ainsi prostrée? Elle-même aurait été en peine de le dire Elle fut soudain réveillée de sa torpeur par Alice qui se penchait tendrement vers elle.

—Tu as de la peine, ma chérie..Tu souffres, ma pauvre petite et je devine la cause de ton chagrin.. Tu t'étais laissée aller à des rêves trop beaux... Tu avais cru devoir attendre des autres la somme de bonté désintéressée dont tu as toujours fait preuve. Pauvre petite, ton rêve était trop beau... Nous qui sommes les humbles, les pauvres, les obscures, il ne faut pas trop laisser pousser les ailes à nos désirs...

—Maman Alice, je suis si malheureuse!..

—Ma douce petite, comme ta douleur me fait mal !...Je suis la grande coupable aussi, j'aurais du comprendre, je n'aurais pas dû laisser Monsieur Etienne entrer dans notre intimité; mais cela s'est fait insensiblement et puis, il était si aimable, si brave compagnon...tu semblais tant te plaire en sa compagnie..Pardonne-moi, ma chère petite, de n'avoir pas su t'épargner ce chagrin...

—Te pardonner, à toi, la plus sainte, la plus aimante des soeurs ?

—Oui, pardonne-moi, car j'aurais du prévoir! J'ai manqué de sagesse. Moi qui ai promis à maman et à papa de toujours les remplacer avec vigilance auprès de toi et d'Ovila...J'ai un moment oublié que ton coeur était encore jeune. j'ai oublié qu'à vingt ans, l'amitié d'une jeune fille pour un jeune homme dégénère infailliblement en amour...Je suis la grande coupable !

—Il est parti...

—Oui, depuis dix jours et il ne faut pas trop désirer son retour. Il est parti et celà vaut mieux, je le comprends maintenant. Le temps passera qui guérit bien des maux, qui insensiblement atténue les sentiments les plus vifs. A vingt ans, l'oubli vient vite...

—Mais je l'aime ! ! !

—Oui, mon petit, je ne le sais que trop et

je sais aussi ce qu'il en coûte à un coeur sincère de se reprendre Une fois dans ma vie j'ai éprouvé ce même sentiment. J'avais vingt ans comme toi, j'étais sur le point de me fiancer avec...Bah! qu'importe le nom, tu ne le connais pas d'ailleurs. C'était trois ans après la mort de notre chère maman. Nous nous connaissions depuis l'enfance, nous nous voyions souvent et un soir ce jeune homme vint demander ma main à papa. Notre père n'osait refuser et moi-même, j'étais sur le point de dire le oui fatal quand Ovila, qui n'avait que six ans, m'appela de sa chambre où je l'avais couché immédiatement après souper. Je montai auprès de lui, il me passa ses bras autour du cou et se blottit sur moi. De ta chambre, tu m'avais entendue monter et tu vins à ton tour de blottir tout près de moi. Devant le spectacle de vos deux enfances que mon mariage allait une seconde fois spolier des soins d'une mère, j'ai compris que le devoir me commandait d immoler mon coeur. Je refusai.

—Tu as fait celà pour moi !

—Je ne veux pas me faire plus héroique que de raison. Je t'avoue que j'ai pleuré toute cette nuit là. Le lendemain, je suis allée m'agenouiller sur la fosse de notre mère, lui demander la force de faire taire mon coeur pour ne plus écouter que la voix austère du devoir...

Si je te confie ce sacrifice qui fut peut-être le plus grand de ma vie, ce n'est pas pour poser à l'héroine; mais c'est pour te démontrer que dans notre pauvre vie d'ouvrière, il faut s'en remettre entièrement en la miséricordieuse providence de Dieu, et n'attendre que d'elle la somme de bonheur qui sera notre lot. Laissés à notre appétit et à notre imagination, nos désirs seraient trop ambitieux pour être réalisables.

—Je ne veux plus te quitter.

—Et tu aurais tort, ma chérie. Aujourd'hui, les graves devoirs qui m'interdisaient de me marier n'existent pas pour toi, tu es libre, tu es jeune et si un homme que tu aimerais venait te demander de lui consacrer ta vie, ce serait avec cette joie mêlée de crainte et de tristesse qu'éprouvent alors toutes les mères, que je te verrais partir. Mais le rêve sur lequel tu pleures aujourd'hui était trop beau pour devenir jamais une réalité. Monsieur Normand est d'une classe où l'on prend plaisir à fréquenter une ouvrière dont on admire la grâce, la beauté et l'esprit; mais où jamais l'on ne se hasarde à en faire sa femme.

—Et cependant, je sens qu'il m'aime.

—Et comment pourrait il en être autrement? N'es-tu pas en tout digne de lui ? Mais alors, si de mesquins préjugés l'empêchent de laisser libre cours à son coeur, ne le regrette pas trop, car il ne méritait pas de posséder jamais pour femme l'être bon, tendre et affectueux que tu es. Il ne faut plus songer à lui autrement que comme à un ami charmant que l'on rencontre au hasard d'un voyage et dont le souvenir reste souriant et joli, un coin ensoleillé dans notre vie humble et obscur. Nous sommes, après tout, de petite violettes des prés et des bois qu'il serait malhabile de vouloir transplanter en d'opulents parterres.

—Tu es sage, toi et si courageuse !

—Tu le fus jusqu'à ce jour et tu la redeviendras. Allons, sèche bien vite tes chers yeux, regarde moi, il me faut te voir sourire, autrement je ne me pardonnerais jamais d'avoir si mal veillé sur toi...

—Je te promets d'être courageuse.

—Oui, oui! je le sais, ce ne sera qu'un orage dans ta vie, celà passera et bien vite encore. Bientôt, quand resplendira de nouveau le soleil, tu souriras d'avoir pleuré.

Câlinement, avec toute la tendre sollcitude d'une mère, la grande soeur essuya les dernières larmes, chaudes encore, fit refleurir le sourire sur ces lèvres vibrantes ; mais lorsque le repas terminé, les menus travaux de menage complétés, Alberte se retira dans sa chambre, Alice, qui, quelques instants plus tard était venue border son lit et lui donner le baiser du soir, sentit la froide amertume d'une larme sur la joue de sa petite soeur chérie.

CHAPITRE XV

LE FEU QUI PETILLE.

La demie de midi venait de sonner et avec son habituelle ponctualité, la famille Normand était attablée.

—Suis-je en retard ?

C'était Etienne qui, tout joyeux, venait de faire son entrée dans la salle à manger.

—Si je me suis fait attendre, il faut vous en prendre à cette tortue de locomotive qui oubliait que chez nous, on dine à midi vingt précis.

—Etienne! s'exclamèrent avec joie les trois occupants de la table.

—Viens vite t'assoir, mon cher enfant, reprit Madame Normand, et toi, Ghislaine, sonne Victoire, qu'elle apporte un quatrième couvert.

—Tes affaires sont donc terminées ? s'informa avec un grand sérieux, la jeune fille, pendant qu'on disposait le couvert de son frère.

—Pas tout à fait, soeurette; mais avant de procéder plus avant, j'avais besoin des conseils de papa et de maman.

—Hum! c'est grave... et mon avis à moi, on ne me le demande pas ? Tu comptes donc ma sagesse comme quantité négligeable ?

—Loin de moi cette atroce pensée et cependant, je dois t'avouer que dans les circonstances, c'est aux conseils de papa et de maman seuls que je dois recourir. Ainsi donc, quand le repas sera terminé, je te prierai bien poliment d'aller faire un tour dans le parc...

—Oui, comme la petite oie blanche de la comédie: "Blanche, regarde par la fenêtre... Blanche, va admirer les fleurs de la serre !" Pourquoi ne pas me recommander aussi de ne pas écouter aux portes ?

—Peut-être serait-il plus sage de le faire.. depuis notre grand'mère Eve, je me défie de la discrétion souvent douteuse de celles de votre sexe.

—Tiens, moi je parie qu'il y a une Eve dans ton secret ?...

—Trop curieuse, ma petite...

—Mais tout de même, c'est ahurissant à la fin... de quelque coté que je me retourne, je me vois entourée de gens à secret. Depuis ton départ, maman n'est plus la même, papa est tout chose et jusqu'à mon amie Alberte, que j'ai rencontrée ces jours derniers et qui avait une mine de mystère...

En entendant prononcer ce nom, Etienne avait tressailli visiblement à la grande satisfaction de la jeune fille qui se disait que si la simple évocation du nom de son amie avait produit une telle impression sur son frère, c'est qu'elle n'était pas étrangère à son retour.

—Allons, reprit l'espiègle, je vois bien que vous avez hâte de vous débarrasser de moi, Toi, Etienne, tu brules du désir de dire ton grand secret et comme je n'ai pas voix au chapitre, je vous quitte. Je serai au jardin. Quand vous aurez terminé votre petit conciliabule, vous me ferez signe.

—Mais non, soeurette, je ne veux pas écourter ton dîner.

—Oui, oui, à tantôt.

Dès que la jeune fille fut sortie, Etienne reprit sa place entre son père et sa mère qui, à la vérité, semblaient très anxieux de l'entendre.

—Quand je vous ai quitté si précipitamment, il y a une dizaine de jours, papa, j'ai donné comme raison de mon départ subit une affaire urgente qui me rappelait là-bas; je dois vous avouer franchement que cette excuse n'était qu'un prétexte...

—Je m'en suis un peu douté, mon garçon.

—J'étais alors dans une terrible alternative, dans une poignante impasse.... Une résolution s'imposait, grave, très grave et maman, à qui je m'en étais ouvert, m'avait conseillé de murement réfléchir...

—Oui, oui! je sais.. Monsieur mon fils, jusqu'à ce jour récalcitrant au feu de l'amour avait trouvé son Waterloo en notre bonne ville... Une toute petite ouvrière, une de mes employées, avait fait battre son coeur, alors, en stratégiste expert, il avait résolu d'opérer une savante retraite, espérant que le temps, la distance, la diversion le sauveraient... Pauvre naif! L'amour est comme ces lampes à arc qui éclairent la nuit des rues et autour desquelles des milliers de lucioles évoluent sans cesse. Regarde les voler autour de la sphère lumineuse, éblouies, palpitantes, conscientes du danger dont elles s'éloignent pour s'en rapprocher de nouveau jusqu'à ce que médusées elles aillent se précipiter dans le globe brulant d'où le lendemain matin, le préposé retirera leurs frêles cadavres. Nous ne sommes pas plus forts que ces éphémères devant la fascination du dieu charmeur. L'homme propose, le coeur dispose...Est-ce bien celà ?...

—Comment savez-vous ?

—Si tu crois que c'était si difficile à deviner pour un vieux commerçant retors comme moi !

—Mais alors, vous savez ?

—Tout ce que je sais, c'est que tu aimes Alberte Dumont, ma petite contremaîtresse, et celà me suffit.

—Dois-je comprendre, mon fils, que ta décision est maintenant prise, que les sérieuses objections que nous avons examinées ensemble l'autre jour ne t'effraient plus ? s'enquit Madame Normand.

—Je suis venu vous demander un dernier avis avant de prendre une décision définitive.

—Et quelles étaient donc ces graves objections ?

—Notre fils me disait alors que la grande différence d'éducation tant familiale que secondaire, la disparité d'instruction qui existaient entre lui et cette jeune fille, la promiscuité à laquelle elle avait été contrainte par les nécessité des la vie, toutes ces diverses circonstances fortuites qui ne diminuent en rien le caractère d'Alberte, mais pourraient plus tard constituer un obstacle à leur bonheur commun l'effrayaient.

—Même aujourd'hui, je ne suis pas sans crainte, maman et cependant je sens que la vie loin de Mademoiselle Dumont serait pour moi un fardeau.

—La femme, je te le répète, doit être la collaboratrice de l'homme, son associée intime; il doit retrouver chez elle la réplique de ses rêves, de ses enthousiasmes et de ses ambitions. Quelle sera sa vie s'il y associe une femme qui n'aurait pas la pleine compréhension de son âme ? Comment se fait-il que tant de jeunes gens, merveilleusement doués, ayant au collège donné les plus belles espérances, ne donnent pas de hautes réalisations, restent assez médiocres dans l'ensemble ? Tu dois te souvenir comment répondait à cette angoisante question le saint prêtre que je te citais.

—Oui, mère, j'ai encore présente à la mémoire sa réponse si catégorique : "Parce que, neuf fois sur dix, ils épousent une femme médiocre". Mais Mademoiselle Dumont n'est pas une femme médiocre !

—Mais sa définition de la femme médiocre est très explicite aussi: "parfois bonne mère, et chrétienne parfaite, mais qui, par son éducation intellectuelle et morale, ne pouvait et ne devait pas épouser cet homme, parce qu'elle n'est pas au niveau, n'a pas ce qu'il faut pour comprendre son mari, le seconder dans sa carrière et l'aider à donner sa pleine mesure".

—Ta! ta! ta! qu'est-ce que vous me chantez-là? interrompit le minotier, qui avait jusqu'à ce moment écouté son épouse impassivement. Pourquoi tant de jeune gens, si bien doués, dites-vous, font souvent faillite dans la vie ? Pourquoi je vous le demande ? Parce qu'ils auraient épousé des femmes qui ne seraient pas à leur niveau intellectuel ? Allons donc, vous me faites rire. Et vous prétendez avoir l'expérience de la vie ? Regardez donc autour de vous.. ne vous contentez pas simplement de paroles voyez la vie, la vie qui se chargera de vous prouver la fausseté de cette assertion. Quels étaient les élèves brillants de ta classe, Etienne ? Toi... Et qu'as-tu fait? Tu as écrit des lignes stériles, tu as acquis une certaine gloriole, tu as surtout semé sur ton passage le sarcasme qui engendre le découragement, qui rebute l'effort... je te le demande bien franchement, est-ce là l'apport

que l'on était en droit d'attendre de toi ? Je ne suis qu'un ignorant, je suis forcé d'avouer que je suis absolument inapte à juger du mérite de tes écrits; mais ce que je sais, ce que je comprends avec mon gros bon sens de meunier, c'est que pas une misère, pas une douleur, par une désespérance n'en a été adoucie... Et cependant, tu ne peux t'en prendre à ta femme, puisque tu es resté célibataire... Et après toi, quels étaient ceux qui offraient les plus belles espérances d'avenir. Je les connais tous ces premiers de ta classe: Jean Labrie...A sa sortie du collège, il a étudié la médecine et végète encore dans une campagne ignorée où il est une cause de scandale pour tous par son ivrognerie. Il rend affreusement malheureuse une douce petite femme qu'il a épousée pour son argent. Est-ce la faute de sa femme s'il est maintenant une épave? Tu sais très bien que dès ses années d'Université, il était déjà ivrogne avéré. Louis Gauvin ?...Il a épousé une brave fille de son village, pas très instruite, pas très brillante et cependant, il est maintenant à la tête d'une très importante étude d'avocats de la métropole. Pierre Lauzon ? Tu sais qu'il est encore célibabtaire ce qui ne l'a pas empêché de devenir une autre épave. Et regarde dans chaque classe qui a passé durant ton stage au collège et tu feras la même constatation. Pourquoi ces êtres si merveilleusement doués deviennent trop souvent d'affreux ratés ? C'est qu'ils manquent de cette qualité si précieuse qui fait le seul vrai succès : L'endurance. L'endurance qui n'a pas peur de l'effort journellement répété, de l'effort lent et ingrat dont les résultats sont à peine perceptibles, mais dont la somme constitue le succès. L'endurance, la force de caractère, la volonté qui sait s'arrêter à une chose et la vouloir fermement, la persévérance qui sait se proposer un but et peiner tant que ce but n'est pas atteint, sans se soucier du temps qui passe, des obstacles qui s'accumulent à chaque pas, sans se laisser distraire par les plaisirs vains et stériles qu'offre le monde. Pourquoi si souvent ces être remplis d'espérances pour l'avenir échouent si misérablement ? C'est que trop souvent ils sont confits d'orgueils, que leurs vains succès de collège leur a monté la tête, qu'ils croient devoir récolter le succès dans la vie sans y avoir taillé leur place au prix d'un travail constant et acharné... Il est si facile, devant ces misérables faillites, d'en rejeter gratuitement la faute sur la femme, la compagne si vite désabusée qui espérait trouver auprès d'eux le bonheur rêvé...

—Tu es un galant avocat pour la femme, mon cher Pierre.

—C'est que je considère la femme non comme une collaboratrice au sens que lui donnent certains rhéteurs modernes....Sa collaboration à mon sens doit se confiner à son intérieur, elle doit être la gardienne du foyer, l'ange, comme disaient si gentiment nos pères, et pour cette collaboration, on ne doit pas lui demander de produire de diplomes d'instruction académique. La femme est l'associée discrète et silencieuse de l'homme dans la bataille de la vie, son action ne doit pas s'extérioriser hors du foyer autrement que par la douce et bienfaisante influence qu'elle exercera sur son époux et sur les enfants qu'elle lui donnera. Demande à celle que tu veux choisir pour femme l'amour qui panse les plaies reçues à la bataille de la vie, vivifie les coeurs, rallume le courage, maintient le feu sacré. Demande lui également la piété qui sera le gage de serénité de ta vie, l'assurance que ton foyer sera à jamais respecté et que lorsque surviendra l'épreuve, tu pourras en sa compagnie chercher en Dieu le baume régénérateur qui guérit toutes les plaies. Que cette jeune fille soit instruite, qu'elle excelle dans tous les arts, qu'elle soit issue de la plus haute famille que tu puisses imaginer, qu'elle soit tout ce que vous voudrez, elle sera une cause certaine d'échec dans la vie d un homme s'il lui manque le coeur qui sait aimer. Mais qu'elle soit bonne, douce, aimante, pieuse, qu'elle ait inné en son âme le sentiment de la maternité, la maternelle affection qu'elle aura souvent à répandre sur ce grand enfant que sera son mari et elle aura les seules vraies qualités qui constituent la femme chrétienne, celle que l'on est heureux de voir pour mère à ses enfants, toujours elle demeurera l'ange du foyer. Et toi-même, ma chère bonne, si tu as toujours été pour moi une collaboratrice si précieuse, sans jamais aucune défaillance, toujours souriante et dévouée, c'est qu'en plus d'une intelligence admirable, tu avais un coeur plus admirable encore...

—Papa, vous parlez comme le Père Eugène...

—Comment? Tu étais allé demander conseil au bon Père et tu me le disais pas ? Je suis heureux de me trouver en si bonne compagnie.

—Ainsi, Pierre, tu crois ?

—Je crois que le jour où je verrai mon fils épouser cette bonne et douce Alberte Dumont, je serai le plus heureux mortel et je considérerai lui avoir assuré un héritage beaucoup plus précieux que les quelques milliers de dollars que ma vie de labeur aura accumulés.

—Que vous êtes bon, mon père !

—Tu as peut être raison, mon Pierre, j'avais échafaudé des rêves plus ambitieux, le tien est plus beau et plus solide.

—J'ai faim, moi, peut-on entrer ? demanda Ghislaine, qui venait de frapper à la porte de la salle à manger.

—Pauvre chère Ghislaine, nous t'avions oubliée. Viens bien vite que nous te communiquions l'heureuse nouvelle !

—Pas n'est besoin, papa, je sais...

—Comment? As-tu deviné, toi aussi ?

—Peut-être un peu...et puis... il ne faudrait pas m'en vouloir, en revenant du jardin, un tout petit peu...oh! un tout petit peu.... j'ai écouté à la porte ! !...

CHAPITRE XVI.

LE FEU QUI SCINTILLE.

Rentrée la première au logis, Alberte s'était empressée de faire les préparatifs du souper. Comme elle l'avait promis à sa

soeur, elle voulait être forte et courageuse, jeter un voile sur le passé trop enchanteur qui avait un moment troublé sa vie et reprendre l'existence humble et routinière de jadis.

—Alberte! Alberte! s'écria Alice en entrant.

—Qu'as-tu donc, ma chérie, tu es toute nerveuse? lui répondit-elle en accourant vers sa soeur.

—Ce qu'il y a ? Une nouvelle merveilleuse et qui va te rendre ta joie et ton sourire ! Si tu savais comme moi-même je me sens heureuse ?

—Mais enfin?

—Viens ici, tout près de moi, et surtout, sois bien calme, bien forte dans le bonheur comme tu l'as été dans l'adversité. C'est si inespéré ce bonheur qui t'arrive...

—Il est revenu, n'est-ce pas ?

—Oui,ma chérie, il est revenu... mais ce n'est pas la grande nouvelle... Ma chérie, sois calme, sois raisonnable. Monsieur Etienne va venir nous rendre visite ce soir...

—Lui !

—Et au cours de cette visite, il va te demander de devenir sa femme...

—Sa femme!... Et Alberbte, pâle, les lèvres frémissantes, demeura un long moment interdite pour éclater ensuite en un long sanglot...

—Ne pleure pas, ma chérie, ne pleure pas.. Le bonheur, ça fait sourire !

—Sa femme !... Mais comprends-tu Alice ce que celà signifie ? Moi, l'ouvrière obscure...un tel bonheur !

—Allons, vite, sèche-moi ces yeux là, fais-toi belle pendant que je vais achever de préparer le souper...

—Oui, ma bonne Alice; mais dis moi d'abord comment tu sais cela ? C'est si beau que je crois rêver.

—Non, tu ne rêves pas, ce n'est pas un songe... C'est à moi, la petite mère, qu'on s'est d'abord adressé. Tu ne saurais concevoir quel fut mon étonnement, cet après-midi, de voir entrer dans le bureau, Monsieur Normand suivi de son fils. Le patron devait, à son retour du dîner, me dicter certaines lettres, comme c'est l'habitude et en le voyant entrer, j'allai frapper à sa porte, munie de mon calepin et de mon crayon; mais lui:

"Non, pas pour le moment, nous avons auparavant à causer ensemble de choses plus sérieuses".

Je me demandais, craintive, si le patron ne voulait pas me faire des reproches au sujet des visites de son fils ici, je ne savais quelle contenance prendre; mais lui, avec son bon sourire bienveillant: "Prenez un siège, Alice, le sujet que nous avons à discuter est assez important pour que nous y consacrions l'après-midi s'il est nécessaire. Imaginez-vous, ma bonne Alice, que ce grand garçon est amoureux de votre petite soeur". Tu comprends que le sang me coulait par torrents dans les veines et que si un poids bien lourd venait de m'être enlevé du coeur, j'étais en proie à des sentiments si forts que j'en perdais presque la tête. "Il voulait, continua le patron, aller faire directement sa demande; mais j'ai songé qu'il serait plus sage de nous adresser d'abord à vous. Ces jeunes gens sont tellement fats qu'ils s'imaginent facilement être aimés de toutes et de chacune. Si sa demande devait être repoussée, je voudrais lui éviter l'humiliation d'un refus. Je sais qu'Alberte n a aucun secret pour vous. Croyez-vous que réellement elle aime mon fils ?" Je ne pouvais nier après tes confidences d'il y a quelques jours; mais je ne voulais pas donner une réponse à la légère, tant de raisons s'opposaient à votre union. Bien à contrecoeur, mais afin que plus tard on ne puisse pas t'accuser de n'avoir pas uniquement fait un mariage d'amour, j'ai fait valoir toutes les raisons qui auraient pu militer contre ce mariage avec Monsieur Etienne: différence de position sociale, différence d'éducation, et que sais-je encore. A chacune de mes objections, la figure ouverte du patron se faisait plus épanouie encore, il semblait me savoir gré de mes scrupules. Quand j'eus, au meilleur de ma connaissance, exposé les objections que je croyais en conscience devoir apporter, il se leva et, se plaçant devant moi: "Tout ce que vous venez de dire est bien sensé, mon enfant, vous avez plaidé une mauvaise cause avec ce que l'on est convenu d'appeler une logique impeccable; mais il n'est pas question de logique ici, il est question d'amour. Or, l'amour ne discute pas et il a bien raison... Je vous ai laissée parler sans vous interrompre; mais maintenant, je vous pose de nouveau ma question: "Croyez-vous qu'Alberte aime réellement mon fils ?"

—Mais...

—Il n'y a pas de mais, c'est une réponse à ma question que je veux, une réponse franche et délibérée. Si ce doit être non, si mon fils n'a pas su gagner le coeur de votre soeur, ceci demeurera un secret entre nous, je ne voudrais pas qu'un faux sentiment de reconnaissance envers moi ou les miens vous dicte votre réponse ou celle d'Alberte...

—Mais Monsieur, n'avez vous pas constaté que depuis ces derniers jours Alberte a perdu sa gaité d'autrefois, n'avez vous pas compris que devant ce qu'elle croyait un abandon de la part de Monsieur Etienne, elle dépérit visiblement ?...

—Alors ?

—Alberte aime profondément Monsieur votre fils, elle l'aime avec toute l'ardeur de son âme naive et confiante, elle l'aime comme on ne sait aimer qu'une fois dans sa vie et si son beau rêve n'avait pas dû se réaliser, je comprends bien qu'elle aurait à jamais perdu sa douce gaité. Elle ne se serait pas plainte, elle aurait souffert dans le silence; mais la plaie faite à son coeur aurait saigné toujours.

—Que vous êtes bonne, Mademoiselle, de me parler ainsi et que je suis heureux de n'avoir pas passé près du bonheur sans le cueillir, s'exclama ton futur fiancé, je l'aimerai tant, votre petite soeur, je la rendrai si heureuse qu'elle me pardonnera ces jours d'angoises par lesquels elle a passé.

—Ma chère Alice, continua Monsieur Normand, je vous remercie de ce grand bonheur que vous apportez dans la vie de mon fils.

Les quelques objections que vous avez fait valoir, il y a un instant, sont une nouvelle preuve de votre délicatesse; mais, encore une fois, quand il est question d'amour, ces futiles considérations sont bien vite effacées. Ainsi donc, ce soir, mon fils ira lui-même chercher la confirmation du bonheur de sa vie".

Et maintenant, petite soeur, viens vite te mettre à table, il ne faut pas te laisser surprendre par ton futur mari, ta toilette inachevée.

—Il va falloir me mettre belle ce soir !

—Viens souper d'abord, nous songerons à la toilette ensuite.

—On est gai ici, ce soir! Eh quoi! on rit et l'on pleure ? demenda Ovila qui, en entrant avait surpris le reflet d'une larme sur les joues de sa soeur cadette.

—Petit frère, embrasse-moi bien fort !

—Toujours à ta disposition, ma chère Alberte, pour aussi plaisante corvée ! Mais enfin, me diras-tu le pourquoi de cette effusion ?

—Devine ?

—Tu as eu une augmentation de salaire ?

—Mieux que celà...

—A moins que nous ayions fait un héritage, ce qui est fort problèmatique.

—Mieux que cela encore.

—Enfin, je donne ma langue au chat !

—Alberte se marie !

—Albrete! Et avec qui?

—Mais comme par le passé, je resterai toujours la petite soeur affectueuse et dévouée...

—Et quel est le Prince Charmant ?

—Tu ne l'as pas deviné ? Avec Monsicur Etienne...

—Vraiment? Que je suis heureux pour toi, petite soeur. Laisse-moi te féliciter. Souviens-toi, je t'avais prédit qu'il viendrait, le Prince Charmant... et tout à fait charmant encore...

—Mettons nous vite à table, il ne faudrait pas être en retard.

Le souper fut gai et rapide. Ovila, qui n'en pouvait croire ses oreilles, posait questions sur questions. S'il s'était douté ? Il avait bien vu le fils du patron fréquenter l'humble demeure; mais jamais il n'aurait rêvé un tel bonheur pour sa soeur... et cependant, comme elle méritait bien la félicité qui l'attendait. Il lui était très sympathique, ce joli garçon si affable, si poli, aux manières cordiales et simples; on se trouvait tout de suite à son aise avec lui. Il est vrai que leur petite soeur allait bien leur manquer, la demeure deviendrait grande et vide à la suite du départ d'Alberte; mais enfin, on s'en consolerait en songeant à sa souriante destinée...

A peine sortie de table, Alberte monta dans sa chambbre d'où elle sortait une demi-heure plus tard, radieusement belle en sa simple toilette de fil.

Impatiente, elle vint s'asseoir au vivoir, ouvrit un livre et voulut lire; mais son âme était trop agitée, elle ne pouvait arrêter son attention sur les passages parcourus. Elle se leva, plaça un disque sur le gramophone, une de ces partitions d'opéra qu'elle aimait tant; mais la musique elle-même, loin de calmer sa nervosité, l'irritait. Elle n'attendit pas la fin du morceau, poussant la déclic de la machine, elle reprit son livre et vint s'asseoir. En face d'elle, le portrait de sa mère lui souriait et cet incident lui parut de bon augure. "Douce maman, dit-elle mentalement, toi qui du haut du ciel es témoin de mon bonheur, recois-en l'hommade !"

Le timbre retentit.

Alice était allée répondre et Alberte, le coeur palpitant, entendit une voix bien connue prononcer son nom. Puis l'élégante silbouette d'Etienne se dessina dans l'encadrement de la porte.

La jeune fille voulut se lever; mais ses jambes se refusaient à la soutenir. D'ailleurs, Etienne était déjà à ses côtés, sa voix aimée, lui arrivait vague, imprécise, comme en un rêve, et cette voix se faisait douce et caressante, palpitante d'émotion, ardente de prière et d'amour. "N'est-ce pas, Alberte, que c'est vrai, vous voulez bien devenir ma femme"? put-elle enfin saisir au milieu de son trouble.

Mais elle était encore incapable de prononcer une seule parole, sa douce figure était devenue moite et blanche, ses lèvres frémissantes et exangues tremblaient d'émotion, impuissantes à articuler un seul son. Alors le jeune homme leva son regard vers ses yeux, ses beaux yeux que les larmes de joie sertissaient de diamants et qui, plus que toute vaine parole, disaient sa réponse.

Avec dévotion, Etienne prit sa main, et à son doigt effilé, il glissa l'anneau des fiançailles. Lentement, Alberte inclina la tête vers lui et sur ses lèvres palpitantes et fiévreuses, il déposa son premier baiser.

CHAPITRE XVII.

LA FLAMBEE LUMINEUSE.

Les fiançailles furent courtes. Maintenant que les deux jeunes gens s'étaient fait l'aveu de leur mutuel amour, ils avaient hâte de le voir en son plein épanouissement.

Dès la semaine suivante, Alberte quittait l'usine, ce qui intrigua au plus haut point les bonnes commères de la ville qui n'avaient pas été sans remarquer les assiduités du fils du meunier auprès de l'orpheline.

Le mariage fut fixé aux premiers jours de septembre. Etienne, heureux maintenant quoiqu'impatient de l'être plus encore, était dès la fin de la semaine retourné à Montréal où il avait repris avec un admirable entrain sa profession de journaliste.

Revenu de ses idées noires, il comprenait maintenant que dans tout état, il y a des heures pénibles à passer, que le faix du travail, que la peine quotidienne est une épreuve imposée à tout être humain et qu'il faut accomplir avec joie et résignation si nous voulons que nos efforts soient méritoires aux yeux de Dieu.

Après tout, sa profession de journaliste n'était pas aussi ingrate qu'il s'était plu à la représenter. La besogne était dure quelquefois; mais par contre, quelle compensation! Et puis, n'était-ce pas un tremplin

d'où l'on pouvait aspirer à autre chose ?

Etienne s'était repris à redorer ses rêves...Avec une compagne aussi accomplie qu'Alberte, il saurait bien devenir plus qu'un simple chroniqueur...Le champ était si vaste qui s'ouvrait devant lui: la politique, les oeuvres sociales, ces grands mouvements de renaissance ou du moins, de reveil national...

Deux fois la semaine, il prenait le train pour Saint-Hyacinthe où, impatiente et fébrile, Alberte l'attendait. Et c'était alors de bonnes et douces causeries au cours desquelles les amoureux se dévoilaient de nouveaux recoins de leurs coeurs et dont ils sortaient plus tendrement épris.

Madame Normand aimait trop son fils et surtout, elle était trop intelligente pour n'avoir pas accepté de gaiété de coeur l'anéantissement des projets d'avenir qu'elle avait conçus pour son fils. Fidèle à sa promesse, elle avait accueilli Alberte avec une effusion toute maternelle. Comment d'ailleurs, n'aurait-elle pas pu lui être reconnaissante devant le bonheur de son fils ?

De son côté, l'industriel jubilait. Ce mariage répondait amplement au concept qu'il se faisait de la vie, dans laquelle on doit éviter toute complication inutile, que l'on doit laisser diriger par les impulsions du coeur et non pas de futiles considérations de convenances, la crainte des préjugés et du qu'en dira-t-on. Quant à Ghislaine, devant ce qu'elle considérait un peu comme son oeuvre, elle était aux anges.

Les semaines, longues pour les fiancés, s'écoulaient bien rapidement, trop rapidement même pour les orphelins de la rue Concorde... ils comptaient maintenant les jours les séparant de la date fatale où leur petite soeur les quitteraient... Ce serait si triste quand elle ne serait plus là !

Mais devant Alberte, ils se gardaient de toute allusion à leur prochaine solitude, ils la voulaient toute à son bonheur. Et ce bonheur était si beau qu'il y aurait eu crime à l'assombrir.

—Sais-tu ce que m'a appris Monsieur Normand, cet après-midi, petite soeur ?

—Quoi donc encore? Depuis que notre mariage est décidé, ce bon Monsieur Normand ne cesse de me combler.

—Il vient d'acheter, pour son fils et pour toi, un magnifique cottage, à Outremont.

—Que je suis heureuse! Et tu sais, je veux que ta chambre et celle d'Ovila soient toujours prêtes pour vous recevoir. Vous viendrez souvent me voir, n'est-ce pas ?

—Bien souvent ma chérie. Et d'ailleurs, comment pourrions-nous demeurer longtemps sans te voir ?

—Et tu sais, Etienne veut absolument que, même loin de vous, je n'en continue pas moins à contribuer aux frais de notre foyer. Il m'a fait promettre que le collège d'Ovila demeurerait à sa charge. Tu comprends que je n'ai pas osé refuser.

—Bonne petite soeur! Mais avoue que si ton fiancé a exigé cette promesse, tu lui en as bien un peu inspiré la demande ?

—Oh! si peu ! Si tu savais comme il est tendre et prévenant, comme il sait deviner tous mes désirs ?...

Enfin, le grand jour arriva où Mademoiselle Alberte Dumont, l'orpheline pauvre, simple contremaîtresse d'une usine de pâtes alimentaires, devint, par le seul mérite de ses grands yeux, le charme de sa personne et surtout, le prestige de son âme chaste et pure, l'épouse du journaliste éminent, Etienne Normand, le plus riche héritier de la ville de Saint-Hyacinthe.

La cérémonie fut célébrée dans la plus stricte intimité. Pour cette circonstance, le bon Père Eugène, suivant sa promesse, était venu de Québec, et c'est lui qui avait, de sa main paternelle, fait descendre du ciel la bénédiction nuptiale sur les nouveaux époux.

"Encore un de mes enfants sur le chemin du vrai bonheur terrestre", ne put-il pas s'empêcher de se rendre le témoignage, en enlevant ses habits sacerdotaux." Je vous remercie, mon Dieu, d'avoir été quelque peu l'instrument de l'édification de ce nouveau foyer où votre saint nom sera béni!"

Immédiatement après le célébration, les époux partirent en automobile, cacher leur bonheur dans la vieille demeure familiale de Saint-Judes, suivant le désir qu'en avait exprimé Alberte.

Par acquit de conscience, Etienne avait bien proposé le fastidieux voyage de noces. On irait visiter les chutes Niagara ou bien le Saguenay et même Atlantic City; mais la jeune femme lui avait répondu, câline: "Non, pas à présent... plus tard, quand notre intimité sera plus complète, nous irons, si vous le désirez, faire de beaux voyages, visiter les coins riants de notre pays; mais plus tard, beaucoup plus tard... Aujourd'hui, je vous veux tout à moi, loin des regards inquisiteurs...

—Ma petite Alberte, vous êtes divine ! Oui, vous avez raison, pourquoi aller gâcher ainsi notre bonheur ? Mais encore, où aller ?

—Vous me conduirez dans cette vieille demeure où ont vécu tant de générations des vôtres. C'est sous le toit qui a abrité leurs joies et leurs chagrins que je désire voir se lever l'aube de notre vie commune.

—Oui! c'est bien cela...Quand le prêtre aura uni nos destinées, je vous enleverai comme un avare, son trésor; j'irai vous cacher dans la chaumière des Normand. C'est là, dans le calme et le recueillement, que nous déverserons le trop plein d'affection et de câlinerie dont nos coeurs régorgent, loin des bruits, de la vie factice, seuls tous deux, ivre de notre solitude que l'amour seul saura peupler, abimés en notre commun bonheur!

Tout le monde était réuni près de l'auto qui allait dans quelques instants emmener les heureux époux, on causait, on riait, on pleurait même.

—Mon cher Etienne, dit le minotier, en pressant avec affection la main de son fils, tu ne joues pas franc jeu. Tu viens visiter mon usine, je te laisse toutes libertés et voici que tu m'enlèves une contremaitresse que j'espérais y voir s'éterniser... Que feront mes pauvres ouvrières ?

—Et moi, que ferais-je sans elle, papa ?

—L'usine sera bien triste...

—Consolez-vous, Monsieur Normand, dit

la nouvelle épouse, en aparte, elle n'y perdra rien, je vous en donne ma parole.

—Que voulez-vous dire, ma fille ?

—Aujourd'hui, ce n'est qu'une contremaitresse qu'il vous enlève, bientôt, c'est un collaborateur, un futur chef que j'y ramènerai.

—Puissiez-vous dire vrai !

—Ce que femme veut...

—Que vous dites-vous donc en secret ? N'oubliez pas, père, que je suis affreusement jaloux...et vous, madame mon épouse, est-ce ainsi que vous concevez le mariage ? Avoir un secret pour son mari à peine une heure après le sacrement !

—Je lui disais de t'aimer toujours de tout son coeur.

—Et moi, je lui repondais que la recommandation était inutile.

—Pour plus de sureté, je vais vous enlever sans plus de délai, dit le jeune homme souriant, en aidant son épouse à monter dans la voiture.

Ce fut alors autour de l'auto une mêlée générale. Tous voulaient embrasser les nouveaux époux avant leur départ, les voeux de bonheur, les rires joyeux, les exclamations les plus diverses arrivaient confus aux oreilles des voyageurs ahuris. Etienne mit la voiture en mouvement, suivit lentement l'allée qui conduisait au chemin, vira à gauche, et, bombardés de confettis, les heureux mariés filèrent sur la rue Girouard.

Quelques instants encore, les invités purent suivre leur fuite sous le dôme verdoyant; mais, comme par sortilège, cette vision même s'évanouit à la courbe voisine.

Lentement, la foule des invités et des curieux se dispersa.

Il ne restait plus maintenant que deux invités auprès de la famille Normand, Un jeune homme, très élégant causait avec Ghislaine et un autre, un peu plus âgé, tenant compagnie aux parents du mari.

—N'est-ce pas le Docteur Durand qui cause avec vos parents, Ghislaine ?

—Mais certainement, Jean, ne le connaissez-vous pas ? C'est le plus intime ami d'Etienne.

—Je me rappelle vaguement l'avoir rencontré quelquefois. C'est un fameux original, parait-il.

—S'il faut en croire mon frère, c'est un homme qui a son franc parler. Voulez-vous que je vous le présente ?

—Celà me ferait grand plaisir; mais auparavant, je voudrais profiter de ces quelques moments qui nous restent à passer ensemble et aussi, vous demander si le spectacle du bonheur de votre frère....

—Inutile de dire un mot de plus, mon cher Jean, je sais ce que vous allez me demander. Avec la même franchise que j'ai mise à vous répondre avant ce jour, je dois vous dire aujourd'hui que vous êtes l'être au monde que j'aime le plus avec mes parents et mon frère, que si jamais je devais me marier, je ne voudrais pas avoir d'autre mari que vous; mais que des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté et de mon coeur m'interdisent pour le moment du moins de songer au mariage. Plus tard, peut-être, la vie se chargera d'aplanir les difficultés aujourd'hui existantes et je vous avoue même que le mariage de mon frere est de bon augure. Lorsque ces circonstances seront modifiées, si vous êtes encore libre, je serai heureuse de devenir votre femme ; mais....

—Et comment saurai-je ?

—Votre coeur vous le dira. Allons retrouver mes parents et que je vous présente au Docteur.

Les deux amoureux abordèrent l'autre groupe.

—Monsieur Durand, je vous présente Monsieur Jean Roy, pharmacien de Montréal, un ami d'enfance.

—Je vous avoue, Monsieur, que vous n'êtes pas un étranger pour moi. Mon ami Etienne m'a si souvent parlé de vous... Retournez-vous à Montréal cet avant-midi.

—Je vais prendre le prochain train.

—Nous allons donc faire route ensemble; mais nous n'avons que le temps de nous rendre à la gare.

—Voulez-vous que je vous y conduise en auto ?

—Ne vous dérangez pas, Mademoiselle. Après ces émotions diverses, une bonne marche nous sera salutaire, n'est-ce pas, Monsieur ?

—Je suis tout à fait de votre avis, répondit le pharmacien en serrant affectueusement la main de Monsieur Normand. Aurevoir, Monsieur et Madame. Nous faites-vous un bout de conduite, Ghislaine ?

—Un tout petit bout, papa et maman sont tellement seuls, maintenant.

—Sais-tu ce que m'a promis Alberte ? dit à sa femme le minotier quand ils furent seuls.

—De rendre notre fils heureux...Je n'ai aucune crainte à ce sujet...

—Bien plus, elle m'a promis de nous le ramener un jour, de le ramener ici, avec nous, à la tête de l'usine que nous avons édifiée de nos labeurs, de le persuader à revenir prendre sa place à mes côtés et plus tard, quand je ne serai plus, à continuer l'oeuvre de ma vie....

—Ce serait beau, bien beau...et cependant,... avons nous le droit de lui demander d'abandonner ainsi le sentier qu'il s'est lui-même tracé ? Devons nous laisser parler notre égoisme ? Trouvera-t-il ici l'emploi de son intelligence ?

—Et pourquoi pas ?

—Notre tâche à nous est ingrate, monotone, terre à terre...

—Terre à terre, dis-tu ? Et où prends-tu le terre à terre dans l'oeuvre magnifique de vie et de bataille que nous avons réussi à créer, pour laquelle nous avons sacrifié nos belles années de jeunesse ? Monotone ! Parce qu'il y est question de piastres et de sous, parce que nous livrons notre combat sur le terrain commercial et non purement intellectuel, parce que chez nous, la vie est positive, que son but immédiat s'adresse apparemment au corps et non à l'âme et à l'intelligence? Mais oublies-tu, ma chérie, ce qu'est dans la vie économique et morale d'un peuple ce pain dont nous sommes en quelque sorte les artisans ? Le pain qui donne

la force, l'énergie, l'endurance et la volonté; le pain qui synthétise tout principe de vie! Et ne crois-tu pas que l'homme qui a consacré sa vie à rendre grande et prospère une industrie qui a pour principe ce pain essence de toute vitalité, ne mérite pas autant de ses concitoyens et de son pays que les plus fameux rhéteurs aux phrases ronflantes, aux systèmes abracadabrants?

—Mais Etienne est un intellectuel...

—Il en pleut des intellectuels de sa trempe en notre pays, il en pleut partout; mais des hommes véritables qui savent vouloir et agir, des hommes qui savent sacrifier leurs plaisirs, leurs inclinations et leurs désirs en holocauste à la patrie, continuer dans le travail et l'abnégation la vie fructueuse de leurs pères, de tels hommes sont rares. Cependant un pays jeune comme le nôtre a surtout besoin de cette classe de citoyens qui savent non seulement penser et discourir; mais et avant tout agir. Notre fils est un être cultivé, il a écrit une foule d'articles à la lecture desquels se pâment les pseudo intellectuels... Je veux croire qu'il a du talent, qu'il a du génie même; mais de quel apport a t-il été pour sa race jusqu'aujourd'hui ?

—Et comptes-tu pour rien ses critiques ? C'est une autorité...

—Peut être...Peut être aussi lui décernera-t-on un jour un petit ruban rouge qu'il portera avec orgueil à sa boutonnière; mais le peuple qui a besoin de pain pour vivre, le peuple qui veut manger pour exister, les humbles et les miséreux lui devront-ils le moindre soulagement au faix de leur vie ?

—Mais puisqu'il a choisi une voie différente ?...

—C'est le malheur de notre pays de voir chaque fils déserter le sentier tracé par le père, d'être comme le cailloux que le courant entraîne et lave en le désagregeant. Le fils possède à l'état latent les connaissances diverses, les habilités nombreuses que son père a acquises au prix du labeur de sa vie. Ces diverses aptitudes subconscientes ont ensuite pris corps au contact journalier de ce père qui n'a pas été sans causer de son travail, de ses moyens de procéder et il arrive que le fils est par instinct et par éducation merveilleusement préparé à suivre l'état de vie qu'avait embrassé son père. D'un autre côté, il n'est pas d'état de vie où, durant l'espace d'un demi-siècle, il ne se rencontre pas une opportunité de succès. Si, à chaque génération, on a changé de voie, c'est en vain que passe cette opportunité tant désirée, cette veine rare, on n'est pas préparé à en profiter. Vois mon exemple. Trois générations des miens avaient végété dans ce vieux moulin qu'ils m'ont légué. Si leurs échecs m'avait effrayé, je serais allé ailleurs faire l'apprentissage d'un état de vie où j'aurais moi-même peiné en vain. Dieu a recompensé ma persevérance et, quand enfin est venue la veine, j'avais l'expérience de mes pères pour me diriger, j'étais en mesure de saisir cette veine passagère qui fit grande et magnifique l'oeuvre des miens.

—Mais puisqu'il ne s'agit plus d'édifier ?..

—Il s'agit de continuer et de développer encore, ma chérie et cette tâche n'en est pas moins grande et difficile...ce devoir n'en est pas moins impérieux Le fils dont le père ne laisse rien ou très peu après lui peut en somme tenter l'aventure sur un nouveau domaine, que risque-t-il après tout ? Mais celui qui voit devant lui un héritage magnifique auquel sourit le succès n'a pas le droit, pour quelle que considération soit-elle à moins que ce ne soit pour répondre à l'appel de Dieu, de déserter la tradition familiale. Il est le continuateur naturel de son père, l'héritier moral de ses obligations, il est responsable auprès de son pays et de ses compatriotes de la survie de l'oeuvre paternelle...

—Peut-être as-tu raison... nous, les mères, nous sommes si vite éblouies.

—D'ailleurs, je m'emballe, je m'emballe... Qui sait si Alberte tiendra sa promesse ?

—Aie confiance, mon cher ami, aie confiance... la femme est si puissante, lorsqu'elle a l'amour pour allié...

—Oui, papa, tu as raison d'avoir confiance.

—Comment? tu nous écoutais ?

—Je suis arrivée près de vous au milieu de votre conversation, c'est involontairement que j'ai écouté... et puis, quand il s'agit de mon frère, je suis toujours si anxieuse de savoir...

—Et tu crois qu'un jour il nous reviendra, notre grand garçon ?

—J'en ai la conviction intime, papa. Il le doit à notre famille, il se le doit à lui même...et Alberte est tellement de chez nous, comment pourrait-elle vivre loin d'ici ?

—Nous sommes tous des enfants impuissants entre les mains de Dieu, remettons nous en à sa Divine Providence.

—Le vieux proverbe dit: "Aide-toi, le ciel t'aidera", maman.

—Alors, confions nous à Dieu et espérons en la promesse d'Alberte, conclut l'industriel Et si le grand désir de ma vie ne devait pas se réaliser...

—Je serai là, papa. A défaut d'un fils, vous aurez une fille qui continuera votre oeuvre et la préservera après vous.

—Brave coeur !

Sur le quai de la gare, le Docteur et le pharmacien faisaient les cents pas en attendant l'arrivée du train.

—Quel chanceux tout de même que ce Normand, dit le Docteur en se penchant vers la voie pour constater si le train ne pointait pas de Sainte-Rosalie, n'avoir jamais songe au mariage. avoir fui les femmes comme un fléau et soudain tomber amoureux d une des rares femmes qui soient parfaites.

—N'est-ce pas qu'elle est délicieuse, la petite mariée ?

—C'est à donner au vieux garçon que je suis la fringale du mariage. Malheureusement, je ne crois pas pouvoir jamais découvrir l'oiseau rare, et vous ?

—Moi? Je l'ai bien découvert; mais il est branché hors de ma portée...

CHAPITRE XVII.

LE FEU QUI AUREOLE.

Ivres de bonheur et de vitesse, insensibles à tout ce qui n'était pas eux-mêmes et leur mutuelle félicité, les jeunes époux avaient

franchi en trombe la distance qui sépare Saint-Hyacinthe du paisible hameau où ils allaient si avidement giter leurs amours.

Saint-Judes est un petit village que le progrès moderne semble avoir oublié dans sa course vertigineuse, on y respire à chaque pas le souvenir d'un passé lointain auquel tout se cramponne avec cette force négative qu'est l'inertie. Simple, rustique au possible, vieillot, le bourg est en proie à une affreuse léthargie. La campagne environnante est sablonneuse, aride et pauvre. En parcourant ses rues étroites, bordées de maisons de bois à pignons, lorsque vous y rencontrez ses attelages las, voire même des boeufs trainant une charrette où s'entassent des bidons à lait, vous vous croiriez transportés à deux siècles en arrière, dans une rue de Québec, au berceau de la colonie.

La maison de la famille Normand était construite à quelques arpents du village, sur un petit promontoire formé par le confluent de la coulée des Trente et de la rivière Salvail. Cette coulée et cette rivière, maintenant à demi desséchées ont dû être, dans un passé lointain, de petites rivières tourmentées creusant chaque jour plus profondément leurs lits dans les sables mouvants du sol et formant de réels précipices. Ces précipices, que les ans ont adoucis, bornaient la vieille demeure en front et à l'occident alors que de par les deux autres côtés, la forêt barrait l'horizon. C'était bien la solitude idéale pour servir de nid aux roucoulements de jeunes mariés.

Il est vrai que le mobilier, les tentures et les boiseries étaient un peu primitifs, pitoyables mêmes; qu'il se dégageait de la vieille demeure une odeur de rance et de moisi qu'une aération insuffisante n'avait pu parvenir à faire disparaître tout à fait; mais bah! Etienne et Alberte n'allaient ils pas faire resplendir l'antique masure de tout l'éclat de leurs rêves éthérés, de la féerie de leur commun amour !

Les quinze jours qui suivirent s'écoulèrent comme en un songe chaque jour plus radieux. Jamais encore, en sa vie quelque peu turbulente, Etienne n'avait si peu ressenti la solitude que depuis qu'il s'était trouvé enfin seul avec Alberte, en cette vieille chaumière perdue au milieu des champs et des bois. De son côté, Alberte était tellement abimée dans la plénitude de son bonheur enfin réalisé qu'elle ne songeait même pas à faire une comparaison.

L'âme et le coeur d'Alberte étaient pour le journaliste comme ces magnifiques parterres dont l'inflorescence arrête sur le chemin le promeneur solitaire et le jette en une indiscible extase. Appuyé sur la haie qui le sépare de ce coin fleuri, il en savoure gloutonnement toutes les beautés, il laisse errer ses yeux du rosier rouge ou thé à l'anémone étoilée, de la pivoine somptueuse à l'odoriférant oeillet, il capte au passage le bleu et le fauve des pensées, le jaune des mufliers, le panache des balsamines; les coquelicots, les ancolies, les centaurées, les verveines attirent ses regards indécis au milieu de tant de merveilles; il embrasse de nouveau toute cette infinie richesse de coloris et de parfums en un regard circulaire et, à regret, continue sa marche, croyant apporter une vision complète de ce petit Eden. Il est satisfait et cependant, qu'est-ce que ce coup d'oeil fugitif ?

S'il avait été le maître du parterre, s'il avait pu y pénétrer, le visiter plate-bande par plate-bande, que de nouvelles merveilles lui seraient apparues ? Cette amarante qui de loin n'apparait que comme un chiffon rouge accroché à une tige rude lui offrirait une infinité de petite fleurs aussi gracieuses que jolies. Ce massif d'alysses ne lui parait que comme une blanche toile et c'est en réalité une mine de végétation toute vibrante de vie et de parfums. Sous le feuillage discret se cachent les roses pourpiers, les paquerettes et les violettes. Et ces fleurs elles-mêmes qu'il a tant admirées de loin, comme leur velouté serait autrement délicat, comme leur parfum paraitrait plus suave s'il pouvait se pencher amoureusement vers elles.

Etienne croyait connaître Alberte avant son mariage; mais depuis que leur union avait fait de leurs deux êtres une seule âme et un seul coeur, il découvrait chaque jour de nouveaux charmes chez sa jeune épouse. C'est le privilège de l'âme feminine de ne se révéler complètement que par étapes, de présenter dans la manifestation de ses qualités et de son esprit des variations toujours nouvelles. Mais la femme heureuse par l'amour apporte à ce prestidigieux talent un art d'autant plus charmant qu'il est moins étudié, qu'il émane des impulsions de son coeur.

Assis près de celle qui lui avait fait l'offrande de sa vie, les yeux plongés dans le vague de l'azur, ne manifestant sa présence que par la pression plus forte qu'il faisait de temps en temps de la petite main qu'il retenait prisonnière, Etienne était parfaitement heureux, jouissant avec ivresse de ce dernier après-midi qu'ils allaient passer bien seuls en leur retraite amoureuse. Le soleil lentement descendait à l'horizon, ses rayons rougeâtres donnaient leurs derniers baisers à la glace argentée de la rivière, la côte occidentale se parsemait de taches sombres à chaque instant plus grandes, l'ombre des ormes grandissait, prenait des proportions gigantesques, les oiseaux regagnaient leurs nids et, perchés sur les maîtresses branches des arbres qui abritaient leurs espérances, entonnaient leurs hymnes de reconnaissance au Divin Créateur. Dans le lointain, le son grêle d'une clochette révèlant la présence d'un troupeau, se fit entendre vaguement l'air pur et sonore apporta l'écho vague d'une voix humaine. Le disque auréolé lentement descendait vers le couchant, les taches sombres de la côte se faisaient plus grandes, l'ombre des arbres avaient atteint des proportions apocalyptiques. Là-bas, une touffe vert sombre vint se denteler à la base du cercle de feu. La côte était maintenant plongée dans une demi obscurité, le soleil couchant ardait ses rayons sur l'antique demeure, se reflétant et irradiant des vitres des fenêtres, les vieilles briques rouges de la

masure avaient des chatoiements diamantaires. L'astre radieux s'engouffrait toujours dans la sombre verdure, bientôt ce ne fut plus qu'un croissant sanglant et plus rien qu'une auréole. Encore un moment la boule de feu s'entrevit entre les tiges massives des arbres, envoyant un dernier salut lumineux à la nature et enfin, comme une barque en flamme au milieu de la mer, lentement, lentement s'enlisa...

Là-bas, la cloche de l'église carillonna l'angelus et les sons félés que la serénité du soir apportait eurent des tintement de glas...

—Déjà sept heures... s'exclama Etienne que l'appel à la prière avait rendu à la réalité...Et penser que c'est notre dernier après-midi...

—Hélas! nous sommes si heureux ici...

—Hélas!...Mais après tout, pourquoi soupirer, puisque le bonheur est non pas dans le coin que nous habitons; mais dans notre mutuel amour...

—Oui, pourquoi soupirer..Tu me promets, mon cher Etienne, de toujours m'aimer ?

—Toujours, ma petite femme adorée.

—C'est que cette vie que nous allons affronter, si nouvelles pour moi, si remplie de tentations pour toi, cette vie si pleine de mystère, m'effraie... Si tu allais cesser de m'aimer !...

—Petite ancolie sauvage que l'éclat du parterre effraie!... Comment pourrais-je cesser de t'aimer quand ton amour est toute ma vie ?...

Suivant la promesse qu'elle en avait faite à son beau-père, Alberte aurait bien désiré revenir habiter Saint-Hyacinthe; mais en dépit de la terreur réelle que lui inspirait Montréal, elle n'avait pas cru devoir insister quand, deux semaines avant son mariage, Etienne lui avait manifesté sa volonté de ne pas interrompre sa carrière de journaliste.

En quittant Saint-Judes, les jeunes époux s'étaient d'abord dirigés vers Saint-Hyacinthe d'où, après deux derniers jours passés au milieu de leurs parents, il étaient repartis pour la grande ville.

A trois reprises différentes, durant ses fiançailles, Alberte, accompagnée de Ghislaine, avait déjà fait le voyage de la métropole où Etienne avait tenu à avoir son opinion sur l'ameublement et la décoration de leur future demeure et, s'il en coutait à l'orpheline de quitter la chère ville où la rattachaient tous ses souvenirs, toutes ses affections et même son bonheur présent, ce ne fut pas, en revanche, sans une bien vive satisfaction qu'elle se trouva tout à coup installée dans le nid douillet et somptueux que son mari lui avait si amoureusement préparé.

L'hiver qui suivit s'écoula rapide et charmant; les semaines passent bien vite quand le bonheur en marque les étapes.

L'affecteuse sollicitude du journaliste pour sa douce compagne ne se démentit pas un seul instant et, de les voir si parfaitement heureux, cette bonne Madame Normand, dont les visites étaient fréquentes, ne pouvait se consoler d'avoir autrefois tenté de dissuader son fils de cette union. Par contre, le minotier et sa fille ne manquaient pas l'occasion de se proclamer avec orgueil les artisans de cette douce félicité.

Immédiatement après son travail du bureau, Etienne entrait au logis où Alberte l'attendait avec impatience On soupait en tête à tête, une ou deux fois par semaine, on allait entendre un joli concert ou une amusante comédie; rentrés chez eux, les époux continuaient leur amoureuse causerie auprès du foyer où flambait une bonne buche et quand sonnait minuit, on était tout surpris de la rapidité avec laquelle s'était écoulée la soirée.

A de rares intervalles, le Docteur Durand allait prendre son ami à sa sortie du bureau et l'accompagnait chez lui. Le brave garçon, auquel la solitude pesait en dépit de l'art consommé qu'il déployait à ne pas le laisser paraître, acceptait alors presqu'invariablement de prendre le souper chez Etienne. C'était, pour la jeune femme, une occacasion de déployer ses talents de maîtresse de maison. Pendant que les deux amis causaient en fumant une dernière cigarette, elle aidait Madame Major—l'ancienne menagère d'Etienne qui n'avait pas voulu abandonner son maître auquel elle était attachée comme un chien fidèle—et quand les convives passaient à la salle à manger, le fumet délicat qui se dégageait du potage forcait le médecin à regarder son ami avec des yeux d'envie.

—Madame, s'exclama-t-il un soir, vous êtes une thaumaturge !

—Vraiment ? répondit Alberte en souriant.

—Je croyais avoir découvert toutes tes qualités, ma chérie, mais je vois que Louis a encore plus d'imagination que moi. Une thaumaturge... cela vaut cher par le temps qui court...

—Et en quoi consistent mes miracles, Docteur ?

—Voici un garçon sur lequel, après examen bien sérieux, je fais un diagnostique non moins sérieux. Je déclare sans hésitation que ses nerfs sont rendus, que la névrose le guette, je conclus au détraquement général du système...

—Dis donc, c'est à mon adresse toutes ces fleurs ?

—Scientifiquement, tu étais un homme fourbu, fichu, vidé...les nerfs, ce canal de toute la force motrice chez l'être animal...

—Animal toi-même...

—Les nerfs étaient rendus... Il vous rencontre et le miracle opère... Ce sacré Etienne, il aura donc eu toutes les veines dans sa vie! ...Déjà, au collège, alors que nous nous éreintions misérablement pour arriver à ne pas doubler nos classes, lui, décrochait sans effort tous les lauriers...

Bah! nous disions-nous, en guise de consolation, attendons... un homme ne se révèle réellement que plus tard, quand il est en face de la vie, du "strugle for life", comme disent les américains. Comme le chien d'or de la légende, nous rongions notre os; mais sans prendre de repos si nous ne voulions pas voir s'éterniser notre cours. Enfin, nous voici tous deux affrontant ce que

nos professeurs appelaient avec un grand geste apeuré "la mer tourmentée du monde", la vie de batailles et de combats où tous doivent se frayer un chemin en donnant des coudes Au bout de cinq ans, j'étais médecin et le succès me souriait, on commençait à prononcer mon nom avec une pointe de respect. De son côté, Etienne était un journaliste inconnu. Au bout de dix ans, j'étais presque célèbre et lui continuait à se fourvoyer. Il avait bien une certaine renommée, on citait ses jugements comme autorité en littérature; mais, moi qui avais connu les merveilleuses qualités de mon ami, qui comprenais ce qu'il était en mesure de donner et qui jugeais froidement ce qu'il avait produit, moi qui voyais l'évolution qui lentement s'opérait en lui, je n'étais pas sa dupe. Il prenait le monde en grippe, il devenait taciturne, rageur, il offrait tous les symptômes d'un commencement de débilité morale et intellectuelle... "Enfin, ça y est, me disais-je en moi-même, j'ai ma revanche.. Tu te croyais un phénix, mon vieux, tu ne seras qu'un raté..."

—Tu m'as même offert les services de ta science assez problématique.

—Au lieu de les accepter, tu es parti pour Saint-Hyacinthe... Trois jours après, Madame, je reçois de lui une lettre où je retrouve mon ami ardent et enthousiaste d'autrefois, un être rénové, ressuscité ... Il est vrai qu'il était question dans cette lettre d'une certaine jeune fille...Je veux hésiter à croire au prodige.— Les médecins, entre nous, croient difficilement au miracle.—Enfin, un certain matin de septembre, je le vis à votre bras...et cette fois, j'ai compris que tout doute était absurde. Encore une fois, j'avais été roulé.... Ses regards remplis de félicité me disaient qu'il était redevenu l'Etienne des jours de collège, le gâté du sort, la solide intelligence capable de belles et de grandes choses et possédant cette fois le viatique contre toute faiblesse, tout découragement et toute lacheté.

—Tu te rappelles ton absurde théorie sur l'amour...

—Et pourquoi pas ? Je n'ai pas à en rougir, puisqu'elle est de tous points scientifique. Ce qu'il y a de particulier, dans ton cas, c'est que l'image reflétée était douée de tant de charmes qu'elle ne pouvait et ne devait pas être extirpée...

—Et cette théorie, c'était ? s'enguit Alberte en souriant.

—Une des lubies du Docteur.. Ce que je puis t'affirmer, c'est que la réalisation que tu m'as donnée de l'amour vaut infiniment mieux que la conception qu'en avait cet imbécile de vieux garçon.

Dans le cours de janvier, un évènement important vint modifier légèrement la vie des jeunes époux. Une position avait eté offerte à Etienne au journal catholique "La Nation", position peu avantageuse au point de vue pécuniaire; mais répondant tout à fait à ses aspirations nouvelles. Comme il était indépendant de fortune, il n'hésita pas un seul instant et accepta.

Le journalisme français, dans notre province, se répartit en trois groupes principaux: Le journalisme de parti, à la solde des maitres qui s'en servent et où l'écrivain ne doit pas sortir sensiblement des opinions du parti dont il est à peu près l'esclave.

A côté de ce journal politique, il y a la grande presse, la presse jaune, comme on affecte de l'appeler dans certains milieux. Elle n'est en somme ni pire ni meilleure. Ce sont de magnifiques entreprises commerciales... elle a souvent des gestes du plus pur patriotisme, des mouvements admirables, elle ne s'est jamais refusée à prêter son aide à l'autel et à la patrie; mais encore une fois, elle est avant tout une entreprise commerciale, elle n'est pas une éducatrice..... Comme dans toute entreprise commerciale, elle cherche à répondre au désir de la clientèle... Comment alors s'étonner d'y voir la photo d'un saint évêque sur la même page que celle du dernier meurtrier qu'attend le bourreau ou encore, dans les suppléments du samedi, celle d'un brave curé de campagne voisinant celle d'une cabotine de cinema trois ou quatre fois divorcée ?

Il y a enfin la presse catholique, fondée cinquante ans trop tard et obligée de conquérir ses quartiers sur terrains occupés. Rêve des autorités religieuses de notre province, elle avait reçu un commencement de réalisation qui serait probablement resté stérile sans l'intervention providentielle d'un laique d'une érudition merveilleuse, d'une sureté de jugement étonnante et d'une soif apostolique bien chrétienne et nationale. Autour de ce précurseur sont venus se ranger une pléiade de jeunes gens, plus ou moins sincères il est vrai, dont les travaux convergent vers le même but d'éducation nationale et catholique. Après quinze ans de vie, l'oeuvre de la presse catholique a étendu ses ramifications sur la province entière, voire même en Ontario, dans l'ouest canadien français et dans la Nouvelle Angleterre. Chaque petite ville de notre province compte son journal catholique fidèlement calqué sur l'oeuvre mère.

C'est au service d'un de ces journaux qu'Etienne était entré.

Ces journalistes catholiques ont formé entre eux une sorte d'association tacite, la communauté de leurs opinions et de leurs ambitions— affichées sinon toujours bien réelles—les a groupés en une élite intellectuelle et morale— élite précieuse; mais combien exclusive et jalouse de ses droits de cité !—et de cette association sont nées de multiples oeuvres nationales, sociales et religieuses dont les influences sont intimement liées à celles du journal. C'est ainsi que "l'Action Canadienne", l'"Association des Jeunes Catholiques Canadiens Français", la "Ligue pour la Défense des Droits du Français au Canada" etc. voient à leurs têtes toujours les mêmes figures et reçoivent l'infusion de leur vie de la même source.

Entre ces trois espèces de journaux, la ligne de démarcation est profonde, l'état de guerre est continuel et bien habile est celui qui peut à la fois ménager la chèvre et le chou.

L'entrée d'Etienne au journal catholique avait été considérée par les têtes dirigeantes du mouvement comme une double victoire :

Une acquisition précieuse, un nom qu'auréolait un commencement de renommée et puis, le camp adverse en était affaibli d'autant.

Durant les dernières années qu'il avait été au service de l'adversaire, Etienne avait acquis une certaines réputation de conférencier et immédiatement les demandes affluèrent des diverses associations catholiques militantes.

Encore tout à son ardeur de néophite, le journaliste accepta avec empressement, inconscient que ce surcroît de travail allait priver Alberte de ses bonnes causeries intimes de la soirée. D'ailleurs, la jeune femme fit de bonne grâce ce sacrifice et discrète, vers huit heures, elle se retirait dans son boudoir, afin de ne pas distraire le travail de son mari. Si quelquefois, durant la veillée, la solitude lui pesant trop, elle venait s'asseoir près de lui, c'était pour le contempler silencieusement de ses grands yeux profonds où se lisait tout un poème d'orgueil amoureux et de bonheur.

Quand, le travail terminé, Etienne allait donner ses conférences, elle l'accompagnait. Perdue dans la foule des auditeurs, elle buvait ses paroles, suivait ses plus petits gestes, vibrait de tout son être à ses moindres élans.

Etienne n'était pas un orateur; mais cependant, il avait le débit facile, l'élocution soignée et si sa voix manquait d'envergure, elle répondait en tous points aux nécessités de la conférence. D'ailleurs, quand ses yeux rencontraient la figure radieuse d'Alberte, son verbe s'enflammait, ses rêves avaient des ailes, sa voix se faisait douce, caressante, passionnée et ardente, il faisait passer tout son coeur dans ses paroles.

Puis vint l'été, et chaque samedi après-midi, on montait en auto et l'on allait passer le week-end à Saint Hyacinthe, auprès de la maman toujours plus affectueusement bonne et du papa souriant et jovial. A la famille Normand, se joignaient alors Alice et Ovila, jaloux de jouir le plus possible de la présence de la petite soeur aimée. Au commencement de septembre, Etienne obtint un congé de trois semaines, à la grande joie d'Alberte que les visites trop courtes de chaque semaine au bon Maska ne pouvaient plus satisfaire. Elle voulait avoir le spectacle de la vie laborieuse qui avait été son lot jadis, elle voulait revoir l'usine en activité, revivre quelques jours sa vie d'autrefois, elle voulait surtout faire reprendre contact avec cette bonne vie de labeur et de mérites à son mari.

Au cours d'une de ses conférences, Etienne avait abordé certains aspects de la question ouvrière. Avec une bonne foi et un courage dont elle avait reconnu le mérite, il avait tenté de démontrer la justesse de certaines des revendications des humbles, il avait exposé leurs griefs, suggéré certains remèdes; mais ses connaissances sur le sujet étaient toutes livresques, il manquait de cette connaissance pratique qui devrait être l'apanage de tout socialogue et qui fait la force des perturbateurs de l'ordre social.

Alberte avait bien compris que son mari faisait fausse route. Elle qui avait vécu de longues années au milieu des humbles, avait partagé leurs privations, arrêté bien souvent l'envie de germer dans les coeurs par une bonne parole affectueuse et un sourire, elle comprenait que ce n'est pas par de vains discours que l'on peut apporter un adoucissement aux misères de ceux qui gémissent sous le faix de la vie. Elle n'avait pas voulu en faire la remarque à son mari, aurait-il compris d'ailleur ? Ne se serait-il pas récrié si elle avait tenté de lui faire comprendre que toutes ces belles paroles qu'il allait débiter seraient comme la fumée qu'emporte le vent, que les quelques centaines d'indifférents qui applaudiraient à ses envolées sublimes retourneraient chez eux avec l'impression d'avoir entendu une jolie pièce de littérature; mais que pas un coeur ulcéré n'en serait consolé...

Durant ces trois semaines, les visites d'Alberte à l'usine furent presque quotidiennes. Elle y avait rencontré toutes ses ouvrières d'autrefois, charmées de la retrouver si bien elle-même, bonne, douce et affectueuse pour toutes. Sa bonne fortune, loin d'exciter leur jalousie semblait faire leur orgueil parce que le peuple sait comprendre la vérité des sentiments que l'on a pour lui, il sait discerner ce qui est faux de ce qui est vrai et s'il est rempli de mépris pour le parvenu affichant avec morgue sa fortune nouvellement conquise, il a une admiration sincère pour ceux qui, étant montés par la force de leurs mérites, n'oublient pas l'humilité de leur origine, se font un point d'honneur de n'en point rougir.

A chacune de ces visites, Etienne accompagnait Alberte et ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration pour elle. Comme elle comprenait bien l'âme du peuple cette belle enfant qui n'avait puisé ses connaissances que dans le grand livre de la vie !

CHAPITRE XIX

LA FLAMME QUI RECHAUFFE.

On était maintenant en plein hiver et la débordante activité d'Etienne trouvait amplement à s'occuper. Plus que jamais, il était recherché comme conférencier et, non satisfait de cet apostolat, il s'était mis à la tête d'un mouvement syndicaliste ouvrier catholique, faisait partie du conseil général de la "Ligue pour la Défense des Minorités" et enfin avait accepté la charge de critique littéraire à la revue publiée par "L'Action Canadienne".

C'est dire que cette pauvre Alberte avait été forcément négligée. La douce intimité des premiers mois de mariage avait fait place à une vie fébrile, ardue et pressée. Etienne passait maintenant la majeure partie de ses soirées au dehors, il n'apparaissait à la maison qu'aux heures des repas et encore, était-il toujours empressé de repartir, ses moments ne lui appartenant plus.

Loin de se plaindre, Alberte souriait à son mari lorsqu'il lui revenait et quand il avait une soirée à lui consacrer, elle se faisait si aimante, elle semblait si heureuse et le lui disait avec une si franche naiveté que le brave garçon en était au comble de l'ivresse.

Antérieuremene à son mariage, Etienne avait été ce que l'on est convenu d'appeler un mondain. Il aimait le bruit, les plaisirs, les réunions élégantes, la danse et tout le cortège des menus amusements que se procurent les gens fortunés. Par un sortilège que ses intimes ne pouvaient s'expliquer, il laissait sa mauvaise humeur à la porte d'une salle de bal et ceux qui le contemplaient : souriant, affable, d'une exquise politesse, au milieu d'un groupe gracieux de jeunes femmes, auraient eu peine à reconnaître en lui le journaliste revèche et misanthrope qui ne perdait jamais un occasion de rebuter un camarade d'une amère répartie.

Pendant la première année de leur union, la seule compagnie de sa femme avait suffi au bonheur du journaliste; mais depuis quelque temps, il se sentait le désir de revoir le monde brillant qu'il avait fréquenté jadis, il était surtout anxieux d'y voir briller Alberte.

L'homme est ainsi fait que lorsqu'il possède un trésor, ses appétits ne sont complètement satisfaits que s'il peut exhiber son bonheur aux yeux des autres.

Un soir de janvier, à l'occasion d'un bal de charité, Etienne était entré plus à bonne heure que d'habitude. Sans en avoir prevenu Alberte, il avait acheté deux billets.

Heureuse de l'expectative de garder son mari une longue soirée auprès d'elle, la jeune femme était rayonnante de bonheur. Le souper fut rapide et comme le couple passait au boudoir:

—Et maintenant, Madame, allez vous faire bien jolie, je vous enlève ce soir, dit Etienne.

—Vraiment? Et où me conduis-tu?

—A un bal, ma chérie, au milieu d'un monde choisi dont je veux te voir la reine.

—Oh!...

Et il y avait dans cette exclamation une telle crainte...

—Est-ce que cela ne te plairait pas ?

—Tu sais bien mon chéri que tout ce que tu désires ne saurait me déplaire et cependant... je me faisais une telle joie de passer cette soirée ensemble, ici, dans notre cher home.... Nous sommes si bien, mon ami, tous deux blottis au coin du feu....Une cohue brillante,... des toilettes...des apparats ...celà m'effraie... j'y suis si peu habituée..

—Tu n'as donc pas le désir de voir le monde, tu ne te sens donc pas entraînée vers cette vie de plaisirs après laquelle tant d'autres soupirent ?

—Le bonheur, mon mari trop aimé, il est ici, près de toi, dans cette maison déjà toute remplie de notre mutuelle félicité.. Et pourquoi irai-je me mêler à cette foule turbulente, puisque même au milieu de tout ce bruit, je ne vivrais que par ta seule pensée, que je n'aurais d'yeux que pour te voir, d'oreilles que pour entendre le son de ta voix ?...

—Alors, c'est non ?...

—C'est ce que tu voudras, mon cher Etienne, je ne veux pas être un obstacle en ta vie. Peut-être as-tu intérêt à rencontrer ce monde et je ne veux pas entraver ta carrière; mais celà me fait peur.... je me sens timide et craintive, je sais que j'y paraitrais gauche. Je ne sais être moi-même que lorsque je suis seule auprès de toi...

—Tu es adorable et comme je t'aime ainsi. Tu as raison, pourquoi chercher le bonheur dans ces vaines distractions, quand nous l'avons si près, dans le doux épanchement de nos deux coeurs jamais rassasiés d'amour ?

—Tu n'es pas faché ?

—Et comment le serais-je, ma petite femme si sage ? Vois, c'est sans le moindre regret que je jette en pâture aux flammes ces deux billets que, dans un moment d'étourderie, j'avais acheté, espérant te plaire...

—Que je reponds mal à ta sollicitude .... j'aurais dû...

—Non, je t'aime mieux comme cela ..... Tu es si différente des autres....

Il venait de tourner le commutateur, la pièce était maintenant plongée dans une demi-obscurité que temperait la flamme du foyer où achevait de se consumer une buche d'érable. Il vint s'asseoir sur le sofa aux coussins moelleux qui faisait face à l'âtre et, tendant les bras à la jeune femme:

—Allons, venez roucouler, Madame la pigeonne !...

—J'y suis! répondit Alberte qui déjà s'était jetée dans les bras nerveux de son mari.

—Et tu n'es plus timide ainsi ?

—Quand je sens autour de ma taille tes bras qui m'étreignent, que je n'ai qu'à pencher ma tête sur ta poitrine pour entendre battre ton coeur, je suis si heureuse, si heureuse, mon bien-aimé !...

—Et moi donc, ma douce petite femme !..

Ils restèrent ainsi, tendrement enlacés, muets, en une sorte d'hystérie amoureuse, prostrés en leur extase, inconscients de l'heure qui fuyait. Etienne sentait sur sa poitrine les palpitations pressées du coeur d'Alberte, infiniment heureuse de l'amour qu'elle avait su lui inspirer.

—Oui! se dit-il, comme s'éveillant d'un rêve féerique, elle a raison, c'est ici, dans l'enceinte de notre chez-nous que se trouve le vrai bonheur...."

Et cependant, en se faisant cette réflexion que la raison lui inspirait, il n'était pas entièrement vrai avec lui-même. L'homme, encore une fois, ne peut s'éterniser à goûter parfaitement un bonheur qu'il ne peut exhiber avec fatuité; dans chaque être humain, il y a un peu de l'étoffe d'un parvenu: la possession ne lui suffit pas.... Avec son orgueil de mâle, il ressent un désir morbide de faire montre de son bonheur.

C'est ainsi que, ce soir, tout en reconnaissant la profonde sagesse d'Alberte, il ne pouvait se défendre d'une arrière pensée de regret en songeant que, mari d'une femme jeune, charmante et jolie, il ne pouvait s'énorgueillir de cette possession auprès du monde....de ce monde qu'il méprisait intérieurement; mais où il aurait tant aimé la voir briller pour la satisfaction de sa propre vanité.

Etienne devait donner à La Salle Jean Le Provost une conférence sur les relations entre patrons et ouvriers. Pour la première fois, il avait songé à se documenter auprès d'Alberte et les idées que la jeune femme lui

avait suggérées lui étaient tellement apparues lumineuses qu'il l'avait priée de s'associer à lui pour compléter son travail.

Grâce à cette collaboration, sa conférence offrait des aspects nouveaux, elle sortait du cadre de ce que l'on est habitué d'entendre sur le sujet et il en espérait un grand succès. Son impatience semblait certes partagée par sa nouvelle collaboratrice.

Aussi fut il grandement désappointé lorsque, rentrant du journal, le soir où il devait donner sa conférence, il ne fut pas salué à son retour par Alberte.

—Madame est-elle sortie ?

—Non, Madame est dans sa chambre.

—Est-elle malade ?

—Une légère indisposition. Elle m'a priée de la prévenir quand vous rentreriez.

Anxieux, le journaliste voulut monter vers sa femme, mais celle-ci descendait à sa rencontre.

—Qu'est-ce que j'apprends, tu es malade ?

—Mais non, un peu de lassitude, seulement

—Tant mieux, alors... Me vois-tu aller pérorer devant une foule d'indifférents .... aller donner "notre" conférence... alors que toi, tu serais retenue à la maison... Il me semble que je ne serais pas le même lorsque je parle, si je n'avais la certitude de rencontrer ton cher regard.

Le souper fut rapide. Etienne avait trop de préoccupations en tête. Il parlait de choses et autres; mais son esprit ne pouvait se détacher du sujet qu'il devait traiter durant la veillée. S'il eût été plus calme, il n'eût pas manqué de remarquer la paleur de sa femme; mais l'homme est égoiste de nature, et quand il a en partage la force, la santé et le bonheur, il ne sait pas deviner les souffrances des autres; de par instinct, il semble même s'appliquer à les ignorer.

—Tu te prépares ? demanda-t-il à sa femme en sortant de table, je veux que tu sois plus jolie encore que d'habitude,.... si possible.

—Ce ne sera pas long. A tout à l'heure, mon ami.

Mais une demi-heure plus tard, Alberte faisait prévenir Etienne qu'elle ne pouvait l'accompagner.

—Tu es donc réellement malade ? s'enquit ce dernier, incapable de maitriser un premier mouvement d'humeur.

—Un peu...

—Et si tu faisais un petit effort, ne pourrais-tu pas venir ? Il me semble que je vais manquer d'inspiration si tu n'es pas là.....

—Non, c'est impossible...

—Tout à fait? ?

—Tout à fait, mon chéri et tu dois comprendre comme je suis peinée...

—Ce n'est pas un caprice de femme nerveuse ?

—Oh! Etienne...

—Veux-tu que je fasse appeler le médecin?

—C'est inutile, ce n'est rien de grave.... et puis, je ne suis peut-être que nerveuse, comme tu dis...

C'était la première fois que le journaliste voyait Alberte refuser de se rendre à un de ses désirs Instinctivement, il eut un nouveau geste où se trahissait sa contrariété. "Caprice de femme ! se dit-il en lui-même. C'est embêtant, mais en somme, pour une fois, je puis bien le lui passer". Toutefois, le baiser qu'il déposa sur les lèvres de sa jeune épouse en fut moins vibrant.

—Tu persistes à ne point venir? lui demanda-t-il avant de quitter la maison.

—Je ne puis...et Alberte éclata en sanglots.

Des larmes ! C'était si nouveau chez son épouse et en son égoisme de mâle dominateur, Etienne était si peu préparé à cette éclosion d'un chagrin qu'il attribuait à un simple caprice. Cependant, comme elle pleurait toujours, il se pencha vers elle et de sa bonne voix caressante:

—Qu'y a-t-il, ma chérie ?

—Va, ne te préoccupe pas de moi... A ton retour, je te communiquerai un grand secret.

—Un secret! Et tu ne peux me le dire immédiatement ?...

—Va, plus tard, quand tu reviendras...

Le conférencier fut loin de répondre à l'expectative de ses auditeurs et ceux-ci, habitués au feu de son débit, ne purent s'empêcher de remarquer le trouble intérieur auquel il était en proie.

—Encore un dont on peut dire que personne ne sait ce qui mijotte dans sa marmitte! dit en souriant niaisement un snob en mal d'esprit.

Quant à Etienne, aussitôt libéré, plus inquiet encore qu'à son départ, il sauta dans son auto et fila vers sa maison où, anxieuse, Alberte guettait son retour.

—Et maintenant, peut-on savoir le grand secret dont le poids pèse si fort au coeur de ma petite femme ?

—Oui, mon cher mari..viens ici, tout près de moi.

Elle se pressa sur la poitrine du journaliste, laissa ses bras nerveux l'enlacer avec tendresse, colla ses lèvres à son oreille et tout bas, mais avec cette ivresse radieuse qui devait enflammer les âmes des vierges antiques à l'annonce de leur martyre prochain, elle lui chuchota: "Etienne, mon mari bien-aimé, je vais être mère !"

CHAPITRE XX

LA FLAMME QUI VACILLE

Les semaines qui suivirent cet aveu furent pour Etienne fièvreuses et exaltées. L'annonce du grand mystère qui, insensiblement s'opérait dans le sein de sa douce compagne, le rendait heureux et rêveur. Pour la première fois peut-être, il devina ce que signifiait la grandeur de la paternité et la force incomensurable du lien qui rattache les générations les unes aux autres.

Et au milieu de son bonheur nouveau, il sentait monter en son coeur une ineffable reconnaissance envers la frèle créature qui allait souffrir avec une si admirable résignation la série de tortures qui est la rançon de la vie nouvelle qui éclot.

Il résolut donc de se montrer envers sa femme plus affectueux encore, si possible et, de la combler de prévenances. Il décommanderait tout les travaux promis, il cesserait de fréquenter les cercles, confinerait

son activité à ses seuls devoirs professionnels, conscient que dans l'épreuve qu'Alberte aurait à traverser, il lui devait de l'assister continuellement de sa présence et de son inlassable tendresse.

Plus l'être est parfait, dans la nature, plus douloureuse et pénible est la grandiose opération de la vie qui se transmet. Lorsque l'on parcourt un pré en fleurs, que nous assistons à la conception et à la naissance des fruits nous sentons nos yeux réjouis du spectacle féerique de cette vie nouvelle qui voit le jour et qu'une brise parfumée vient saluer à son premier éveil; l'oiseau qui couve jalousement ses oeufs sur la haute branche de l'orme ou dans les arbrisseaux du bosquet n'en interrompt pas pour cela son chant; mais la femme que Dieu a condamnée à enfanter avec douleurs voit des les premiers jours de la conception apparaître la souffrance qui ne se terminera que par une plainte désespérée, plainte bien vite réprimée toutefois et que son coeur maternel changera en un long hymne de reconnaissance et d'amour.

Malgré sa douceur et son empire sur elle-même, Alberte ne pouvait se défendre de tomber sous la loi commune. Souvent elle se sentait faible et nerveuse. La crainte de l'inconnu, apanage de toute femme avant sa première maternité, la rendait soucieuse et irritable.

Peu habitué à voir Alberte faire montre de caprices et d'exigences, Etienne mit d'abord, avec raison, ces petites épreuves sur le compte de l'état précaire où se trouvait sa femme, et les supporta sans récriminer. Mais l'homme, et surtout l'homme à la robuste santé, ne peut comprendre la souffrance chez les autres. Egoiste et dominateur par nature, enclin à vouloir faire tout plier à ses désirs, il finit bientôt par se fatiguer d'avoir à supporter sans ne rien dire ce qu'il estime de purs enfantillages.

Malade, l'homme voudrait voir tout le monde en admiration devant son stoicisme imaginaire, il ne peut comprendre que tous ne s'unissent pas à lui pour l'aider à supporter ses souffrances. En santé, il ne peut s'expliquer que les autres soient malades. Et si certaines circonstances lui ouvrent les yeux et lui font réaliser le devoir qui s'impose, il croit faire un acte d'héroisme en l'accomplissant.

Personne moins qu'Etienne n'avait été préparé par son éducation et sa vie antérieure à affronter les quelques mois d'épreuves qu'il allait avoir à traverser. N'écoutant que la joie de moment, les premiers mouvements de reconnaissance que lui dictait son coeur devant la grande joie qui venait de lui être annoncée, il avait de bonne foi promis à Alberte de ne pas l'abandonner un seul instant, de remettre à plus tard tout travail qui ne serait pas essentiel à sa carrière et qui aurait pu le distraire d'elle et il était très sincère en faisant cette promesse. Il fit même durant un mois des efforts bien loyaux pour tenir parole; mais la jeune femme sentait chez lui une telle contrainte, son sacrifice était tellement apparent qu'il en perdait tout son charme réconfortant.

Elle-même d'ailleurs, sentait qu'elle était quelque fois injuste pour son mari. Elle si douce, si bonne, si raisonnable, avait des exigences inconscientes qui avaient le don d'exaspérer Etienne et de lui laisser échapper des mots regrettables.

Alberte comprit alors que le sacrifice de la femme qui veut être mère doit être plus complet encore qu'elle ne l'avait imaginé, que son imolation doit se faire dans le silence et la solitude et qu'elle ne peut pas s'attendre à la voir partager, même par celui qui s'est engagé devant Dieu à être son soutien et sa force.

Après une de ces soirées que le silence rend pénible, elle avait rendu sa liberté à Etienne et sous prétexte qu'il ne devait pas entraver sa carrière en négligeant ses anciens travaux, elle l'avait persuadé sans peine à reprendre ses fréquentations des cercles d'étude.

Il n'était que temps, car le journaliste en était rendu à cette étape critique ou l'homme trouve terriblement lassant le devoir de tenir compagnie à sa femme malade. Depuis un mois, il lui faisait le sacrifice de ses soirées, il avait négligé ses travaux, il s'enfermait près d'elle, se réduisait à l'inaction et chez l'homme laborieux, quel sacrifice plus grand que de se voir réduit à l'inaction ! En toute conscience, il se croyait un véritable héros pour une telle condescendance. Oublieux de ce que devait être la vie de sa femme, il lui faisait un grief de ne la voir pas sourire continuellement, de ne pas avoir le calme et la gaiété d'autrefois... et puis, songeait-il, comment n'apprécie-t elle pas le sacrifice que je lui fais.

En lui faisant cette suggestion, Alberte allait donc au-devant de ses désirs. Aussi se garda-t-il de trop se récrier.

—Tu sa raison, ma chérie, je ne puis indéfiniment abandonner mes travaux. D'autant que mon ambition est maintenant doublée de la promesse d'un enfant...Mais tu es tellement seule, quand je ne suis pas auprès de toi...

—Je ne suis jamais seule, mon chéri, ta pensée ne me suit-elle pas toujours ?

—Mais enfin, tu n'as personne pour te tenir compagnie alors que tu aurais si besoin de distraction. Si je demandais à Alice de venir passer l'hiver avec nous ?

—Tu sais bien que c'est impossible, que ferait ton père sans elle ? Et puis Ovila ?

—Papa trouvera bien moyen de se donner une secrétaire temporaire et quant à Ovila, pourquoi n'entrerait-il pas comme pensionnaire au Séminaire ?

—Que tu es bon mon chéri...

—Je vais écrire à papa dès ce soir.

Trois jours plus tard, Alice arrivait chez le jeune ménage.

Dès ce moment, bien convaincu qu'en lui procurant la présence de sa soeur, il venait de faire à Alberte une très grande concession, Etienne se replongea dans ses études avec une nouvelle ardeur, anxieux de reprendre le temps perdu.

L'esprit libre du côté de sa femme qu'il savait entourée de tous les soins nécessaires, Etienne s'attardait chaque soir au journal et

dans les divers cercles jusqu'à des heures très avancées. Quand il arrivait chez lui, tout son monde dormait. Le matin, il prenait son déjeuner seul avec Alice, car le médecin avait ordonné à Alberte de faire la grasse matinée. Puis il repartait pour ne rentrer que pour le repas du soir, le seul moment où Alberte et son mari se retrouvaient dans l'intimité.

Depuis un peu plus d'un an qu'il était à la "Nation" et durant la première année, il n'avait eu qu'à se louer des bons procédés dont on avait usé envers lui; mais dernièrement, à la suite de certains changements à la direction du journal, il sentait l'intrigues s'ourdir contre lui. Le nouveau directeur, très jeune et très ambitieux, avait dû user de certain procédés pas très loyaux pour supplanter son ancien supérieur, vieux journaliste de l'ancienne école, un peu toqué, mais très sincèrement convaincu et travailleur acharné. Comme tous les intrigants, il craignait les représailles et afin de ne pas se faire décapiter à son tour, il avait tout concentré en ses mains, laissant à ses collaborateurs le moins d'initiative possible. Comme Etienne était celui de ces collaborateurs qui par son talent, lui paraissait le plus dangereux, c'est surtout lui qu'il redoutait et ne manquait-il pas une seule occasion de lui chercher noise.

Un jour, Lareau, le vieil éditeur montréalais, avait adressé à Etienne un exemplaire du dernier roman sorti de sa collection, la "Terre Natale" de M. X, roman certainement le mieux charpenté paru au Canada français depuis plusieurs années. Heureux de trouver enfin une oeuvre de chez nous sortant du cadre habituel des aventures abracadabrantes, des discussions vaines et du verbiage oiseux, il en avait fait une étude sérieuse, relevant certains défauts; mais rendant à son auteur un franc tribut d'éloge pour la perfection relative de son travail.

Il avait, suivant son habitude, envoyé directement sa copie à la composition; mais comme il se disposait à laisser le bureau, quelques heures plus tard, on vint le prévenir que le Directeur de la rédaction voulait lui parler. Ennuyé, il passa chez son chef et quelle ne fut pas sa surprise de voir sa copie étalée sur le bureau de ce dernier.

—Vous en avez de drôles, Normand, écrire trois longues colonnes de réclame gratuite.. si tous nos rédacteurs suivaient votre exemple, le journal n'aurait bientôt plus qu'à fermer ses portes...

—J'avais toujours cru que notre journal était une école désintéressée de patriotisme et d'action nationale.

—Qui vous dit le contraire ? D'ailleurs, je ne vois pas franchement le rapport entre le but de notre journal et la reclame insensée que vous voulez faire à une entreprise privée d'un caractère tout commercial et qui doit être traitée comme telle par nous.

—Je ne nie pas le caractère commercial de l'entreprise d'édition à laquelle vous referez; mais enfin, il y a affaires et affaires et si tous nos commerçants se proposaient des buts aussi patriotiques et franchements nationaux que celui vers lequel tend mon ami Lareau, je crois que notre oeuvre d'éducation serait singulièrement facilitée. D'ailleurs, ce n'est pas à la maison d'édition même que je refère; mais bien à l'ouvrage paru, ouvrage que je trouve franchement méritoire et qu'il est du devoir d'un journal comme le nôtre de recommander à nos lecteurs, comme aussi il est de notre devoir d'offrir à l'auteur le tribut de nos éloges et l'encouragement de notre influence.

—Je ne crois pas avoir de conseil à recevoir de quiconque ici. C'est à moi que le poids du journal incombe et non à vous, Normand. Ainsi donc, à l'avenir, veuillez vous confiner à la besogne qui vous est assignée. Nous avons un programme, nous avons des oeuvres, les apôtres de ces oeuvres, nous n'avons pas à éparpiller nos forces inutilement. Pourquoi irions nous monter aux nues un écrivain ou une entreprise que nous ne contrôlons pas, qui est neutre aujourd'hui, qui sera peut-être notre adversaire demain ?

—J'ai compris...

—Et qu'avez vous compris ?

—Que si les fondateurs de la presse catholique étaient sincères, que si la majeure partie de ceux qui luttent dans ses rangs sont encore convaincus de la sainteté de leur mission, par contre, nombre de ses adhérents se servent hypocritement du masque de la religion et du patriotisme pour arriver à percer et faire percer les leurs.

—Si vous n'êtes pas satisfait....

—Je ne suis pas de ceux qui reculent au premier obstacle. Ce qui ne veut pas dire que j'accepterai longtemps de voir mes articles jetés au panier sans récriminer...

—A votre aise.

Etienne était sorti de cet entretien si péniblement impressionné qu'il se sentait le besoin de mouvement, et d'exercice avant d'entrer chez lui afin de ne pas laisser voir son trouble à Alberte que la maladie rendait trop impressionnable. Il prit à pied la rue Bleury et malgré le froid intense, il marcha jusque chez lui.

Depuis longtemps, il avait l'impression du malaise qui regnait au journal et dont il avait été la première victime. Croyant à une simple antipathie personnelle, il s'était efforcé de ne provoquer en rien les susceptibilités de son supérieur; mais maintenant que la crise venait d'éclater, il comprenait toutes les machinations sournoises dont il percevait maintenant tout le sens.

Souple, cauteleux, très intelligent, spirituel même, Pierre Lapointe, le directeur de la rédaction du journal, avait gravi rapidement les étapes. Entré à la "Nation" comme simple reporter, il avait su circonvenir la direction et était, en moins de cinq ans, arrivé à la première place. Depuis son avènement, une révolution lente s'était opérée. Lentement, insensiblement, il avait concentré toute la vie du journal en lui; lentement, insensiblement aussi, il en avait rattaché l'action à un petit groupe, une élite comme il disait; mais une élite aux idées étroites, aux vues sans envergure, incapable de percevoir le mérite chez les autres et surtout, manquant de cette franche loyauté qui va jus-

qu'à rendre un juste tribut à l'adversaire.

Il se rémémorait la brillante phalange de collaborateurs qui avait autrefois fait la gloire du journal, l'esprit national qui avait presidé à sa fondation et avait été le charme de sa vie intense, l'universalité des questions qu'on y traitait alors, le salutaire encouragement qu'y avaient reçu les jeunes talents cette vie active et débordante qui avait été l'apanage de la "Nation" avant que Lapointe n'en eût pris la direction et n'eût confiné son action à de vaines et stériles récriminations, à des braillages pleurnicheurs, ne l'ait reduite à la fonction d'organe de coterie. Pour ce groupe tyranniquement exclusif, le monde commençait à eux et se terminait là où cessait de se faire sentir leur influence et leur domination. Les adeptes de l'archiconfrérie sacrosainte étaient certains de trouver tant dans le journal lui-même que dans les feuilles et les organisations soeurs toutes les influences nécessaires pour faire mousser leurs petites personnalités, faire prendre leurs vessies gonflées pour des lanternes... Mais autant ils étaient acharnés à faire mousser partout et toujours un des leurs, autant ils étaient vigilants à décapiter les pauvres malheureux qui auraient voulu percer et monter sans passer sous leur houlette.

Si Etienne avait fait le trajet en compagnie de son supérieur, il lui aurait franchement conté son fait, aurait deversé sa bile, dit son mépris, on aurait discuté, peut-être même se serait-on expliqué; mais il marchait seul, activant sa rancoeur, jetant de l'huile sur le feu de son dégout et, comme il entrait chez lui, il se sentait tellement écoeuré de cette nitoucherie hypocrite, que son parti était arrêté: dès ce soir, il enverrait sa lettre de démission au journal, et surtout, il serait calme et gai devant Alberte à qui il craignait de communiquer la facheuse nouvelle.

Contrairement à son attente, la jeune femme accueillit sans la moindre émotion ce qu'il craignait tant de lui annoncer.

—Et que vas-tu faire, maintenant, mon chéri ?

—Heureusement que je n'ai pas besoin de mon salaire pour vivre. Et quant à trouver à m'occuper utilement, je ne suis pas en peine. D'ailleurs, je compte bien reprendre du service régulier dans un autre journal. Je suis persuadé que les portes du "Devoir" me seraient ouvertes. En attendant, j'ai toujours mes collaborations à deux revues, la direction de mes syndicats ouvriers...

—Et puis... ta maison...

—Mon foyer... c'est à la vérité la plus belle de mes oeuvres, la plus reposante, celle qui m'apporte le plus de félicité; mais j'y perds mon mérite, j'y ai comme associée un ange sur lequel je m'en remets de tout le trouble...une petite femme bonne et sage qui le dirige pour moi.....

—Vas-tu être plus libre à l'avenir ?

—Il va sans dire... et nous reprendrons notre bonne vie intime de jadis.

Mais si lorsqu'il donnait cette espérance à la pauvre Alberte, le journaliste était sincère, les évènements devaient lui apporter un démenti nouveau.

Le départ d'Etienne de la "Nation" avait été étouffé. Depuis qu'il avait laissé la presse à nouvelle, Etienne avait à plusieurs reprises porté de solides attaques contre ses anciens patrons, et ceux-ci avaient depuis longtemps pris le parti de l'ignorer. D'ailleurs, le fait qu'un pauvre noircisseur de papier laisse un journal est un fait si banal qu'on ne le considère pas digne de prendre la place que l'on consacre avec force manchettes à un chien écrasé dans la rue.

De son côté, Etienne ne tenait aucunement à faire du bruit autour de l'incident qui avait provoqué sa sortie du journal catholique, il se supposait encore beaucoup d'amis dans le cercle des journalistes de cette catégorie, et n'avait aucune intention de déserter la cause...

Comme il en avait l'habitude, il envoya sa copie à la revue mais à l'apparition de la livraison du mois, son article n'y était pas. Dans l'intervalle, il avait remarqué une certaine gêne chez ses amis de la veille, un malaise qu'il essayait en vain de s'expliquer; insensiblement on semblait vouloir l'écarter. Lorsqu'il avait offert ses services à la rédaction du "Devoir", il sentit que là aussi, on l'avait desservi. On ne refusait pas péremptoirement ses services; mais enfin, on s'excusait de ne pouvoir lui ouvrir le journal immédiatement: les câdres étaient remplis, nombre de demandes d'emploi antérieures à la sienne restaient à considérer et que sais-je...

Bref, découragé, Etienne décida d'attendre les événements tout en consacrant toutes ses énergies à ses seuls oeuvres de syndicalisme ouvrier.

Là encore la Providence lui reservait une série d'épreuves bien démoralisantes. Ce fut d'abord une grève malheureuse, décidée en dépit de ses conseils et qui jeta sur le pavé près de trois mille pères de famille. Après bien des démarches, il parvint à règler le différent mais son influence était d'ores et déjà détruite dans le coeur de ces humbles qui avaient marché à sa voix, auxquels il avait laissé entrevoir des destinées trop ensoleillées, chez qui il avait fait se réveiller des désirs latents et qu'il n'avait pas su retenir lorsqu'ils avaient voulu conquérir en brulant les étapes leurs droits méconnus, mais bien légitimes.

Rapidement le travail d'organisation laborieusement édifié se désagrégeait, la discorde et la jalousie pénétraient dans les rangs, les défections se faisaient chaque jour plus nombreuses, et ceux qui restaient étaient bien souvent les moins sincères, ceux qu'une mince couche d'instruction avait rendus roués et qui espéraient par le moyen de l'organisation arriver à jouer un rôle quelconque, à se ménager quelqu'influence.

Avec la fonte des neiges avait disparu le dernier vestige des rêves enthousiastes et généreux d'Etienne.

—Et c'est l'ingratitude des hommes qui te décourage, mon cher enfant, lui disait avec une tendre bonté le Père Eugène à qui Etienne était venu raconter ses échecs successifs et sa rancoeur contre l'ingratitude de ses

semblables—c'est que tu n'es pas encore mur pour l'apostolat. Nous lisons dans Saint Mathieu que le Divin Maître prédisait à ses disciples: "Vous serez en haine à tous à cause de moi". Qu'importe après tout. Ceux qui veulent réellement faire oeuvre méritoire, ne doivent pas en attendre leur récompense dès ce monde. Nous sommes des semeurs, les semeurs du bon grain; mais la terre est dure, rocailleuse et la tige est bien lente à poindre. Elle poussera cependant c'est encore Jésus qui nous en a fait la promesse, elle poussera, grandira, couvrira le pré de sa reposante verdure, émaillera les champs de l'éclat de ses fleurs et si, comme Moise mourant sur le sommet du mont Nébo, nous ne faisons qu"entrevoir dans un lointain reculé la terre de rétribution, nous aurons du moins la certitude que la semence jetée en terre produira des fruits de salut.

—Mais, mon père, c'est mon champ d'action qui se dérobe....

—C'est que tu avais des ambitions trop terrestres, il s'y mêlait trop d'amour de toi-même. Regarde autour de toi, il n'est pas un mouvement que tu aies à faire que tu ne puisses convertir en apostolat. Etre apôtre n'est en somme pas une mission si difficile qu'on ne le croît trop souvent, celà ne consiste pas à faire de grands déploiements d'éloquence, à tenir des discours savants, à émerveiller ses frères dans la vie, non, la véritable prédication, tant au point de vue religieux que national et social, celà consiste dans l'effort journellement répété vers la perfection de soi même et celle de ses semblables dans les choses ordinaires de la vie. Quoiqu'on en dise, je n'ai pas une confiance illimitée au nombre fabuleux de conversions qu'auraient opérées les grands orateurs sacrés qui ont attiré les foules autour de leurs chaires; mais le jugement dernier nous révèlera le nombre incalculable de saints qu'aura su gagner au ciel le plus humble curé de campagne.

—Mais je ne puis tout de même pas fonder une paroisse, mon père !

—Chaque être humain a autour de lui une certaine zone d'influence où ses efforts sauront plus que nulle part ailleurs trouver à se dépenser avec fruit. Le malheur est qu'il la néglige souvent pour aller comme le semeur insensé de l'évangile, jeter son grain entre les cailloux du chemin.

—Et pour moi, cette zone d'influence, c'est ?...

—Prie Dieu qu'il te la revèle, mon enfant. Il est la seule inspiration qui doive te guider. Tout ce que je puis te promettre, c'est d'avoir une intention pour toi en disant ma messe, demain matin. Bonsoir, mon enfant et, souviens-toi, prie...

Quel original! se dit Etienne en laissant le bon Père; mais il est si bon, et si naif !....

CHAPITRE XXI

PETARADE

Complètement immobilisé à la suite du mauvais vouloir de ses anciens amis, dégouté de la lutte, indécis sur l'orientation prochaine de ses activités, Etienne décida de passer la majeure partie de l'été auprès de ses parents, à la grande joie d'Alberte pour laquelle un séjour à Saint-Hyacinthe était encore la plus grande joie qu'on pût lui annoncer. Quoique souffrante, elle se sentait plus de force et d'énergie au milieu de sa chère ville aux sites aimés que dans sa somptueuse retraite d'Outremont.

Insensiblement, Etienne avait pris goût aux travaux de son père, la vie de l'usine n'avait plus pour lui le moindre secret et le jovial industriel commençait à croire que somme toute, Alberte n'avait pas fait une promesse aussi vaine qu'il ne l'avait cru un moment. Mais il avait si souvent vu ses espérances déçues qu'il ne songeait pas encore à chanter son "nunc dimittis servum tuum". Toutefois, il ne se faisait pas faute de laisser à son fils toute l'initiative que ce dernier désirait.

Ces quelques mois de vie active et fructueuse eurent sur le caractère de l'ex-journaliste une influence salutaire, il recommença à espérer en la vie, à regarder l'avenir avec confiance.

Sans même se soucier de ce qu'il déciderait de faire quand serait venu le moment de retourner en ville, il se consacrait sans arrière pensée à la tâche quotidienne, savourait l'âpre joie de la besogne accomplie. Quand venait le soir, on allait faire une promenade en automobile et dans la lourde voiture où s'entassaient non sans peine les deux familles régnait une atmosphère de bonheur doux et simple.

—Il va falloir songer à retourner en ville, ma petite Alberte, nous ne pouvons pas nous éterniser ici, dit-il un soir.

—Et pourquoi pas ? Depuis notre retour à Saint-Hyacinthe, je me sens si complètement heureuse que je ressens le désir égoiste de n'en plus partir.

—Tu es folle, ma chérie, et que veux-tu que j'y fasse ?

—Mais simplement ce que tu as fait durant ces mois derniers, collaborer au travail de ton père...

—Tu veux rire...

—Mais non, je suis très sérieuse au contraire. Elle est si belle l'oeuvre que tu accomplis actuellement...

—Alligner des chiffres, signer des lettres, accepter des commandes... Pour un homme qui a rêvé apostolat...

—C'est que vois-tu, mon cher mari, nous visons trop souvent plus haut que ne le commande la sagesse humaine... Tu alignes des chiffres, tu signes des lettres, tu acceptes des commandes et cette besogne te paraît terre-à-terre; mais c'est que tu ne regardes pas assez attentivement la fin ultime de ces actions que tu trouves banales. N'as-tu pas à ta disposition le champ d'action que tu reclamais il y a quelques mois. Ne l'as-tu pas très bien préparé, prêt à recevoir la semence ou plutôt, déjà ensemensé. Tu veux te dévouer pour le bonheur de tes semblables, tu as le désir du bien à accomplir, pourquoi t'éloigner inconsidérement du champ d'action que la Providence t'a assigné, que ton père t'a préparé avec une amoureuse sollicitude. Ou pourras-tu exercer une plus sa-

lutaire influence qu'auprès des quelques centaines d'ouvriers qui se sont groupés autour de l'oeuvre merveilleuse accomplie par celui à qui tu dois la vie et qui a droit, en échange, de te demander de continuer après lui la tradition de vie honnête, d'intégrité et de constant labeur qui constituent le patrimoine de ta famille? Pourquoi irais tu gaspiller inutilement tes énergies et tes talents à des besognes stériles quand tu as ici un devoir impérieux qui te reclame ?

—Sais-tu, ma petite Alberte, que tu parles comme le Père Eugène...

—C'est que tous deux, nous t'aimons bien mon petit mari...

—Et tu aimes bien Saint-Hyacinthe aussi, n'est-ce pas ?

—C'est plus fort que moi, je ne puis séparer ces deux sentiments: Le bonheur que tu m'as donné et la reconnaissance envers ma bonne ville où j'ai connu ce bonheur.

—Eh bien! je te promets d'y réfléchir sérieusement.

—Vraiment ? Que tu es bon.

Il y songeait d'ailleurs déjà et bien sérieusement. La vie de la grande ville avait vu sombrer l'une après l'autre toutes ses illusions, elle avait annihilé chacun de ses efforts, par contre sa ville natale lui avait procuré tout le bonheur de sa vie. Il se sentait intimement convaincu de la rigueur du devoir qui s'imposait à sa conscience et d'ailleurs, il en sentait le charme; mais la leurre de la vie mouvementée de la grande ville avec ses batailles continuelles, en face d'un public nombreux opérait encore: le cabotin n'était pas encore mort en lui !

Une lettre de son ami Durand, arrivée durant la semaine qui suivit, vint achever de jeter le trouble en son âme. La lettre disait:

"Bien cher ami:

Ma lettre ne précède que de deux jours une délégation de quelques imbéciles de notre quartier qui ont songé à mettre ton nom de l'avant comme candidat oppositionniste dans notre division pour la prochaine élection provinciale. Je t'avoue franchement que, lorsqu'on s'est présenté à moi pour me demander d'user de mon influence auprès de toi afin de te faire accepter la candidature, j'ai été plutôt mal impressionné de la démarche que l'on tentait et du rôle ridicule que l'on m'assignait. Car enfin, pourquoi entrerais-tu dans cette galère ? Après un an d'efforts loyaux, tu en es venu à la conclusion, me semble-t-il, que le meilleur apostolat qu'un homme puisse tenter d'accomplir ici bas, c'est de vivre paisiblement sa vie dans le domaine que la Providence lui a assigné. Depuis trois mois que tu es à Saint-Hyacinthe, tu ne sembles pas très anxieux de revenir reprendre ta place au milieu des champions plus ou moins sincères, souvent ridicules, d'une cause dont ils se font souvent eux-même et à leur insue, les pires adversaires en vertu de cet axiome de droit criminel qui dit qu'un mauvais plaidoyer perd plus surement une cause que deux bons requisitoires. Lors de ma dernière visite chez toi, il y a quinze jours, j'ai remarqué sur ta figure et sur celles des tiens un tel rayonnement de joie et de bonheur que je me demande pourquoi tu irais risquer cette certitude sereine pour un piteux aléa....

En somme, c'est à toi de décider, quant à moi, j'avais promis à la délégation de l'annoncer et j'ai accompli cette tâche.

Si tu décides d'accepter de te porter candidat au nom des ouvriers à cette élection, je te promets mon plus ferme concours et celui de tous mes amis. Somme toute, tu seras certainement élu, il n'y a pas d'erreur là-dessus, tu seras élu haut la main, tu feras un piètre député; mieux intentionné que certains autres, peut-être; mais que l'isolement réduira à une pitoyable impuissance et au bout de quelques mois, tu regretteras la douce quiétude de la vie que tu viens de vivre auprès des tiens.

Bien à toi,

Louis.

En hâte, Etienne alla communiquer cette lettre à Alberte.

—Et que vas-tu décider ? s'enquit la jeune femme dont la figure émaciée se couvrit d'inquiétude.

—Que veux-tu que je décide ? Si mes concitoyens me réclament, ne dois-je pas répondre à leur appel, je ne puis me dérober devant le devoir...

—Mais enfin, est-ce bien là que ce trouve le devoir ?

—En douterais-tu ?

—Qu'y a-t-il donc ? demanda le minotier qui rentrait et avait entendu les dernières phrases de la conversation.

—Les ouvriers de mon quartier me prient d'être leurs candidats lors de la prochaine élection.

—Et tu acceptes ?

—Pourrais-je refuser ?

—Et pourquoi pas ? Qu'iras-tu faire au parlement ? Crois-en mon expérience, mon cher enfant, ne va pas compliquer inutilement ta vie. Plus que jamais tu as besoin de calme et de travail effectif, le temps des rêves est passé, l'âge des enthousiasmes stériles n'est plus, tu t'es crée un foyer, celle qui le partage à le droit d'exiger que tu ne t'en extériorises pas continuellement pour courir après la réalisation illusoire de projets généreux dans leur conception, très nobles et grands dans leur fin, mais qui ne sont en somme que leurre et déception. La meilleure charité commence par soi-même, dit le vieux proverbe et comme la société et la patrie se composent d'une série de foyers, c'est dans le foyer que l'action de chacun doit tout d'abord s'exercer. Tu as le bonheur d'avoir une femme bonne et dévouée toujours prête à se sacrifier pour toi, bientôt un enfant viendra encore ajouter au charme de ton chez-toi, tu as à ta portée un champ d'influence illimité où déployer tes activités, pourquoi irais-tu risquer cette somme de bonheurs ? Que tu sois député.. et après ? Que pourras-tu ? Ministériel, tu seras une unité ajoutée à l'écrassante majorité. Franchement oppositionniste, tu assisteras impuissant à la comédie parlementaire. Indépendant, tu seras bien vite écoeuré de la lassante solitude qui rapidement

se fera autour de toi...

—Mais enfin, à vous entendre, on croirait que personne ne dût se présenter.

—Autrefois, les conseils des nations étaient tenus par les vieilllards que les ans avaient assagis et qui après avoir d'abord dans leurs spères diverses, donné à la nation tout le fruit de leur force et de leur énergie, lui apportaient en tribut ultime l'offrande de leur sagesse et de leur expérience. Il est vrai qu'avec le progrès moderne, on a bouleversé bien des ordres d'idées. Enfin, mon cher enfant, réfléchis bien avant de ne rien accepter.

—Je vous le promets, mon père.

—Et surtout, pèse bien le grand sacrifice que tu vas demander à Alberte, la solitude forcée où tu vas être contraint de la laisser à un moment où elle aurait cependant besoin de ta continuelle présence.

—Je ne veux pas être un obstacle, mon père, et si Etienne refusait simplement à cause de moi, je vous avoue que je ne me le pardonnerais jamais.

—Chère enfant! Comme tu es heureux mon garçon d'avoir une telle femme !

—Et croyez, père, que j'apprécie mon bonheur. Ainsi, chérie, tu ne voudrais pas que je m'abstienne à cause de toi ?

—Ce qui ne veut pas dire que je sois en faveur de te voir accepter. Que veux-tu, je ne suis qu'une petite campagnarde que la vie compliquée effraie. Nous sommes si heureux ici, au milieu de tous ceux que nous aimons et qui nous aiment...

Le lendemain, Etienne partait pour la métropole où on l'avait mandé par téléphone.

La journée fut longue et pénible pour Alberte et son beau-père. Etienne allait-il accepter ? Vers cinq heures, comme elle se disposait avec Ghislaine à partir pour la gare, à la rencontre de son mari, elle fut appelée au téléphone. C'était Etienne : "Ne m'attends pas, ma chérie, je ne reviendrai que demain matin.

—Ah!

—Nous avons ce soir une grande assemblée. Il n'y a encore rien de décidé; mais je crois bien que je ne pourrai pas me dérober.

—Vraiment ?...As-tu bien réfléchi ?

—Mon élection est assurée et dans un mois tu seras la femme d'un député! Bonsoir ma chérie, à demain.

—Bonsoir. Et il y avait dans sa voix une telle expression de tristesse que Ghislaine en fut frappée.

—Qu'y a-t-il ?

—Inutile de nous rendre à la gare, Etienne ne viendra que demain.

—Une mauvaise nouvelle ?

—Presque...Etienne se présente à la députation...

—Oh! mais alors, vous allez quitter Saint-Hyacinthe encore une fois ?

—Hélas! Nous étions si heureux depuis notre retour. Comme Monsieur Normand va avoir du chagrin, et que de nouveaux déboires se prépare mon cher Etienne !

A son arrivée, le lendemain, Etienne fut tout surpris de trouver Alberte joyeuse et plus affectueuse encore qu'à son départ. Il avait craint une scène de larmes, des reproches, des récriminations; mais sa femme et son père semblaient accepter avec satisfaction le fait accompli et loin de chercher à le décourager, ils s'efforçaient de montrer le plus vif intérêt qu'ils prenaient aux derniers événements.

Le séjour du candidat ne se prolongea guère, d'ailleurs, il lui fallait repartir pour organiser sa campagne. A sa demande, Alberte décida de demeurer chez l'industriel durant les semaines qui suivraient. Etienne viendrait la retrouver après le résultat de l'élection et en profiterait pour prendre quelques semaines de repos.

Chaque soir, les journaux rapportaient à l'épouse et au parents anxieux les échos de la lutte que livrait le jeune homme et qui suscitait un très vif intérêt. Contrairement à son attente, cette lutte était plus acharnée qu'il ne l'avait d'abord cru. Autour de son nom se groupaient une phalange d'ouvriers sincères et fidèlement attachés; mais par contre, il se trouvait que même parmi ses anciens compagnons tant au journal que dans les cercles d'oeuvres sociales, un certain nombre prenaient ouvertement fait et cause contre lui. La "Nation", qui aurait du sensément l'appuyer de toute son influence l'ignorait complètement. Son adversaire était un politicien retors habile à mener les foules et auquel aucun des trucs de la politique n'était inconnu. En constatant la grande influence qu'exerçait Etienne auprès des ouvriers, il suscita un troisième condidat du sein même de cette classe, cependant que par d'habiles manoeuvres, il induisait les oppositionistes à choisir à leur tour un quatrième candidat. Dans ces circonstances, la lutte devenait désespérée; mais les difficultés n'étaient pas ce qui rebutait le jeune candidat qui décida quand même de rester dans la lutte.

CHAPITRE XXII.

LA BUCHE QUI VIVIFIE.

La lutte électorale tirait à sa fin; encore trois jours et le vote populaire aurait choisi qui irait siéger aux grandes assises de la nation.

Depuis le commencement de la bataille, Etienne avait fourni une somme surhumaine de travail. Secondé fidèlement par son ami, le Docteur Durand, et une dizaine de ses anciens associés des syndicats ouvriers nationaux, il avait parcouru tous les coins de sa circonscription électorale, clamant partout et bien fort les justes revendications des faibles et des humbles.

La sobriété de son programme tranchait sur les bruyantes professions de foi de ses compétiteurs, les promesses vaines, les engagements matériellement impossibles à tenir, les protestations hypocrites d'amitié envers les ouvriers et surtout les appels aux vieux préjugés de partis...

Basant son action politique sur la constitution qui régit les syndicats nationaux catholiques, il prêchait surtout et avant tout à l'ouvrier, la dignité, la fierté de son titre de producteur anonyme, il reclamait pour

lui le respect que lui doivent toutes les autres classes de la société, parce qu'il en est le bras qui travaille, l'échine qui se cambre sous le faix, le coeur qui souffre en silence, l'âme qui s'immole chaque jour dans l'humilité et la souffrance. Il proclamait bien fort les devoirs de l'ouvrier qui ne doit pas être un simple automate; mais un être intelligent qui s'intéresse à un travail intelligent et dont il doit avoir sans cesse en vue le plus grand perfectionnement. L'ouvrier doit à celui qui l'emploie de lui fournir un travail consciencieux et intelligent. Faillir à ce devoir initial serait une félonie chez lui, cette forfaiture le ferait déchoir de son titre d'ouvrier honnête. Or autant l'ouvrier honnête et digne est un facteur précieux chez un peuple, autant celui qui a perdu la notion de la dignité de son état devient une nuisance; c'est dans cette fraction de dévoyés que l'on retrouve toujours les mécontents, les désoeuvrés, les ratés et les perturbateurs de l'ordre établi.

Mais si l'humble qui peine et sue a des devoirs, il a aussi des droits et le premier de ces droits est le droit à la vie. L'homme qui dirige une entreprise, risque tout d'abord les économies qu'il a réalisées de son travail ou que les siens ont accumulées pour lui, il y consacre aussi son temps et son énergie et Dieu sait que le patron fournit bien souvent une tâche non seulement égale, mais presque double de celle de son employé ; s'il ne se noircit pas toujours les mains, son esprit travaille tout le jour et les soucis le suivent jusque dans son sommeil; il est donc de toute justice que le rendement du patron soit plus considérable que celui de l'employé. Toutefois, il y a proportions et proportions, l'homme quel qu'il soit, ne peut se dépouiller entièrement de son égoisme naturel. Laissé à lui-même, il devient tyran.

Il est vrai que notre divine religion vient mettre un frein à cet appétit de gain, à ce désir d'accumuler des richesses; mais hélas! sa voix est bien souvent étouffée par les affections cupides; d'ailleurs, dans notre pays, cette loi divine ne peut malheureusement étendre son influence médiatrice sur chacun et, si l'ouvrier veut faire respecter ses droits, il lui faut les revendiquer hautement et sans crainte. Seul, il est impuissant; mais qu'il s'unisse à ses frères de joug et sa force sera suprême, elle sera même si grande que s'il est laissé lui-même à ses instincts, il dépassera le but désiré et que de persécuté, il deviendra persécuteur.

Pour éviter de tomber de Charybde en Scylla, l'ouvrier catholique a le bonheur de posséder une direction sure et infaillible, l'église qui commande aux grands et aux humbles, qui est le siège de toute vérité et de toute justice. Que les ouvriers s'unissent donc sous la houlette des pasteur de cette église.

Ces quelques idées éloquemment développées attirait à Etienne de vifs succès oratoires, d'autant qu'il constituait lui-même une personnalité assez marquante. Ses assemblées réunissaient des auditoires nombreux et enthousiastes, on l'acclamait, on l'applaudissait on l'ovationnait et en dépit des nombreuses influences liguées contre lui, il était maintenant tout à fait rempli de confiance.

Durant ces trois semaines, il n'avait fait que de rares apparitions à Saint-Hyacinthe où Alberte attendait le résultat de la lutte avec anxiété. Elle n'osait souhaiter la défaite de son mari et cependant, la victoire signifiait pour elle l'abandon définitif de l'espérance qu'elle caressait depuis son mariage: voir Etienne revenir prendre la place qui lui appartenait comme continuateur de la tradition familiale.

Enfin, le grand jour du scrutin arriva et toute la journée, Etienne et ses partisans crurent à la victoire. A deux reprises, Etienne avait appelé Alberte au téléphone et lui avait dit sa confiance. Elle avait compris au tremblement de sa voix à quel énervement il était en proie et du coup, elle avait senti naître en son coeur le regret du désir inconscient qu'elle avait éprouvé de le voir défait.

Vers huit heures et demi, les résultats des divers polls commencèrent à arriver aux quartiers généraux des candidats.

Etienne, entouré de ses fidèles partisans, prenait note de ces rapports, faisait des calculs, supputait de ses chances. Les premiers rapports avaient été plutôt défavorables, son adversaire ministériel prenait de grosses majorités dans tous les polls, puis le sort changea, ce fut l'oppositioniste qui prit le plus de votes dans les arrondissements suivants. L'autre candidat ouvrier ne semblait pas un adversaire dangereux.

—Laissez faire, Monsieur Normand, nous ne sommes pas dans notre chateau-fort, fit remarquer un de ses organisateurs.

En effet, les rapports suivants faisaient de nouveau varier les chances. Bientôt Etienne prenait les devants sur tous les autres candidats et la marge allait toujours en s'accroissant, de sorte que la victoire semblait assurée.

Les résultats étaient communiqués par téléphone au comité d'Etienne et chaque fois que la cloche retentissait, il se faisait de par toute la salle un silence lourd d'anxiété. Il ne restait plus qu'une dizaine de polls à recevoir, les rapports se faisaient maintenant plus lents, on avait tout le temps nécessaire pour se communiquer ses impressions.

Dring...Dring...Dring...

—Oui! s'écria le Docteur Durand, en mettant l'acoustique à son oreille:

Mais la voix lointaine que le fil téléphonique apportait était celle d'une femme:

—Saint-Hyacinthe appelle Monsieur Normand.

—C'est pour toi, Etienne. On t'appelle de Saint-Hyacinthe.

—Alberte doit être anxieuse de savoir le résultat, passe-moi l'appareil— Alloh! Oui, c'est moi ! Oui... Ah! papa.... Comment? Alberte! Le médecin a été appelé...Il y a urgence ?...Oui, je pars immédiatement.. Non, pas de résultat final encore... Non, je pars quand même...Dans deux heures je serai là! Oui, dites le bien à Alberte.. Mes cher amis, dit-il en replaçant l'appareil, je suis obligé de vous quitter avant de con-

naître le résultat. Quel qu'il soit, je vous remercie de votre dévouée collaboration.

—Où vas-tu ? lui demanda son ami Durand en le reconduisant à son auto.

—A Saint-Hyacinthe...

—Seul, en auto ?

—J'irai plutôt en aéroplane si cela était possible. Mon vieux Louis, je ne sais si je serai député demain; mais mon père vient de m'annoncer que je serai certainement père!... Tu me téléphoneras le résultat- demain matin.

—Pourquoi pas cette nuit ?

—Non demain matin seulement, je prévois que cette nuit, j'aurai besoin de toute ma quiétude.

Durant une heure et demie, penché sur la roue, l'oeil fixé sur la route noire, le pied sur le frein, Etienne brula les étapes et les quelques paysans attardés qu'il dépassa durent se demander où allait ce fou déchainé.

Il était dix heures passées quand enfin il vit poindre dans le lointain les lueurs vagues qui signalent Saint-Hyacinthe dans la nuit. Et plus il avançait plus il était anxieux d'arriver, plus il donnait de combustible à sa lourde voiture, tournant les coins de route sans ralentir de vitesse, et franchissant la dernière étape en bolite.

—Alberte! s'écria-t-il en tombant dans les bras de l'industriel qui était venu lui ouvrir la porte.

—Enfin, te voilà... Elle te demande depuis une heure. Calme-toi, ta presence va lui faire du bien; mais il ne faut pas qu'elle constate ton énervement. Tout est normal d'ailleurs, le Docteur est auprès d'elle ainsi que ta mère.

—Je veux la voir immédiatement.

—Non, calme-toi un peu avant de pénétrer dans sa chambre. Viens dans la salle à manger, Ghislaine et Alice t'y attendent elle aussi, mais Etienne ne se sentait pas la force d'attendre plus longtemps, il embrassa rapidement sa soeur et Alice, déposa son paletot et courut vers sa femme.

—Etienne!

—Alberte!

—Enfin, te voici, mon chéri, je serai plus forte maintenant. Vois je souris...

Mais sur sa pauvre figure émaciée se lisait la souffrance lassinante. Dans ses yeux où se reflétait le bonheur de la présence de son mari, perlaient des larmes et l'enlacement de ses bras autour du cou d'Etienne avait cette force nerveuse qui dénote une douleur que l'on veut cacher.

Et commença pour Alberte la série atroce de douleurs, de lamentations, de cris, le martyre interminable que souffre la mère en échange de la vie qu'elle donne...

Vers quatre heures, le mystère douloureux de la maternité s'était parachevé et depuis une demi-heure elle reposait paisiblement, souriante, un reflet de bonheur extatique sur la figure. La nouvelle mère s'était endormie en pressant dans sa pauvre main encore moite et palpitante la main de son mari, alors que leurs deux regards tournés vers le bébé encore informe et grimaçant qu'on avait placé à son côté, communiaient en leur mutuelle félicité.

Depuis longtemps déjà les paupières d'Alberte s'étaient fermées, le sommeil était venu lui faire oublier les souffrances endurées et encore le jeune homme pressait tendrement la chère petite main palpitante, repassant en son esprit les évènements rapides qui s'étaient succédés depuis quelques jours, tachant de déméler ses impressions; mais en son coeur chantait un chant de bonheur trop intense pour qu'il pût longtemps se distraire à d'autres pensées que celle de sa paternité. Son fils! Devant ce sentiment qui s'était fait jour tout à coup en son âme, avait grandi avec impétuosité en voyant le faible petit être vagissant qui venait de voir le jour, avait comme le foudre envahi son âme et son coeur, toutes autres considérations lui semblaient vaines. Que lui importaient maintenant ses rêves ambitieux d'hier, que lui disait la victoire ou la défaite, tout disparaissait devant cette chair de sa chair, ce souffle de vie dont il était l'origine, ce nouveau trait-d'union entre lui et la douce créature qui avait gémi et souffert pour son amour et avait payé à elle seule la rançon de sa nouvelle dignité et de son nouveau bonheur.. Et alors il sentit en son coeur une poussée d'amour reconnaissant envers la petite martyre, un désir fou de lui dire son affection et sa gratitude. Il se pencha doucement vers elle et effleura ses lèvres. Elle ne s'éveilla pas, mais cependant, il l'entendit murmurer: "Mon fils! Etienne! heureux!" Et cependant, elle dormait toujours... En son sommeil comme dans toutes les actions de sa vie, sa grande préoccupation était le bonheur de son mari; mais à présent, un autre nom s'associait à celui d'Etienne, un autre sentiment venait s'y mêler, celui de la maternité. Ils avaient un fils.. Un fils... cette bonne bûche qui vient entretenir le feu de l'âtre conjugal et sans lequel il finirait infailliblement par s'éteindre.

La garde-malade vint lui demander s'il ne désirait pas aller se reposer.

—Merci, je vais m'installer dans ce fauteuil, près du lit. Si j'ai besoin, j'appellerai. Vous pouvez vous retirer.

Discrète, elle s'éloigna et lui, avec maintes précautions, attira le fauteuil près du lit et continua sa rêverie.

Un fils! Il avait un fils...ce petite être serait demain un homme, un autre lui-même...un continuateur de sa vie...Pour la première fois il eut une conception complète de ce mot. Oui! c'était ce sentiment, la Paternité! Comme il comprenait bien son père, maintenant, son père qui avait dû jadis éprouver auprès de son berceau les mêmes émotions, qui toute sa vie avait peiné pour constituer un patrimoine à lui transmettre, un héritage qu'il pourrait un jour lui léguer avec orgueil...Mais après avoir dévoué sa vie à l'édification du patrimoine et à l'éducation du fils, ce pauvre père avait vu ses rêves déjoués. Fils et héritage faisaient il est vrai son orgueil; mais il les avait toujours conçus comme essentiellement unis, il les avait continuellement liés dans l'avenir et voici que le fils avait dédaigné l'héritage...Comme il avait dû souffrir le pauvre bon vieux papa! Et cependant comme sa

sagesse était grande et que dans son gros bon sens populaire, il avait eu une plus juste notion du devoir que son fils cultivé! Et pourquoi lui, Etienne, avait-il dedaigné la mission saine et régénératrice que son père lui avait assignée et que la tradition lui enjoignait de suivre après quatre générations des siens ? Pour de sots rêves orgueilleux, des visées généreuses, nobles et grandes; mais en sommes, des rêves après tout, si beaux qu'ils aient été... Et s'il avait déserté la tradition familiale, que pourrait-il demander à ce fils qui serait un homme demain? Et ses pensées s'enténébrèrent en un mélange de réalité, de raisonnements et de songes...

—Monsieur Normand, on vous demande au téléphone!

—Comment ? Qu'y a-t-il ? Oh! je me suis endormi.

—Vous dormez depuis près de cinq heures.

—Quelle heure est-il ?

—Neuf heures. On vous demande au téléphone.

—Et Alberte ? Et mon fils ?

—Ils ont tous deux passé une très bonne nuit.

—J'ai été un piètre veilleur...!

—J'étais dans la chambre voisine.

—Etienne, on te demande au tétéphone ! vint annoncer de nouveau Ghislaine. C'est Montréal.

—C'est vrai, j'oubliais. Durand m'avait promis de m'appeler ce matin. C'est curieux, il doit m'annoncer le résultat de l'élection d'hier, me dire si je suis élu ou défait et cependant, quel que soit ce résultat, il me laisse indifférent d'avance.

—Alloh! dit-il en prenant l'acoustique, c'est toi Durand, oui, mon cher, très bonne nouvelle, un garçon, mon vieux, un gros garçon.

—.....

—Quoi? Tu as de mauvaises nouvelles de ton côté? J'ai été défait alors. Qu'est-ce que tu veux que celà me fiche.

—.....

—Comment ? De graves irrégularités ? Une contestation en perspective ? Oh! mais non, j'ai bien d'autres chats à fouetter, je te l'assure. Je suis battu, un point, c'est tout. Tu remercieras de ma part tous les bons amis qui se sont dévoués pour la cause.

—.....

—Quand je retournerai à Montréal ? Je ne sais pas encore. Tu comprends, je suis père et je ne puis laisser ainsi Monsieur mon fils.

—.....

—Elle a beaucoup souffert, la pauvre petite; mais enfin, tout danger est maintenant passé. Je te remercie en son nom de tes bons souhaits, je les lui transmettrai, quand elle s'éveillera. Merci, mon vieux, viens nous voir quand tu auras un dimanche de liberté.

—Mon pauvre Etienne, dit l'industriel qui s'était avancé vers Etienne aussitôt que ce dernier eût laissé l'appareil, je comprends que tu n'as pas eu de chance. Je te prie de croire que....

—Pas de grands mots pour rien, papa, vous avez peut-être cru que je crânais quand je disais à Louis que je me fichais du résultat d'hier, et cependant, je vous assure que j'étais absolument sincère. Depuis que je suis père, j'ai fait des réflexions grosses de conséquences.

—Vraiment! Et ces reflexions, c'est ?....

—Madame vient de s'éveiller, vint annoncer la garde-malade, elle vous reclame, Monsieur Normand.

—Venez-vous, papa, j'ai une nouvelle à annoncer à Alberte qui peut-être vous intéressera.

—La pauvre petite, ne lui annonce pas trop brusquement ton insuccès, elle pourrait en être affectée.

—Soyez sans crainte, papa. Venez.

Dans sa chambre, aussi blanche que les draps de toile du lit, Alberte attendait avec anxiété l'arrivée de son mari.

—Pauvre Etienne, tu dois être fatigué et je suis vraiment déraisonnable de te déranger; mais je voulais te revoir, il semblait que cette nuit, j'avais rêvé, que tu n'étais pas là, c'est fou...

—Non, ma petite adorée, ce n'est pas fou, le seul insensé, ce fut moi qui ai sottement risqué de te faire défaut au moment où tu avais besoin de ma présence. Ne crains plus, ma petite femme je ne te quitterai plus jamais...

—Jamais ?...Alors ?...

—Oui, ma chère Alberte, fini les rêves éthérés, les projets grandioses, mais irréalisables, j'ai compris que le devoir de la vie est non pas dans les orgueilleuses conceptions ; mais bien dans la réalisation de la tâche que la Providence assigne. Hier, je rêvais de succès, de triomphes, de gloriole. Cette nuit, au spectacle de ton martyre si chrétiennement supporté, j'ai compris la vanité de ces sentiments, je me suis trouvé si petit devant la grandeur de ton sacrifice, j'ai constaté que mes ambitions étaient si mesquines devant la rançon d'une vie humaine que tu payais, avec une si admirable simplicité, des souffrance de ton corps débile. La lumière s'est faite en mon âme, j'ai vu clairement où se trouvait le vrai devoir. Devant le fils que tu venais de me donner, j'ai compris ce que signifiait la paternité et la famille, j'ai compris la sainteté de la tradition familiale et l'impérieux devoir qui m'incombait de ne pas m'y dérober.

—Vraiment, Etienne ?

—Je dois à mon père et je dois à mon fils d'être un nouveau chainon à la grande chaine familiale, et je promets de ne pas faillir a ce devoir.

—Mon fils, mon cher Etienne! Laure, Ghislaine, venez apprendre la bonne nouvelle... Notre fils nous est définitivement rendu. L'oeuvre de notre vie nous survivra, ma chère femme. Dieu peut me rappeler à lui, maintenant, je partirai avec la certitude que longtemps encore, mon vieux moulin produira du pain, sera un gage de vie, de bonheur et de joie pour mes semblables.

—Mais non, papa, il ne faut pas prononcer le mot de mort au milieu de notre joie, nous vous conserverons longtemps avec nous. Vieux pioupiou qui avez enfoncé

tous les barrages ennemis, vous vous reposerez enfin à l'arrière pendant que vos suivants vous remplaceront sur la ligne de bataille! s'exclama Ghislaine dont la figure était rayonnante de bonheur.

—Et ce bonheur, nous le devons à ce petit être chéri, dit Madame Normand.

—Non, maman, nous le devons surtout à ma petite femme, l'associée effacée et silencieuse de ma vie, la directrice de mes actions vers le devoir.

—Mais sans ce petit être ?

—N'est-ce pas qu'il est joli? Il te ressemble, ma chère Laure.

—Non, c'est à Alberte qu'il ressemble, vois ce menton effilé...

—Vous n'y êtes pas, c'est à papa, opina Ghislaine.

—Peu importe, mes enfants, la ressemblance de la figure, ce à quoi il faut songer c'est d'en faire un homme bon, honnête, brave et généreux qui continuera nos vies lorsqu'à notre tour nous ne serons plus.

—Vous avez raison, bon papa et pour devenir ce citoyen modèle, il n'aura qu'à prendre exemple sur vous.

—Je l'espère bien. Et tout d'abord, je veux être son parrain.

—C'est notre voeu le plus cher, papa. N'est-ce pas Alberte ?

—Et nous l'appellerons Pierre comme vous, Monsieur Normand.

—Allons, il faut nous retirer, cette pauvre petite a besoin de repos et je vois la garde-malade qui s'impatiente.

—Mais auparavant, me direz-vous le résultat de l'élection d'hier ? demanda Alberte.

—Oh oui! C'est vrai, j'avais oublié de te dire que j'ai été battu, ma chère petite.

—Mon pauvre chéri !

—Mais non, tu ne saurais croire quel poids cette défaite m'ote des épaules. Elu, je ne pouvais raisonnablement démissionner immédiatement. Il m'aurait fallu siéger durant cinq ans au parlement... Quel ennui. Heureusement, les électeurs de ma circonscription ont eu l'obligeance de m'éviter cette corvée.

—Et nous demeurerons continuellement à Saint-Hyacinthe ?

—Oui, ma bonne Alberte. Es tu contente ?

—Je suis si heureuse, si heureuse... et je t'aime tant, mon cher mari...

CHAPITRE XXIII.

LE FEU DE L'ATRE

Les jours de vie heureuse sont comme l'eau claire des ruisseaux qui chante sur les roches; ils fuient, courent, volent et quand le soleil descend à l'horizon on est tout émerveillé de la rapidité de sa course.

Trois ans s'étaient écoulés depuis l'installation définitive d'Etienne et de sa famille dans la bonne cité mascoutaine et, depuis ce moment, la vieille grande maison de bois de la rue Girouard avait vibré d'une vie intense.

Insensiblement, l'industriel avait passé à son fils la direction de l'usine et, s'il faisait quand même sa visite habituelle, c'était comme un père qui vient rendre visite à sa fille avantageusement mariée, pour constater avec satisfaction l'esprit d'ordre, la bonne tenue, la douce fraternité qui n'avait cessé d'y régner.

Au cours de ces visites, il se faisait quelque fois accompagner de petit Pierre, maintenant un solide gaillard de trois ans, que le spectacle de la vie du moulin, la musique grêle des cylindres broyant le blé d'or, les palpitations poudreuses des blutoires, les pâtes ivoirine que les couteaux tranchaient jetaient dans l'émerveillement.

A son retour à la maison, deux autres petits bras se tendaient vers lui et le bon vieillard saisissait avec ivresse Laurette, la jolie pouponne qui, depuis un an, était venue apporter dans le ménage de l'ex-journaliste un regain de sève et un nouveau lien.

Entre sa femme, ses enfants, ses petits enfants et son usine dont la vie était maintenant assurée, le minotier se proclamait le plus heureux des hommes.

—Voilà que je deviens paresseux, ma bonne Laure et si je ne réagis pas, je vais devenir bédonnant et injambe..... C'est extraordinaire comme l'on s'habitue vite à l'indolence !

—Eh! bien, voyageons...

—Voyager, c'est facile à dire; mais alors songes-tu à tout ce qu'il nous manquerait loin d'ici ? Pourrais-tu dormir tranquille si tu n'avais pas embrassé nos deux mioches avant de te mettre au lit ?...

—Tu as raison, Pierre, tout nous retient...

—J'ai rencontré le père Larue, ce matin... tu sais que, comme récompense de son long service, Etienne avait décidé de le mettre à sa retraite. A cette nouvelle, le bonhomme exultait...Il allait devenir rentier!

—Il l'avait certes bien mérité...

—Oui, je ne le conteste pas... Cependant, ce matin, il me demandait de lui rendre son emploi...Mais oui, il ne peut vivre à ne rien faire... Tandis que moi, ma foi, je ne trouve pas celà si désagréable...

—Mais tu engraisses...

—C'est que je suis trop parfaitement heureux, ma chère femme...

Mais le brave homme exagérait et s'il avait maintenant la majeure partie de ses jours à employer à sa guise, il savait les occuper utilement. Après avoir été meunier, il s'était improvisé jardinier-fleuriste et son parterre faisait l'envie de toute la population de la ville où le culte des fleurs est cependant l'objet d'une dévotion particulière.

Etienne, enfin conscient de la beauté de l'oeuvre à la fois sociale et nationale que peut accomplir l'industriel consciencieux de ses devoirs, entourait le vieux moulin d'une sollicitude jalouse. Ses rêves ambitieux—mais de cette ambition saine et dégagée d'égoisme, qui a pour fin non seulement le succès financier; mais aussi le bonheur des autres et la grandeur de la nation—l'avaient incité à opérer dans l'usine de nombreuses novations. Peu à peu, il avait intéressé financièrement chacun de ses ouvriers au succès de l'entreprise, l'un d'entre eux les représentait maintenant au conseil d'administration de la compagnie et chaque année, les em-

ployés recevaient leurs parts de dividendes, ce qui avait developpé encore l'émulation chez eux. Plus que jamais, c'était pour tous et chacun "notre moulin" et parmi le personnel tout entier régnait l'esprit de solidarité, gage de forts rendements et de succès toujours plus grands.

Aussi, adorait-on le nouveau maître à l'égal du vieux minotier et l'influence directrice qu'il avait su prendre sur ceux qu'il considérait comme ses collaborateurs commençait à se faire sentir sur la vie de la cité toute entière.

Que cette réalité tangible et fructueuse était infiniment plus réconfortante que ses rêves stériles d'autrefois! Qu'il y avait loin entre ses conférences grandiloques, débitées avec emphase devant un auditoire de snobs, entre ses conceptions livresques de l'âme populaire et la réalité si simple en sa grandeur!

Et comment avait-il été si longtemps aveugle à la noblesse de la mission que la Providence lui avait assignée ? Et comment tous ceux à qui Dieu a départi les richesses ne comprennent-ils pas l'impérieux devoir qui leur incombe d'en faire bénéficier leurs frères moins fortunés ? La richesse en elle-même est un don précieux; mais comme tous les dons, elle oblige celui qui en est loti à l'employer au bonheur de ses semblables et à la gloire de Dieu. Source de tous les désordres, l'or est aussi le grand levier qui soulève les apathies, édifie les oeuvres durables, jette les fondations de l'édifice social et national, soutient les peuples sur les sentiers du progrès dans tous les ordres d'idées.

Hélas! il est triste de le constater; mais chez nous, loin de risquer noblement leurs épargnes dans les entreprises nationales, ceux à qui la fortune a souri s'empressent d'aller enterrer leur misérables trésors comme le serviteur timoré de l'évangile. Au lieu d'employer le capital national à développer nos ressources naturelles pour notre propre profit et l'influence de notre race, on l'investit dans des entreprises à directions étrangères où il contribue à relever le prestige des autres races au détriment de la nôtre.

L'on était à la veille de Noel et après souper, tout le monde s'était réuni dans le salon boudoir, devant la cheminée où brulait joyeusement deux bonnes buches d'érable.

—C'est cette nuit que le petit Jésus va venir, pépère ?

—Mais il faut que tu sois sage, mon chéri, si tu ne dors pas lors de son passage, il ne te laissera rien.

—Et si je dors, j'aurai mon gros cheval et ma toto ?

—Il est huit heures! s'exclama Alberte en mimant la surprise, il faut vite te mettre au lit, si le petit Jésus passait...

—Pépère, dis, Jésus me donner grosse balle.

—Je te le promets, dit le vieillard en pressant l'enfant sur son coeur.

—Moi becquer mémère...Et il courrut vers Madame Normand qui tenait en ses bras la petite Laure endormie.

—Tante Laine...Tante Lili,... papa .... et le petit éternisait ses caresses afin de retarder son coucher.

Tout à coup, la cloche retentit.

—Ti Jesus !...et le petit prit sa course vers sa chambre, suivi de sa mère, cependant que dans le vivoir, les grands parents souriaient à la rouerie précoce de leur petit fils.

—Mademoiselle Ghislaine, on vous demande, vint annoncer la servante.

—C'est Jean, n'est-ce pas ?

—Oui, Mademoiselle.

—Jean? Tu ne nous avais pas prévenus de sa visite, dit Etienne. Vas-tu le faire entrer ici ?

—Non, je le recevrai au petit salon. Nous viendrons vous aider à préparer l'arbre de Noel dans quelques instants. A bientôt !

—Ma chère amie, dit Monsieur Normand, si tu veux me donner la petite, je vais aller la remettre à Alberte pour qu'elle la couche.

—Je vais y aller moi-même, Monsieur Normand, dit Alice.

—C'est qu'elle est lourde, la mâtine. Venez avec moi, Alice, je veux m'assurer en même temps si Pierrot dort. Le petit bougre pourrait bien nous jouer le tour et nous surprendre au milieu de nos préparatifs.

Quelques minutes plus tard, il revenait la figure toute rejouie:

—Il est couché et commence même à battre des paupières. Sa mère est auprès de lui, nous pouvons travailler sans crainte. Veux-tu aller chercher l'arbre, Ovila, il est dans le garage. Cet après-midi, j'ai tout préparé, nous n'aurons qu'à l'installer dans quelque coin. Où crois-tu que nous devrions le mettre, ma chère Laure ? demanda-t-il en enlevant sa veste.

—Dans cette encoignure, il y fera très bien. Je vais aller chercher les décorations. Depuis une semaine que j'en collectionne.

Dix minutes plus tard, tout le monde était au travail, chacun donnant son avis, suggérant telle chose, critiquant telle autre. Le grand père, juché sur un escabeau, essayait en vain d'accrocher une cloche de verre à la cime du sapin. Il suait, soufflait, était congestionné.

—Qu'as-tu à sourire, Etienne ?

—Je songe à toute cette bonne misère que vous vous donnez. Si je ne vais pas vous aider, vous allez risquer de vous casser les os.

—Tu me trouves enfant, n'est-ce pas ? Que veux-tu, nous, les vieillards, après avoir vieilli dans nos enfants, on redevient enfant avec nos petits enfants. Tu as raison, viens prendre ma place, car je n'arriverai jamais à accrocher cette cloche et cependant son effet serait merveilleux. Et les cadeaux, maintenant. Je vais chercher les miens.

—Et moi aussi, dit la grand-mère.

—Voulez-vous apporter le paquet que j'ai placé dans l'armoire de ma chambre, Alice, je vais terminer le travail de préparation durant ce temps-là.

A peine avait-il terminé que l'industriel revenait les bras chargés de paquets.

—Dites-donc, papa, est-ce un bazar que vous voulez étaler ?

—J'ai encore quelques petits paquets, j'irai les chercher quand j'aurai installé ceux-ci. Et il commença à déballer ses emplettes.

—Tiens, tu lui as acheté un auto, dit Madame Normand à son mari, moi aussi..... Et les deux braves vieux rirent d'un bon rire ouvert et franc.

Depuis près d'une demi-heure, on s'évertuait à disposer avec grâce les menus bibelots achetés pour les deux mioches. Alberte avait poussé une exclamation enthousiaste lorsqu'à son retour, elle avait aperçu la profusion de jouets étalée sur le fonds vert du feuillage.

—Moi aussi, j'ai mon cadeau de Noel, dit Ghislaine, qui entrait suivie du jeune pharmacien.

—Et ce cadeau, c'est ?... demanda son père.

—Ceci, papa! dit elle en tendait sa main. A son doigt brillait une bague.

—Oh! Je vois que nous avons encore une noce en perspective! s'écria le jovial minotier.

—Avec votre permission, Monsieur Normand....

—Elle vous est toute acquise, mon cher garçon. Mariez-vous, soyez heureux et qu'à chaque Noel, j'aie beaucoup de mioches à gater.

—Enfin, c'a y est! Ne te l'avais-je pas prédit, petite soeur.

—Prédit quoi ?

—Que l'altière Pucelle troquerait bientôt son sabre contre la quenouille.

—Tu oublies que j'ai fait passer le dauphin par la cathédrale de Reims, que nous avons même un nouvel héritier présomptif...Quand les hommes reprennent conscience de leurs devoirs, les Pucelles n'ont aucune raison de ne pas reprendre leurs quenouilles!

FIN.

L'Ombre du Beffroi!

Le nouveau grand roman de Mde A. B. LACERTE paraîtra le mois prochain.

Cette fois, le grand romancier populaire nous offre un roman dramatique sur la grande plaie du jour: Les drogues mortelles !

Ne dites pas que cela ne vous intéresse pas, mais prenez garde à vos enfants, à vos frères, à vos soeurs, à vous-même! Que sait si vous n'êtes pas parmi les prochaines victimes de ce poison fatal ?

L'Ombre du Beffroi

n'est pas un sermon, ni une conférence, mais un roman palpitant d'intérêt, dramatique au plus haut point qui vous fera passer par toutes les gammes de l'émotion.

Du drame, de l'amour, de la gaieté,

se trouve dans ce grand roman nouveau de l'auteur à succès.

L'Ombre du Beffroi,

est un roman qui peut être lu par tout le monde, c'est un devoir pour vous de le lire, et de le faire lire, il vous fera passer des moments agréables, en même temps que ce dégage une forte leçon.

Vous rappellez-vous Roxane?....

Le Spectre du Ravin?....

et bien, L'OMBRE DU BEFFROI est beaucoup mieux.

Toujours aux prix populaire de

25¢

EDITIONS EDOUARD GARAND

153a, rue Sainte-Elisabeth

Montréal.

LA FEMME D'OR

GRAND RECIT SENSATIONEL Par JEAN FERON

Un soufle plus doux qu'un zéphir printanier caressait son front moite.

Une musique, mélodieuse entre toutes, jouait des airs célestes.

Alban s'amolissait dans un ravissement d'extase...et peu à peu il oubliait la terrible citerne, et, plus terrible encore, le monstre humain qui avait un moment tenu sa vie entre ses pattes immondes !

Non.. cela n'avait été qu'un vilain cauchemar !

Il se souvenait de LA PETITE MODISTE DE LA RUE DEMONTIGNY. Son charme l'avait séduit, conquis! Mais il se rappelait, mieux encore, la jolie enfant de bleu vêtue au sourire angélique qu'il avait trouvée dans l'atelier.

Maintenant, il tâchait de se persuader qu'il avait été malade, qu'un indisposition l'avait pris tout à coup, une indigestion peut-être, et que cette jolie et tendre enfant l'avait bien doucement bien pieusement couché sur son lit à elle.

O délice !

Tout son être, à cette pensée, frémissait d'une vie nouvelle.

Alban Ruel, disons-le, n'avait pas seulement cherché la renommée et la gloire: il avait cherché l'amour !

L'AMOUR!

Jusqu'à ce jour inoubliable il n'avait pu trouver la femme capable de lui transfuser cette vie céleste qu'il avait tant convoitée dès sa plus tendre enfance.

Il n'avait voulu aimé pour lui-même ; il n'avait pas réussi la conquête si difficile de la déesse qu'il avait imaginée !

Une fois, il avait pensé se faire aimer de LA FEMME D'OR !

Cela n'avait été qu'une illusion !

Après était survenu LA PETITE MODISTE! Cet amour n'avait fait qu'éclore pour s'éclipser aussitôt! Et cela n'avait été qu'un trop court rayon de soleil dans son âme !

Mais voilà que, tout à coup, sans qu'il la cherchât, la dispensatrice des meilleures joies du monde venait de se montrer à lui ! Et quelle dispensatrice !...

Une jeune fille... toutes jeune..une enfant de la plus sublime beauté !

Il ne l'avait encore qu'entrevue c'est vrai: mais le souvenir de cette vision lui semblait impérissable !

D'ailleurs il savait qu'il allait la revoir!

Il s'assurait qu'elle était là, pas loin, tout près de lui !

Elle veillait sur lui !

Ne lui avait elle pas tendu l'échelle libératrice ?

Ne l'avait-elle pas tiré de l'abîme ?

Ne l'avai telle pas arraché à la mort affreuse ?

Pourquoi ?

N'était-ce pas par l'amour puissant qu'il avait su faire naître au coeur de cette jeune fille, de cette fée ?

Certes! Car enfin, il était aimé !

Ah! comme il allait aimer en revanche !

Et il n'avait qu'un signe à faire...il n'avait qu'un mot à dire un murmure à balbutier et de suite il verrait apparaître la fée...sa fée bienfaisante !

Alban Ruel se sentait maintenant mourir de joie !

Mais de même qu'il n'était mort ni d'horreur ni d'épouvante, de même Alban n'allait pas mourir cette fois encore! Ne serait-ce pas stupide de mourir, quand un soleil nouveau se lève ?

Non, non, Alban allait vivre encore ..... mais non plus vivre dans ce beau rêve d'amour qu'il se plaisait à faire durer! Tous les rêves ont leur réveil, hélas! et le reporter se réveilla et un souvenir terrible le fit pâlir.

D'un coup il retomba de son ciel! Il se revit aux prises avec le monstre humain dans la citerne gluante! On l'en avait tiré, c'est vrai; mais n'était-ce pas pour prolonger la torture qu'on s'ingéniait à lui faire endurer? En dépit du bienaise matériel et moral qu'il ressentait après les affres de l'agonie, il commençait à douter des horizons de joies qu'il avait entrevus !

Un bruit curieux, seulement et vaguement entendu avait suffi pour souffler sur les rayons de son beau rêve.

Alban Ruel écouta avec une intense appréhension le bruit qui parvenait à son oreille.

—Mais où suis-je donc ? se demanda t il. N'est ce pas le bruit de machines à coudre que j'entends là, dans une pièce voisine ?

Parfaitement. Aucun bruit autre que le ronronnement monotone d'une machine à coudre n'avait troublée le silence ! Mais ce n'était pas une machine à courde...c'étaient dix machines au moins qui marchaient en même temps !

Alors le journaliste se représenta l'atelier de couture de LA PETITE MODISTE.

Voici ce qu'il se dit:

—Oui, j'ai été malade! On m'a porté dans une chambre ....peut-être celle de LA PETITE MODISTE elle même! Maintenant il est jour! Je viens de m'éveiller ! Et comme on a fermé les rideaux des fenêtres, je demeure dans l'obscurité !

Il sourit... mais il n'était pas tranquille.

Les machines allaient... allaient...

Il se sentit tirailler par la curiosité, la curiosité de voir les fines silhouettes des couturières. Car il devait y avoir un bon nombre de couturières, puisque un bon nombre de machines marchaient! Et, pourtant, il se rappelait n'avoir vu que doux ou

Extrait d'un grand récit, en vente partout au prix de 15 *sous.*

trois de ces machines...peut-être quatre tout au plus !

N'importe il allait s'en assurer.

Tout doucement il se leva. Mais alors il se sentit très courbaturé...il gémit !

Une étourdissement lui fit voir des lueurs fugitives... de la main il se retint au bord du lit. Non ce n'était pas un lit; c'était un sofa un divan quelconque...c'était peut-être une ottomane! Quoi! se trouvait-il encore dans le boudoir vert ? Allait-il revoir LA FEMME D'OR ? Ces coussins moelleux que sa main tripotait, il lui semblait en reconnaître le tissu qui les recouvrait! Et il se rappelait cette scène d'amour avec LA FEMME D'OR, dans la même obscurité! Et cette obscurité lui paraissait pénétrée des mêmes parfums puissants qui l'avait enivré autant que les paroles de feu de LA FEMME D'OR !

—Ah! si j'avais des allumettes !

Qu'importe! il fallait voir !

En tâtonnant il se dirigea vers le bruit des machines à coudre.

Il heurta un mur, ses doigts s'accrochèrent à des étoffes.

Vainement chercha-t il une porte !

Rien... mais les machines allaient...

Il eut un vertige.

Allait-il appeler ?

Il n'osa pas, retenu par une gêne que sa volonté—en avait-il encore ? ne pouvait sur monter.

Il voulut réagir contre une telle faiblesse, mais une terrible défaillance l'abattit sur le plancher.

Il se releva.

—Oh! ma tête! ma tête! gémit-il en portant ses deux mains à son front.

Il demeura ainsi, immobile, écoutant les machines à coudre.

—Oh! ces maudites machines! grinça t-il.

Finalement il s'enrageait.

Quoi tenter dans cette noirceur ?

Il se décida d'appeler...il verrait bien ensuite !

Et il jeta un cri...mais un cri de désespoir dont il eut peur lui-même! Si peur qu'il tomba... et il tomba sur la couchette uo le divan qu'il venait de quitter. Sans le savoir il y était revenu !

Mais à son cri le bruit des machines s'était tu. Un lourd silence plana pour une minute.

Puis soudain, une lumière brilla, et Alban Ruel se vit dans un joli boudoir tendu de bleu azur. Au même moment il revit la jolie couturière avec sa robe soie bleue, ses bas roses et ses petits souliers de satin noir.

Il frémit.

Souriante, la jeune fille était apparue entre deux tentures qu'elle avait écartées de ses mains fines.

—Vous m'avez appelée? edmanda t-elle.

D'un oeil stupide le journaliste la regarda.

—Vous sentez-vous mieux? interrogea encore la belle enafnt.

—Oui...un peu... répondit Alban qui, par un effort inoui, essayait de retrouver ses esprits.

—J'ai pensé qu'un peu de repos vous ferait du bien, dit la jeune fille.

—Vous vous intéressez un peu à moi? demanda Alban avec un sourire maladif.

—Un peu !...Pourquoi ne dites-vous pas beaucoup ?

—Est-ce vrai? Alban retrouvait tout à coup du sang, du coeur et de l'audace.

—N'en avez-vous pas la preuve ?

—Oui.. merci. Ah! je vous devrai beaucoup.. peut être plus que je ne pourria payer!

—Bah! pour un service...

—Un service, dites-vous? Il n'y avait pas autre chose pour vous guider dans une action si charitable ?

—Il y avait peut être un peu de pitié !

—De la pitié !

Alban se mit à rire avec sarcasme.

A quoi pensez-vous et pourquoi riez vous ainsi ?

—Pourquoi? Mon Dieu! le sais-je seulement? Je pensais qu'il y avait un peu d'amitié entre vous et moi !

—De l'amitié ?

Je voulais dire...de l'amour !

—De l'amour !...La jeune fille devint très grave. Elle se renfonça dans les tentures.

—Quoi ! je vous fais encore peur ?

—C'est votre langage singulier !

Un langage d'amour... vous appelez ça singulier, vous ?

Alban s'était levé, repris par le même mal d'amour. C'était plus fort que lui devant la fée don til avait rêvé! Mais elle, d'un geste grave, l'arrêta.

—Rasseyez vous! commanda t-elle. Vous êtse très malade.

—Allons donc! je me sens très fort!

—C'est une illusion.

—Comme un rêve d'amour? fit Alban en éclatant de rire.

—Encore? s'écria la jeune fille avec plus de gravité.

—Toujours! ma belle enfant. Quoi ! je t'aime, ne le vois-tu pas ?

—Ah! vous m'aimez ?

—Je veux t'aimer !

—Vous voulez...

—Je te veux...je te veux pour ma femme...ma petite femme !

Alban s'exprimait comme un homme ivre. De fait, il chancelait sur ses jambes, ses lèvres breduoillaient et tout son masque conservait un air stupide comme en imprima sur beaucoup de victimes la puissance de l'alcool.

La jeune fille demanda:

—Voulez-vous vous asseoir? C'était plu tôt un ordre impérieux.

Alban continua de rire d'un rire idiot. Puis, il exécuta un bond dans la direction de la jeune fille, les mains tendues en avant.

Mais l'obscurité se fit aussitôt, et le petit reporter alla donner de la tête contre un mur solide.

Il s'écrasa pantelant. Néanmoins, ce heurt parut le rappeler à lui même, le dégriser pour ainsi dire.

Il se releva lentement avec cette pensée unique:

—M'en aller d'ici!... Oui, je suis en train de faire un bouffon de moi !

Le mot qu'il avait appliqué à son ami Jacques Auedt lui revenait à son insu, et il

s'en apostrophait. Car alors sa raison revenait, renaissait! Car alors seulement il était lâché par le mal d'amour! Car alors....

Non... ce n'était pas possibles..ce qu'il voyait là, devant lui, à deux pas !

Alban s'était soudain interrompu au moment où son regard, par une fissure pratiquée dans les étoffes, découvrait, dans la pièce voisine, une scène qui le frappa d'hynoptisme.

VI

LE DRAME DE L'ATELIER

Ah! quelle vision atroce encore !

L'atelier était silencieux.

A la clarté d'une veilleuse posée sur un guéridon tout dans cet atelier demeurait tel qu'Alban l'avait trouvé ce soir-là en venant à son rendez vous avec LA PETITE MODISTE. Mais était ce bien le même soir ?

Il passa la main sur son front fiévreux.

Mais il n'avait pas le temps de pénétrer bien avant dans ses souvenirs: devant lui une scène se déroulait, une scène si intéressante, si captivante qu'il n'en voulait perdre aucun détail.

Oui...là sur cette méridienne sur laquelle il s'était lui même assis un moment, sur cette méridienne toujours entourée de ses mannequins revêtus des mêmes robes soyeuses qu'il avait admirées, oui, sur cette méridienne Alban apercevait un homme et une femme. Il remarqua, malgré la demi obscurité de la pièce, oui, il remarqua que l'homme qui lui tournait le dos, avait l'un de ses bras —le gauche— autour de la taille de la jeune femme.

Car c'était une femme très jeune: Alban la voyait assez distinctement, il la reconnaissait aussi, et c'était là, sur cette même méridienne, que cette jeune femme, la veille de ce jour lui avait parlé d'amour !

C'était LA PETITE MODISTE.... avec ses beaux cheveux noirs et ses grands yeux brillants !

Elle souriait à l'homme qui lui tenait certains propos.. des propos d'amour assurément, car elle baissait les yeux, car elle rougissait...car elle ne résistait pas au bras de l'homme qui peu à peu l'attirait à lui!

Alban dévorait cette scène !

Et elle ne résistait pas, pas le moindrement, cette PETITE MODISTE que tout à coup il trouva divinement belle, au baiser mis longuement sur ses lèvres rouges par l'homme inconnu !

Mais cet homme, qui était-il ?

La jalousie, encore une fois, mordait Alban jusqu'aux fibres les plus reculées de son être.

Ses dents grincèrent dans sa bouche. Et tremblant, suant, rugissant lui-même, il se mit à deux genoux ses mains retenant les tentures l'oeil enfoncé dans la fissure.

Maintenant son regard jaloux se rivait durement sur l'homme dont il ne pouvait pas même apercevoir le profil.

Mais cet homme lui parut d'une stature plus haute que la moyenne. En y regardant de plus près, l'homme avait l'air d'un colosse. Les épaules étaient larges, le col gros et gras, la tête énorme, et cette tête dépassait d'au moins dix pouces celle de la jeune femme.

Oui...quel était cet homme ?

Il allait le savoir.

Mais à cette seconde même les regards du jeune homme furent attirés par un objet singulier qui lançait sous la clarté de la petite lampe des reflets d'argent !

Qu'était-ce cet objet ?

Alban se pencha davantage regarda..... regarda ....

Il frissonna en constatant que cet objet était un revolver !

Pourquoi un revolver là ?

Il se le demanda avec une excessive curiosité.

Est-ce que LA PETITE MODISTE avait envie de tuer quelqu'un ?

Il se mit à rire.

—Mourir de sa main, serait une mort plutôt douce! se dit il avec ironie.

Mais l'image de l'inconnu, de l'amant demeurait toujours entre lui et Elle !

Il tressauta quand il vit LA PETITE MODISTE de ses deux bras blancs entourer le cou de l'homme et attirer celui-ci à elle.... quand il l'aperçut poser ses lèvres— ses belles lèvres sur lesquelles Alban aurait bu l'ivresse jusqu'à la mort!— oui, quand il la vit poser ses lèvres rouges sur les lèvres de l'autre !

Et quand il entendit retentir le baiser !

Ce fut sur la tête du reporter un coup de massue !

—Ah! c'en est trop! rugit-il.

Il allait se dresser... il allait peut-être passer au travers de ce mur, mais il se contint. Ou plutôt ce fut une force dont il ne fut pas maître qui le cloua sur place: car l'homme inconnu venait de se lever en riant très fort. Il le vit marcher dans la pièce comme s'il eût voulu se dégourdir un peu : il le vit tirer d'une poche de son habit un étui à cigarettes. Cet étui, il le présenta à la jeune femme qui choisit une cigarette, l'alluma avec une grâce et une expertise incontestables pour jeter ensuite, et en riant à gorge déployée, une bouffée de fumée blanche au nez de son amant. Oui, Alban vit tout cela. Il vit encore l'amant allumer une cigarette à son tour, rire aussi, lancer une spirale bleue au plafond, pivoter et s'écrier:

—Vous êtes une fée, Médine !

Mais alors l'homme fit face à Alban !

L'HOMME !...

Mais ce n'était pas possible ! Non! ..... Quoi! Alban était-il pris par l' invincible et redoutable cauchemar ?

Mais cet homme... mais ce colosse .... Mais cette brute à barbe noire glissant en fleuve... mais cette moustache rouge !...

Cette fois Alban bondit. Il jeta un cri, un rugissement, un blasphème et se lança contre le mur.

Il se produisit un crac, une porte vola en éclats, et le petit reporter alla s'écraser sur le plancher de l'atelier.

Mais il se releva, le front sanglant, terrible, menaçant pour marcher sur la jeune femme qui reculait épouvantée !

—Vous! vous... bégayait elle en mettant entre elle et lui la méridienne.

Alors Alban remarqua que l'homme avait disparu.

Il avança encore vers la méridienne derrière laquelle toute tremblante, toute livide, se tenait LA PETITE MODISTE.

—Vipère! criait-il.

—Monsieur! que faites-vous ici, dans mon atelier ?

—Infidèle! rugit Alban fou de jalousie.

—Monsieur, vous êtes ivre !

—Ivre de folie ?... Oui, j'ai la folie de tuer !

—Alors, vous êtes un cambrioleur ?

—J'eusse peut-être cambriolé ton coeur, s'il eût été pur !

—Je vais appeler la police !

—Pourquoi n'appelez-vous pas votre amant ?

—Monsieur,vous empiétez ...

—N'estce pas l'autre qui empiète, après vos serments d'hier ? Parlez !

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

—Non ?

—Je ne vous connais pas !

—Alors vous voulez me faire passer pour un fou ?

—Je commence à penser que vous l'êtes effectivement !

—Ah bien, par exemple...

Alban éclata de rire...d'un rire qui tremblait de folie.

—Sais-tu, ma petite, fit il avec sarcasme, qu'on ne me fait pas voir la paille pour l'épi ?

—Que voulez-vous dire ?

—Tu me connais..je te connais... tu m'as aimé...

—Je vous ai aimé ?

—Et moi je t'aime encore! Là est-ce qu'on s'entend ?

—Jamais sur ce terrain !

—Non ? Eh bien! sur un aurte.. Viens ici!

—Allez vous en !

Après que je t'aurai dit un mot ou deux !

—Allez vous en de suite, sinon...

—Sinon ?

—J'appelle...je vous l'ai dit !

—Ah! prends grade !

—C'est à vous de prendre garde !

—Nous allons voir ça...

Le reporter marcha ferme vers la méridienne et voulut l'écarter. Il s'aperçut qu'il n'était pas le plus fort: LA PETITE MODISTE la maintenait de ses deux mains crispées au dossier.

Alors il étendit les bras par dessus le dossier.

La jeune femme lui souffleta la joue gauche.

Alban hurla, sauta sur la méridienne l'enjamba.

Mais LA PETITE MODISTE n'était plus là Et quand le reporter se retourna, la cherchant du regard, il se trouva face à face avec le colosse à barbe noire et à moustache rouge.

—Ah ça! mon mignonê, te voilà encore mêlé à mes affaires ? Mais sais-tu que tu deviens très facheux, très embêtant ?

Alban, avec un juron, se jeta sur l'homme.

Un coup de poing sous le menton envoya le reporter rouler près du guéridon.

Ivre de fureur, Alban se releva. Dans ce mouvement il aperçut le revolver à une demi portée de bras. Il saisit l'arme, la braqua...

Un cri de terreur retentit...il y eut une ruée... deux bras s'enroulèrent autour de son cou.

—Malheureux, ne tire pas !

C'était LA PETITE MODISTE.

Mais il était trop tard: Alban venait de presser la détente. Le coup partit, éclata strident et le jeune fou vit dans un nuage de fumée le colosse tomber!

En même temps aussi LA PETITE MODISTE lui arrachait l'arme fumante des mains et la jetait quelque part. Alban, dans sa cri se furieuse, ne put voir où l'arme alla tomber.

Qu'importe! il avait maintenant la rage de tuer !

Il n'était plus un homme... il était un monstre un fauve de sang altéré !

Il se rua sur la jeune femme, la saisit à la gorge et rugit:

—A toi, maintenant, sorcière !

Il renversa la jeune femme sous lui, serra la frêle gorge !

Et il ricanait! Il éprouvait une jouissance atroce dans la torture qun'il faisait en durer à cette belle jeune femme qui l'avait trompé ! Il se vengeait à la fin ...et avec quel elséieldsc !i"
quelles délices !

LA PETITE MODISTE était livide ses lèvres étaient bleues, ses yeux désorbités ! Elle étouffait...elle râlait !

Alban serrait toujours plus fort... li écumait...il jurait...il riait...il était tout à fait fou!

Sur une machine à coudre, à portée de sa main, son regard tomba sur une paire de ciseaux.

Sa main droite s'en empara.

Il ne parlait plus, mais il riait d'un rire de démon !

Il leva les ciseaux, comme un bandit lève le poignard meurtrier.

La jeune femme ferma les yeux.

Et l'arme descendit..conduite par la main du jeune forcené...

Que se passa t-il ensuite ? Alban n'eût pu le dire !

Il lui sembla qu'il était aveuglé par un déluge de sang...Il se redressa dans un bond le bête aux abbois...puis dans un dernier ricanement, il s'abattit aux pieds de sa victime.

VII

LENDEMAIN

Alban Ruel se réveilla en sursaut.

Il frotta ses yeux bouffis, regarda autour de lui avec étonnement.

Où était il encore ?

Cette chambre étrangère, sommairemen meublée !

Ce lit sur lequel il était étendu tout habillé !

Cette lampe à gaz attachée au mur blanchi de chaux !

Etait il encore chez LA PETITE MODISTE ?

Il souleva sa tête lourde très lourde, et ébaucha un geste de stupeur en découvrant ses mains et ses habits tachés de sang, ma culés de boue.

Un moment il demeura hébété.

Puis un souvenir terrible bouleversa son esprit malade.

Il se revit. tout à coup, penché sur LA PE TITE MODISTE, enfonçant un poignard .... non une paire de ciseaux dans le sein de la jeune femme !

Il frisonna.

Cela était il possible ? Lui, Alban Ruel, avoir commis un meurtre ?..Cela ne se pou vait pas... cela n'avait pas été ! Et pour tant ces mains ensanglantées, cet habit cou vert de sang et cette boue !

Mais cette boue...d'où pouvait venir cette boue en cette saison d'hiver ?

Il fouilla encore son souvenir, sa mémoire rebelle... Mais il ne se rappelait rien, hor mis la scène du meurtre! Et encore ce cri me monstrueux n'était il à sa pensée qu'un vague reflet, qu'une vision imprécise, comme ces visions que l'esprit fatigué a perçues dans un rêve !

Tout de même l'épouvante lui serra le ventre. Une sueur abondante le noya, et, incapable de demeurer plus longtemps dans l'incertitude, il se leva.

Devant lui se trouvait un chiffonnier à glace. Dans la glace il regarda. Il recula aussitôt en poussant une exclamation d'ef froi; il avait aperçu une figure livide, ver dâtre, tachée elle aussi de sang et de boue !

Flageolant comme un homme saoûl de vin, il se laissa choir sur le bord de son lit, mit les deux coudes sur les genoux, et, le men ton dans les mains il demeura songeur.

Quelles sombres pensées alors l'empoignè rent !

Ah ! il était à présent un assassin!... Mais quelle folie l'avait poussé à ce meurtre ? Il se le demandait avec une rage féroce. Mal heureusement, il ne pouvait réussir à pé nétrer ce mystère.

Longtemps il demeura ainsi absorbé dans ces pensées sinistres. Des larmes coulaient abondamment de ses yeux des plaintes expiraient sur ses lèvres desséchées.

Enfin, il se mit debout en s'écriant:

—Oh! je ne peux plus rester ainsi ! Il faut que je sache... que je sache...! Mais où donc suis je ici ?

Machinalement il alla tirer les rideaux de la fenêtre.

Dehors l'aube naissait. Il leva le chas sis pour rafraichir son front brûlant, car il étouffait.

Il promena un regard inquiet sur la rue déserte et silencieuse et sur les constructions avoisinantes. Il lui semblait qu'il avait vu cet endroit de la ville, et pourtant il ne pou vait lui donner un nom.

Il voyait une place. Là haut, un monu ment sous le givre se détachait en blancheur sur la masse sombre d'une haute construc tion placée à l'arière plan.

Il regarda encore !

Tout à coup il reconnut la Place Jacques Cartier. Là, en bas, le Marché Bonsecours. Plus loin, par dessus les toits, une vapeur blanche s'élevait au dessus des glaces du fleuve.

Son regard ricocha vers le haut de la Place, par delà la rue Notre Dame, et sur les bâtiments sombres il put mettre un nom:

Le Palais de Justice !

Il frissonna de nouveau.

Car sa conscience le tenaillait le tiraillait effroyablement! Car il avait commis un cri me odieux! Car il était un monstre, un de ces monstres qui la société châtie de la hart au col! Car ce Palais de Justice allait être son premier pas vers l'affreux calvaire ...vers l'échafaud rouge !

Tremblant, horrifié par ses propres pen sées, il rentra la tête et referma le chassis presque violemment.

Mais à présent l'obcession le poussait vers la rue Demontigny.

Il savait maintenant qu'il était logé dans un hôtel de second ordre. Comment était il venu là ! A quoi bon se le demander !

Il n'avait plus qu'une chose à faire : sortir de cet hôtel, courir rue Demontigny et, de là... Eh bien! oui, puisqu'il le faudrait, de là il irait se livrer à la police et confesserait son crime !

Mais il pouvait fuir !

Fuir ?... Cette idée ne lui vint même pas!

Non...tout ce qu'il voulait maintenant c'était savoir! Car, tout au tréfonds de son être, il doutait en dépit de l'évidence que lui fournissait son souvenir et le sang et la boue dont il était recouvert.

so!..s ceissno iarnelrtfl

Il chercha son paletot, il ne le vit pas. Il chercha son chapeau...sa canne..Rien! Un sourire amer crispa ses lèvres.

Etait il possible qu'il fût venu dans cet état de la rue Demontigny jusqu'à cet hôtel? Avait il pu traverser ainsi la moitié de la ci té

Mais qu'avaient dû penser ceux qui l'a vaient hospitalisé ? avait croisés sur son chemin ?

Une pensée nouvelle surgit à son cerveau: dès qu'il tenterait de franchir le seuil de cette chambre des policiers, postés à sa porte, le saisiraient! On l'avait laissé dor mir en paix, afin qu'il fût reposé et pût mieux subir l'interrogatoire de la Justice ! Oui, oui..dans cette chambre il était prison nier ! Il se rentait tellement compte de cette vérité, maintenant, qu'il n'osait aller tire le bouton de la porte, sûr qu'on l'avait enfermé là !

N'importe encore! Il fallait savoir ..... savoir... savoir !

La nouvelle d'un malheur vaut encore mieux que l'incertitude !

Alban, d'une main frémissante tourna le bouton de la porte, tira à lui doucement, et à sa très grande surprise la porte s'ouvrit. Il aperçut un corridor vaguement éclairé par une ampoule électrique. Désert et si lencieux était ce corridor.

Alban quitta le seuil de la chambre, ga gna un escalier qu'il descendit à pas de loup. Un second corridor, puis un second escalier, et il se trouva l'instant d'après dans nue vas te salle où il aspira un relent de fumée de tabac.

Il apercut une porte vitrée. Il s'y diri gea en toute hâte.

Maintenant il était dehors, il aspirait for tement l'air pur et frais du matin, et sans plus prenait sa course, tant pour se réchauf fer que pour savoir au plus tôt l'effroyable vérité.

Il monta la place, franchit la rue Notre Dame, se jeta sur le Champ de Mars, dégrin gola l'escalier sur la rue Craig enfila l'avenue Hôtel de Ville, et toujours courant, sans rencontrer âme qui vive, le jeune homme arriva sur la rue Demontigny.

Il ne s'arrêta que devant cette porte de l'étage supérieure c'est à dire devant la por te de l'atelier. Là, il attendit une seconde, pour se remettre de sa course et reprendre haleine, et il demeura palpitant, terrifié par la vision du spectacle qu'il s'attendait de voir.

Il essaya le bouton de la porte, douce ment, très doucement. La porte résista à sa poussée. Elle était fermée à clef, et ver rouillée par surcroit peut être! C'était pour Alban un répit! Car il redoutait tant de se trouver en face du tableau lugubre que son imagination fiévreuse lui représentait.

Oui, mais il ne pouvait toujours pas res ter là indéfiniment !

Il frappa légèrement et attendit.

Aucun signe de vie à l'intérieur !

Son coeur faillit s'éteindre: le silence de cette maison était un silence de mort !

Mais il voulait voir! Il voulait savoir !

Alban frappa de nouveau.. plus fort un peu !

Une voix, qui lui parut lointaine et qu'il ne connaissait pas, demanda:

—Qui est là ?

Alban se sentit mourir. Vivement il se cramponna au bouton de la porte.

—Ouvrez..je veux vous parler! dit il d'une voix qu'il ne se reconnaissait plus.

—Qui êtes vous? interrogea la même voix..mais une voix de femme.

—Alban Ruel...reporter !

La voix fit entendre une exclamation de surprise.

—Vous venez pour la grande nouvelle ?

La grande nouvelle !...

Qu'est ce que cela voulait dire ?

Si encore la voix avait prononcé: la terri ble nouvelle !

—Oui...répondit Alban à tout hasard.

—C'est bon. Une minute...le temps de passer un peignoir.

Grelottant de froid, le jeune homme at tendit environ cinq minutes. Puis, la porte en s'ouvrant encadra la silhouette d'une femme inconnue.

C'était une grande femme avec un fort embonpoint, et d'en certain âge.

Elle regarda curieusement le jeune hom me qui, tête nue, sans peletot, hagard fris sonnait devant elle.

—Qu'est ce que c'est qque vous voulez sa voir au juste? demanda t elle en ouvrant la porte davantage.

Alors, l'oeil vitreux du journaliste scruta ardemment l'intérieur de l'atelier. Il vit que tout était dans un ordre parfait. Aucun cadavre là où il pensait en voir un! Les mannequins étaient toujours là, mais ils étaient nus: les robes soyeuses avaient dispa ru. Il put voir encore le guéridon et sa petite lampe..la même petite lampe, les ma chines à coudre, la méridienne...

Alors, un peu calmé, il demanda:

—Médine est elle là ?

—Médine!

—Oui, mademoiselle Buchet !

—Mademoiselle Buchet ? Elle n'est pas ici !

—Pas ici !

—Elle a vendu son atelier !

—Vendu...

—Je suis la nouvelle propriétaire.

—Mais... mademoiselle Buchet ?

—Vous ne savez donc pas?... Elle est ma riée !

—Mariée! quand ?

—Hier !...

—Mais avec qui ?

—Avec le célèbre criminaliste Jacques Au det !

—Mais c'est impossible !

—Cela est ainsi pourtant...

—Mais quel jour sommes nous? demanda Alban au comble de la stupéfaction.

—Vendredi. Dites donc, vous, d'où sortez vous ?

—Vous dites, vendredi ?

—Puisque c'était jeudi hier ?

—Jeudi...Sarah Bernhardt jouait LA TOS CA n'est ce pas ?

—Ce soir, elle joue la Dame au Camélias.

—Mais quel rêve affreux ai je donc fait ? se demanda Alban dans un murmure.

Puis, il s'excusa auprès de la femme, des cendit l'escalier sans, naturellement, aper cevoir le sourire moqueur de la nouvelle modiste, et s'en alla vers sa pension de la rue Saint Hubert.

Il s'en allait comme un homme ivre, ou mieux comme un somnambule. Il allait sans savoir l'esprit martelé par des pensées de folie.

Il trouva sa chambre dans l'état où il l'avait laissée. Sur son lit il aperçut avec surprise son pardessus, son chapeau et sa canne. Il s'en étonna bien un peu. Mais sa tête était tellement malade, qu'il repous sa ces objets et se jeta sur le lit où il s'en dormit de suite du plus profond sommeil.

VIII

OU TOUT S'EXPLIQUE

Alban Ruel entendit qu'on frappait dans sa porte. Mais ce bruit lui sembla comme en un rêve. Il essaya d'ouvrir les yeux, mais ses paupières étaient si pesantes qu'il ne parvint pas à les soulever. Il perçut même que sa porte était ouverte très doucement qu'un pas discret marchait dans sa cham bre. Il ne put sortir de sa torpeur.

Mais quand il entendit sa porte se re fermer ,alors il fit un effort et ouvrit les yeux.

Sa chambre était éclarée pa rle grand jour. Il se leva. Son premier regrad tomba de suite sur les taches de sang et les macules de boue. Mais alors il trassaillit fortement. Il marcha jusqu'à sa fenêtre et considéra avec une vive curiosité mêlés de stupeur les tâches de sang.

—Ah! ça, s'écria t il, ce n'est pas du sang!

Il examina plus attentivement les souillu

res rouges.

Diable! murmura t il où ai je passé ? Ce ruoge... c'est de l'encre ou de la teinture ce n'est certainement pas du sang !

Alors, dans une rapide vision, son esprit revécut tous les drames qu'il avait traversés depuis deux jours. Il se retrouva avec les personnages maintenant très fantastiques, de ces drames dont il avait été l'acteur principal. Il revit LA FEMME D'OR, LA PETITE MODISTE, la jeune fille vêtue de bleu, la danse des mannequins, le crecueil rouge et l'affreux colosse dans la citerne, ce colosse qu'il avait tué d'un coup de revolver ! Il se représenta aussi le meurtre de LA PETITE MODISTE !

Alors, il se mit à rire!

—LA PETITE MODISTE...murmura t il pensif. Mais je ne l'ai pas asassinée, puisque à cette heure elle est mariée à Jacques Audet !

Jacques Audet !

Ce nom le fit tressaillir.

En jetant un regard distrait sur sa table de travail, il apercut une enveloppe. Il s'approcha. C'était une lettre.

Ce fut à sa plus grande confusion qu'il lut ce qui suit:

"Mon cher Alban,

Je tiens tout de suite à te demander de ne "pas m'en vouloir, et je pense que tu com "prendras que j'ai agi pour ton plus grand "bien. Tous les drames auxquels tu viens "d'assister et dont tu as été l'un des acteurs, "n'étaient pas réels. J'ai monté toute cette "affaire. Voici les raisons.

Tu avoueras bien que tu avais une certai "taine dose de fatuité et d'importance qui "t'a fait faire souvent des affronts à tes "meilleurs amis. J'ai voulu te guérir de "cette maladie, LA FEMME D'OR, comme "tu peux te l'imaginer, n'a jamais existé. J'ai "voulu avec cette histoire, éveiller ta curio "sité et te jeter ensuite dans l'aventure. J'ai "réussi. Il vrai que cela m'a coûté mille "dollars; mais je ne pense pas avoir perdu "mon argent. J'ai trouvé d'excellents ac "teurs. J'aurais bien voulu te faire l'hon "neur de quelques comédiens de la glorieu "se Sarah, malheureusement pas un de ces "artistes n'était en disponibilité. J'ai choisi "pour le mieux parmi nos acteurs de Mon "tréal. J'ai dû faire des frais de menuiserie "et maçonnerie très énormes. Ah! j'oublie "de te demander comment tu as trouvé LA "PETITE MODISTE, qui est maintenant ma "femme ? Elle a fait une FEMME D'OR "par excellence, n'est ce pas ? Et une en "fant blonde, au pied satiné de noir, on ne "peut mieux ? Qu'en dis tu ?

Tu vas naturellement te demander com "ment ce diable d'Audet a pu agencer toute "cette affaire presque prodigieuse? Ecoute: "comme policier d'abord et comme crimina "liste ensuite je me suis un peu initié aux "secrets de la chimie, et j'ai appris certaines "compositions de parfum qui font passer le "sujet dossé par toutes espèces de sensations. "Consulte ton souvenir! Une autre chose : "les décors que j'ai mis en scène ne sont pas "un coup de force. Un vrai criminaliste "doit être capable de reconstituer le théâtre "d'un crime, et pour y arriver avec précision "il doit être capable d'ériger une scène thé "âtrale tout aussi bien qu'un directeur ar "tistique. Comme tu vois mon métier exige "une foule de connaissances qui ne sont pas "à dédaigner. Ces connaissances m'ont "fortement aidé à sauver la vie d'un inno "cent accusé de meurtre. Rappelle toi ce "procès fameux qui a fait ma renommée ! "Il faut aussi un peu d'imagination. C'est "ainsi que j'ai trouvé lidée de faire couper "un mûr, celui qui séparait l'atelier du bou "doir. Oui, je l'ai fait détacher tout à fait "du corps de la maison, et par un système "de roues glissant dans des rainures j'ai pu "arriver à faire avancer ou reculer ce mur. "De sorte que la porte de l'atelier pouvait "ouvrir tout aussi bien sur le boudoir. Ce "n'était pas malin, mais c'était une dépens "d'argent, et il fallait y penser! Tout comp "te fait tu n'as certainement rien perdu en "manquant une pièce ou deux de Sarah.

A présent mon cher Alban, puisque tu "sembles si anxieux de faire ta renommée par "un article à sensation, je te cède mes droits "d'auteur. Tu as un sujet splendide que tu "pourrais intituler: UNE MYSTIFICATION "MONSTRE! Avec ca je te garantis l'accès "à la grande colonne, à moins que ta modes "tie, à titre de héros de ce drame ne se récu "se. Mais une chose que je te dirai en guise "de conseil: suis l'avis de ton supérieur, "c'est à dire, travaille et fais tes preuves ! "Ecoute plutôt la voix de la modestie que "celle trop trompeuse de la suffisance! Car "si la hâblerie ne fait pas toujours donner "dans le panneau, elle peut conduire dans la "citerne, ce qui ne vaut guère mieux! Sou "viens toi que tu es très jeune, et qu'il faut "souvent même à l'homme le mieux doué, "toute une vie de labeur pour acquérir ce "que tu veux toi, conquérir en un jour, c'est "à dire la célébrité et la fortune ! C'est "à dire la célébrité et la fortune! C'est as "sez dire que l'expérience de la vie est ausssi "nécessaire pour atteindre ce but que tous "les talents naturels de l'homme. Donc, au "revoir! Je suis en route pour l'Europe "avec ma petite femme qui ne t'en veut nul "lement de ton coup de poignard. J'espère "que tu nous souhaites un bon voyage !

A toi,

Jacques Audet.

CONCLUSION

Alban Ruel, le petit reporter de la petite nouvelle, a mis a profit la leçon de son ami, Jacques Audet. Il a travaillé ferme, après s'être dépouillé de ce travail dans lequel se drapent trop de nos jeunes hommes au seuil des la vie, c'est à dire de la fatuité. Aujourd'hui, ayant fait ses preuves, il est rédacteur à la grande colonne.

Il n'a pas gardé rancune à son ami de la mystification. An contraire...il a tiré de cela un joli petit roman qui, s'i ln'a pas fait sa fortune, a beaucoup contribué à sa montée en l'échelle du journal.

Aujourd'hui, encore, il est marié. S'il n'a pas une FEMMEM D'OR, celle quil possède la vaut bien sinon davantage.

UBALD PAQUIN

L'auteur de JULES FAUBERT que la critique a
que l'on a proclamé un roman remarquable a plu
peu dans les **Editions Edouard Garand**, un autre roman intitulé

Le Grand Sepulcre

LA CITE DANS LES FERS

"LA CITE DANS LES FERS" est un roman unique en son genre. Ses chapitres sont frémissants de vie et d'action. C'est l'histoire d'un politicien canadien qui rêve pour son pays des destinées grandioses.

On rencontre dan cet oeuvre des pages d'un réalisme saisissant: L'émeute dans les rues de Montréal; l'enlèvement de l'héroine, le soir d'un grand bal; le soufflet appliqué au premier ministre, en pleine chambre, par André Bertrand le héros; le sacrifice d'Yvette Gernal, l'actrice célèbre se jettant devant la balle qui devait tuer celui qu'elle aime etc. Ce livre sera

La Sensation de l'Année

Un roman de l'an 2000

—Un chef d'oeuvre de réalisme brutal et saisissant.

—De l'action! De l'action! Encore de l'action!

Une primeur extraordinaire pour les lecteurs du "ROMAN CANADIEN"

Le premier roman Ethnographique écrit en Canada paraîtra prochainement dans "LE ROMAN CANADIEN" et constituera l'évènement littéraire de l'année.

Ce roman scientifique et vécu s'intitulera:

Le Grand Sepulcre Blanc

Par EMILE LAVOIE, I. C.

membre de l'Association Technologique de Langue Française d'Ottawa, de la société Historique et Littéraire de Montréal, du "Professional Institute of Civil Service of Canada" d'Ottawa, de l'Association of Professional Engineers of the Province of Ontario, de Toronto.

C'est donc garantir la valeur documentaire du roman, mais de plus M. Emile Lavoie se révèle digne successeur de Jules Verne pour l'intérêt et les aventures.

Ne manquez pas ce grand roman inédit.

ENFIN!

Nous avons pu nous procurer un beau roman de cape et d'épée

LA BESACE D'AMOUR

tel est le titre_____

C'est le plus passionnant roman du temps de Montcalm que vous avez jamais lu. ___

L'IMFAME BIGOT!

vous connaissez l'histoire de ce traître mais vous n'avez jamais lu un roman qui le fasse si bien connaître; ses crimes et les conséquences: la perte du Canada par la France____

FLAMBART!

Flamboyant comme son nom le dit, est digne d'Artagnan des "Trois Mousquetaires" il combat contre des ennemis tout puissants et sait vaincre par l'épé et son intelligence.

Ce ne sont que deux personnages de

LA BESACE D'AMOUR

PAR JEAN FERON

le célèbre auteur de "l'Aveugle de St-Eustache" qui sait si bien reconstituer les épopées de notre histoire sous forme de romans palpitants d'intérêts ou les situations s'enchaînent pour n'être qu'une suite ininterrompue de développements imprévus.

SERA PUBLIE PROCHAINEMENT PAR

LE ROMAN CANADIEN

"Guettez les prochaines annonces de ce roman".

BNQ
000 160 546

Service de Librairie

Afin de contribuer au développement du goût de la lecture au Canada, nous annoncerons tous les bons livres qui nous seront adressés, mentionnant le titre, le nom de l'auteur, le prix et le nom de la maison qui nous l'aura envoyé.

A Fleur d'eau et a Tire d'aile ---------- par Joseph Raiche

Prix: 75c., par malle 80c.

S. VACHON, Rimouski, P. Q.

LA LIMITE

Drame réaliste en un acte, par Oscar Séguin

Prix: 35c.

En Vente au journal de Waterloo, Waterloo, P. Q.

Les Patriotes de 1837-38 ---------- par L. O. David

Quatrième édition, augmentée d'un appendice

Prix: $1.00 ---------- par malle $1.05

Faits Curieux de l'Histoire de Montréal ---------- par E. Z. Massicotte

Prix 50c. ---------- par malle 55c.

Athletes Canadiens-Français ---------- par E. Z. Massicotte

Prix: 60c. ---------- par malle 65c.

Adressez votre commande à

EDOUARD GARAND, éditeur

153a, rue Sainte-Elisabeth

Boîte Postale 969

Montréal

ROMANS POPULAIRES FRANCAIS

Au Pays des Gauchos ---------- par Henry Leturque

Yvon le Mousse ---------- par Louis Boussenard

Le Bonheur de l'Aimée ---------- par Henriette Langlade

La Fille du Condamné ---------- par Maxime Villemer

Le Maître du Curare ---------- par Louis Boussenard

Prix chaque volume: 25c. par malle 30c.

JULES PONY, 374 rue Ste Catherine Est

MONTREAL

LA VIE EXTRAVAGANTE DE BALTHAZAR

Roman par Maurice Leblanc. Prix, 7 fr. 50

Editions Pierre Lafitte, 90 av. des Champs-Elysées, Paris, France.